

Colloque du 22 novembre 2018

Le corps des femmes : De la norme à la résistance



PROGRAMME

OUVERTURE DU COLLOQUE

- Roland RIES, Maire de Strasbourg..... 6

Les violences faites aux femmes

- Sandrine ROUSSEAU..... 10

L'histoire du corps

- Georges VIGARELLO 14

Les femmes sont-elles des patients comme les autres ?

- Muriel SALLE..... 24

Corps et violences : comment reconquérir son corps ?

- Thomas FOEHLÉ 37

Maternité et non-désir d'enfant : comment les normes sociales pèsent sur le ventre des femmes

- Camille FROIDEVAUX-METTERIE 52

Table ronde : Des exemples de résistances aux normes 62

Animation : Sandrine ROUSSEAU

- **L'image :**
 - La beauté est dans l'œil de celui qui regarde - Sylvie FABREGON
 - Le collectif Gras Politique – Crystal
- **Vivre la vieillesse autrement**
 - La Maison des Babayagas de Montreuil – Dominique DORÉ
- **L'éducation à l'égalité**
 - C'est beau un monde où tout le monde joue – Nicole ABAR
- **La Maison des femmes, un lieu pour résister à la fatalité – Ghada HATEM-GANTZER**

Mot de la commission plénière égalité femmes-hommes

- Ayfer ASLAN..... 94

CONCLUSION ET CLÔTURE DE LA JOURNÉE

- Françoise BEY, Adjointe au Maire 97

■ OUVERTURE DU COLLOQUE

Magali DE HAAS

Animatrice de la journée

Mesdames et Messieurs bonjour.

Bonjour et bienvenue à cette 9^{ème} édition du colloque organisé par la ville de Strasbourg sur la thématique des violences contre les femmes.

Je m'appelle Magali De Haas, je travaille au sein de la Direction des solidarités et de la santé pour le service de l'action sociale territoriale dont les professionnels au sein des 16 centres médicosociaux accueillent et accompagnent les habitants-es des quartiers confrontés-es à des difficultés d'ordres financières, locatives ou encore familiales parmi elles des personnes victimes de violences conjugales.



Je souhaite aujourd'hui rappeler que cette journée est volontairement placée dans le calendrier autour de la journée internationale de lutte contre les violences faites aux femmes et cette année le thème du colloque porte plus particulièrement sur les violences contre les corps des femmes et toutes les normes sociales qui sont imposés sur nos corps.

Je cède sans plus attendre la place à Monsieur Roland Ries, Maire de la ville de Strasbourg pour introduire cette journée.

[Applaudissements]

Roland RIES

Maire de Strasbourg

Madame l'adjointe en charge des droits des femmes et de l'égalité de genre, chère Françoise Bey. Madame la déléguée régionale aux droits des femmes et à l'égalité, Madame Yahi-Boggio. Madame la Déléguée Départementale pour les droits des femmes et à l'égalité, Madame Sophie-Anne Dirringer. Mesdames et Messieurs les représentants-es des associations,

Mesdames et Messieurs.

Je vous avoue que je suis très impressionné quand je vois cette salle Erasme pleine, 1 800 inscrits-es, je constate qu'année après année, ma chère Françoise, nous progressons en audition en quelque sorte pour cette cause des femmes à laquelle les unes et les autres, féminin et masculin, sont attachés-es.

Permettez-moi donc tout d'abord de vous souhaiter une très chaleureuse et cordiale bienvenue à l'occasion de cette 9^{ème} édition du colloque qui constitue on peut le dire désormais un moment phare du calendrier des actions locales strasbourgeoises autour de la journée internationale pour l'élimination des violences faites aux femmes.

Comme vous le savez, ce colloque est le fruit d'une réflexion portée par les membres de la commission plénière égalité femmes – hommes animé justement par Françoise Bey et permettez-moi de saisir l'occasion qu'il met donné afin de remercier très chaleureusement Françoise Bey, bien évidemment, mais également les représentants-es de toutes les associations qui composent cette commission plénière pour le remarquable travail qu'ils accomplissent au quotidien ainsi que pour leur engagement et leur dévouement sans faille. J'aimerais leur rendre un hommage appuyé en vous demandant de les applaudir comme il se doit.

Mesdames et Messieurs, parler des violences faites aux femmes c'est aborder ces violences dans toutes leurs dimensions. Des violences sexistes aux violences sexuelles en passant par les violences domestiques, ou bien encore par la prostitution. Face à ces multiples situations, il existe une multitude de réponses ainsi qu'une multitude d'actrices et d'acteurs concernés-es. A Strasbourg, dans cette belle salle rénovée du Palais de la Musique et des Congrès qui nous accueille aujourd'hui, près de 1 800 personnes se retrouvent pour partager leurs expériences, leurs réflexions afin que les femmes victimes soient mieux accompagnées et davantage prises en charge.

La réflexion va porter également plus globalement sur les solutions pour que ces violences cessent. Il n'est en effet plus conservable, plus acceptable que les femmes subissent des violences uniquement parce qu'elles sont femmes, ce temps doit être définitivement révolu. Alors, si les horizons, les origines, les profils du public présent ici ce matin sont divers,



il n'en reste pas moins qu'une constante les relie à savoir le souci de mieux comprendre les violences et toutes les violences pour mieux les éradiquer.

Ainsi chaque année nous abordons un sujet en lien direct avec les violences faites aux femmes dans leur sphère privé, professionnelle ou encore publique. Cette année le comité d'organisation a souhaité que notre réflexion collective porte sur les diktats qui sont posés sur le corps des femmes avec un colloque intitulé « Le corps des femmes, de la norme à la résistance ». Il s'agira donc rendre visible les violences habituellement invisibles ou insidieuses. Il s'agira également de nous questionner sur les normes et contraintes posées par la société pour façonner l'image du corps des femmes et l'idéal de féminité. En effet, toutes les femmes sont appelées à être jugées, modelées, parfois mutilées pour correspondre à un modèle unifié et cela dès le plus jeune âge. Elles sont à la fois actrices et victimes de tous les efforts à fournir pour être conforme au modèle attendu : violence de la taille, du poids, de la mode, de l'âge et de la performance, pour n'en citer que quelques-unes. A cela s'ajoute les rôles que la société assigne aux femmes, celui de mère notamment. Et les débats actuels sur la liberté de choisir et de donner la vie en sont autant d'exemples fragrant et en cela je crois pouvoir le dire ici, le slogan de 1979 qui prônait « Oui mon corps m'appartient » et toujours d'une totale actualité.

Ancrées dans les consciences de chacune, ces normes sont peu perceptibles et par conséquent peu remises en cause dans la vie quotidienne. Et celles qui décident d'en faire fi, risquent mépris, invisibilité, violences psychologiques voir même physiques, je tiens donc à remercier très chaleureusement l'ensemble des intervenants-es de grande qualité qui vont participer aujourd'hui à nos débats et qui évoquerons les voies et moyens de remettre en cause ces diktats.

J'espère par conséquent que ce colloque donnera aux femmes les clés nécessaires pour qu'elles puissent se défaire de l'ensemble des contraintes qui pèsent sur elles et qu'elles soient en mesure de s'assumer en fidélité à ce qu'elles sont et non à ceux qu'elles représentent. Et ce n'est sans doute pas un hasard si il y a un an c'est par le cinéma, par celles dont le corps est le plus exposé et façonné pour correspondre à une image recherché, les actrices, que la parole des femmes s'est libérée. Avec la vague Metoo c'est en effet une véritable onde de choc qui a traversé toute la planète. Dans le sciage de l'affaire Weinstein, l'actrice Alyssa Milano a lancé le #Metoo crée 10 ans plus tôt par la militante féministe américaine, Tarana Burke.

Vous connaissez bien sur la suite, la dimension virale sur les réseaux sociaux qui sont devenus des vecteurs inédits pour dénoncer les agressions sexuelles, des milliers de femmes brisant l'ormertà, des témoignages allant du sexisme quotidien au viol, en passant par le harcèlement de rue, les agressions sexuelles et les violences faites aux femmes sur le Web. D'innombrables violences sexuelles ou sexistes furent enfin nommées, dévoilées et reconnues, condamnées et sanctionnées à l'échelle mondiale. En d'autres termes, ce mouvement a ainsi participé à faire en sorte que le silence des femmes victimes de violences soit rompu et que la honte change enfin de camps.

Mesdames et Messieurs, dans quelques jours, précisément le 24 novembre prochain le mouvement national #NousToutes qui a pris le relais du mouvement #Metoo en France organisera un rassemblement dans les villes qui le souhaitent. L'idée de ce rassemblement est parti d'un constat lié au décalage existant entre la force de la révolte #Metoo et #Balancetonporc et la réalité persistante des violences en France. Il est ainsi à mon sens indispensable que nous nous associons à cette manifestation qui s'inscrit dans la droite ligne des actions déjà prises par la ville de Strasbourg et je pense bien notamment à toutes celles qui découlent du deuxième plan municipal d'action pour les droits des femmes et de l'égalité de genre que nous avons adopté l'année dernière. Mais nous avons décidé d'accompagner cette démarche de manière plus originale en offrant la possibilité à toutes celles et ceux qui le souhaitent de signer une pétition de soutien qui fera l'objet d'un envoi aux autorités gouvernementales dès la fin de ce colloque.

Et puisque j'évoque la fin de ce colloque, je suis très heureux qu'il y est cette année un évènement festif de clôture avec un concert programmé ce soir ici même à 20h de la chanteuse engagée Mathilde. Nous avons voulu ce concert gratuit, ouvert à toutes et à tous, inscrit ou non au colloque, afin d'élargir toujours davantage la cible de notre public et j'espère ainsi vous y voir en très grand nombre ce soir.

Je vous remercie de votre attention. Je vous souhaite un excellent colloque et une belle soirée musicale ce soir

[Applaudissements]

Magali De Haas : Merci Monsieur le Maire pour cette ouverture de journée. Le texte évoqué par Monsieur le Maire est a signé dans la galerie, ou vous retrouverez également l'agora associative. C'est en effet un colloque qui se tient à quelques heures de cet appel national à rassemblement du mouvement #NousToutes et donc le texte est affiché dans la galerie et vous pouvez le signer tout au long de la journée.

La présence de Mathilde aussi, la chanteuse engagée qui a été invité cette année par la plénière pour nous offrir non seulement un intermède musical en début d'après-midi pour ouvrir notre demi-journée de débat et d'échanges et afin de prolonger ce moment, la Ville offre un concert ce soir qui est ouvert à toutes et tous, donc n'hésitez pas à revenir ce soir accompagnés-es de vos amis-es, vos familles, vos voisins afin de profiter de ce moment musical.

[Rappel de quelques règles pour le bon déroulement de la journée et informations].

Un petit changement à signaler dans la programmation, Camille Froidevaux-Metterie remplacera Charlotte Desbest qui a eu un empêchement mais sur le même thème à savoir les injonctions en matière de maternité. Et je tiens également à signaler malheureusement l'absence de Darya du collectif Gras Politique mais Crystal est présente donc l'intervention est bien maintenue.

Vous avez dans la galerie l'agora des partenaires de cet évènement, des services municipaux engagés sur la thématique des droits des femmes et de l'égalité, des associations, la librairie Quai des brumes pour la vente d'ouvrages et la médiathèque Olympe de Gouges. Des séances de dédicaces seront organisées pour que vous puissiez repartir avec des ouvrages dédiés.

Je vous souhaite un bon colloque et je laisse maintenant la place à Sandrine Rousseau qui est notre grand témoin de cette journée et qui animera la table ronde de cette après-midi.

Sandrine Rousseau est maitresse de conférence en économie et vice-présidente de l'Université de Lille, elle a fondé et préside aujourd'hui l'association Parler, qui accompagne les femmes victimes de violences sexuelles.

Merci de votre accueil

[Applaudissements]

▪ Les violences faites aux femmes

Sandrine ROUSSEAU

Maîtresse de conférences et Vice-Présidente de l'Université Vie Etudiante et de Campus Egalité Femmes/Hommes, Université de Lille, fondatrice et présidente de l'association PARLER.

Bonjour à tous et toutes. C'est un peu impressionnant, une salle aussi pleine, une salle aussi nombreuse, pour écouter une journée sur le corps des femmes. De la norme à la résistance. Quel beau sujet de colloque !

Souvenez-vous de ce slogan des années 1970 « *Le corps nous appartient* ». Finalement, est-ce si vrai que notre corps nous appartient ? Cela paraît simple et évident à dire comme cela, et pourtant... Peut-être faut-il juste dire deux mots pour se convaincre que la chose n'est pas encore acquise, deux mots qui sont : fermez les yeux et pensez aux images qui vous viennent quand on dit « l'Homme », l'Homme avec un grand H, l'Homme. On pense à l'Homme de Cro-Magnon, on pense aux droits de l'Homme, on pense à l'universalité, au supposé universalisme, on pense à la noblesse, aux droits, à quelque chose de grand. Quand on parle de la Femme, on pense Brigitte Bardot, on pense pinup, on pense un corps, un corps normé, plutôt mince, plutôt jeune, un corps sculpté, un corps sans ventre, un corps même sans tétou, sans sexe, un corps de poupée Barbie.



En introduction, je voudrais vous parler de la question des violences sexuelles puisque c'est ce qui m'occupe. Je voudrais vous parler de ce qui m'est arrivé à moi, non pas de mon histoire personnelle, mais pourquoi cet engagement de lutte contre les violences sexuelles occupe une très grande part de ma vie.

Quand nous avons décidé à plusieurs de parler, de parler de ce qui nous est arrivé, de ce que Denis Baupin, Vice-président de l'Assemblée nationale à l'époque, nous avait fait, cela a déclenché ce que l'on a appelé « l'affaire Baupin ». Mais surtout cela a déclenché, dans les jours, les semaines et les mois qui ont suivi cette affaire Baupin, quelque chose qui a changé ma vie. Où que j'aie, quoi que je fasse, que je sois au bureau de poste, chez le coiffeur, que j'aie prendre le métro, que j'aie à l'université, en entreprise, que j'aie chez le médecin, n'importe où, des femmes m'arrêtaient, partout, des femmes jeunes, des femmes vieilles, des femmes grosses, de femmes petites, des femmes grandes, des femmes maigres. Des femmes m'arrêtaient partout et me disaient, près d'un an avant le mouvement MeToo, « moi aussi ». Toutes le disaient avec beaucoup d'émotion dans la voix.

Toutes me prenaient le bras ou la main et me disaient « *Merci d'avoir parlé parce que moi, je n'ai pas pu parler* ». Être confrontée à ce mouvement, où que j'aille, quoi que je fasse, dans la famille, dans mon travail, dans la rue, partout, toutes ces femmes qui soudain, dans un mouvement spontané, sont venues me voir en me disant « *moi aussi* », cela a changé ma vie durablement, car j'ai décidé de consacrer une bonne partie de mon énergie à lutter contre ce fléau social que sont les violences sexuelles.

C'est pour cette raison que j'ai créé une association, qui s'appelle PARLER, que j'ai écrit un livre du même nom. Le but de cette association est très simple. Il s'agit de se dire : créons un espace, que j'appelle entre copines, entre femmes qui ont vécu des violences sexuelles, et parlons-en, juste comme cela entre nous, sans professionnel, juste entre nous, créons un réseau de copines, entraïdons-nous. Si l'une doit aller au tribunal, que les autres l'accompagnent. Si l'une veut porter plainte, que les autres aillent avec elles, l'attendent à la sortie de la plainte. Si l'une a un rendez-vous pour une expertise psy, qu'on l'attende, qu'on aille prendre un verre avec elle à la sortie et que nous soyons là, nombreuses, à dire à la justice qu'il faut se positionner.

J'ai écrit ce livre *PARLER*. Je suis passée un soir dans une émission grand public, de grande écoute. Là, a éclaté de manière inattendue, mais de manière violente, le fait qu'il était difficile, voire impossible de parler de violences sexuelles. Là, à une heure de grande écoute, est entrée dans beaucoup de foyers en France cette idée, cette vision que quand on parle de violences sexuelles, cela renvoie à de la violence. Il y a eu cette phrase « *On se débrouille toutes seules* ». Il y a eu ces hommes qui ne parlaient pas ou qui disaient « *On ne la sent pas tellement, la violence, dans votre récit* ». Grâce à cette émission, d'une certaine manière, est arrivée cette preuve flagrante, ce flagrant délit, qu'il était impossible de parler sereinement de violences sexuelles. Après, il y a eu MeToo, il y a eu *Weinstein*.

On a l'impression que les choses avancent, on a même l'impression qu'elles sont résolues. Je voudrais juste dire que certes, elles avancent, mais nous ne sommes pas encore dans une résolution des violences sexuelles. Il y a encore un long chemin à faire. On a l'impression que les femmes parlent, et c'est vrai que nous parlons davantage, mais il y en a encore beaucoup qui se taisent. J'en vois beaucoup qui se taisent encore, qui sont terrassées par la honte de parler.

Pourtant, si on réfléchit, cette honte est étrange. Si on vous vole une voiture, si on cambriole votre maison, si on vous casse la figure sur le trottoir, vous n'avez pas honte de le dire, vous n'avez pas honte d'aller à la police. Votre premier réflexe est même de déposer plainte. Pourquoi donc y a-t-il tant de honte à parler des violences sexuelles ? Peut-être parce que la société n'entend pas encore ces femmes qui parlent. Peut-être que la meilleure preuve de cela est la justice. Quand le mouvement MeToo est sorti, on a entendu ces petites voix qui disaient « *Allez en justice. Ce n'est pas dans les réseaux sociaux que cela se gère, ce n'est pas à la télé, c'est devant les tribunaux.* »

La justice, justement, parlons-en. En dix ans, le nombre de dépôts de plaintes pour viol a augmenté de 40 %. En dix ans, le nombre de condamnations pour viol a diminué de 40 %.

Aujourd'hui, une agression sexuelle ou un viol se produit toutes les 25 secondes en France. Aujourd'hui, 98 % des violeurs ne seront jamais condamnés. Seuls 2 % des violeurs seront condamnés.

Quand on voit ces chiffres, on voit bien que la justice ne passe pas pour les femmes. On est dans un déni complet de justice. Je disais récemment : il faut que nous allions en justice, toutes, silencieusement, mais nombreuses et déterminées, exactement de la même manière et avec le même état d'esprit que Rosa Parks s'est assise dans la partie blanche d'un bus du temps de la ségrégation, pour revendiquer le respect et notre dignité, parce qu'il s'agit de cela aujourd'hui en France. Notre dignité n'est pas respectée par la justice.

Je voudrais vous parler de ces hommes qui violent les femmes. On a beaucoup entendu aussi que maintenant, on n'allait plus pouvoir draguer, qu'on allait vers une société puritaine, que c'était un retour en arrière. Les centaines de femmes que j'ai accueillies dans mon association, les centaines, voire les milliers de discours et de témoignages que j'ai reçus me font dire une chose : le viol par hasard n'existe pas. Le viol par erreur n'existe pas. Le viol est une stratégie. Les violeurs ont une stratégie pour identifier leur victime. Quand on achète du GHB pour violer une femme, on sait exactement, au moment où on achète cette drogue, qu'on va violer une femme. Ce peut être plusieurs semaines, plusieurs jours à l'avance. Quand, dans la famille, on repère un enfant, on sait exactement que c'est celui ou celle qui ne parlerait pas, qui n'osera pas dire, qui n'osera pas se rebeller. Quand on repère une femme dans un milieu de travail, on sait qu'elle a ses faiblesses, ses failles, et ce sont ces failles-là qu'on identifie justement pour pouvoir l'abuser. Ces hommes ont une stratégie. Ce sont des délinquants récidivistes et des criminels récidivistes, puisque le viol est un crime.

Je voudrais m'adresser aux hommes pour leur dire que ces hommes-là, ces hommes qui violent et ces hommes qui agressent sont une infime minorité, mais par contre, ils font de très nombreuses victimes. Voyons *Weinstein*, avec ses plus de cent victimes. Voyons le « violeur de la Sambre », avec plus de 70 viols à son actif. Ces personnes-là font énormément de mal.

Ils ont aussi une stratégie vis-à-vis des hommes. Cette stratégie consiste à semer la confusion, à dire « *Faites attention à MeToo, parce qu'aujourd'hui, c'est moi, mais peut-être que demain, ce sera vous* ». C'est une stratégie de camouflage. Ils vous invitent à ne pas prendre position, à entretenir le doute pour se camoufler parmi vous et pour passer inaperçus.

Je voudrais dire aux hommes : il faut que vous parliez. Il faut que vous preniez position. Vous n'êtes pas solidaires des voleurs de voitures, des cambrioleurs, de ceux qui cassent la figure ou des criminels en série. Jamais vous n'avez été solidaires de ces gens. Pourquoi êtes-vous si silencieux face aux hommes qui violent et qui agressent ? Aujourd'hui, il faut que les hommes se lèvent pour dire qu'ils ne sont pas solidaires avec ces comportements. Une fois que cela sera fait, une fois que vous vous serez levés, une fois que nous nous serons levés, que justice aura avancé sur ces questions, alors, il se passera quelque chose. Les femmes n'auront plus de stratégie pour protéger leur corps. Elles n'auront plus peur. Elles ne seront pas dans un soupçon permanent qu'il puisse arriver quelque chose.

Le soir, quand nous sortirons, nous serons tranquilles. Quand nous irons en fête, nous serons tranquilles. Quand nous irons au travail, pas de souci. Nous nous réapproprierons notre corps. Je voudrais vous dire, messieurs : faites-nous confiance, le jour où nous serons pleinement propriétaires de notre corps, le jour où notre corps nous appartiendra vraiment, et où celui qui nous fait du mal sera condamné, alors ce jour-là sera une nouvelle révolution sexuelle, une nouvelle étape de la libération des femmes, puisqu'enfin, nous pourrons jouir pleinement de notre corps, et jouir pleinement de notre corps, c'est aussi jouir pleinement du vôtre. N'ayons pas peur de ce mouvement *MeToo*, n'ayons pas peur de la lutte contre les violences sexuelles, puisqu'il n'y a que du bon qui peut en déboucher.

Je voudrais terminer pour vous dire, avec sérénité, avec tranquillité, mais avec force, que désormais, nous ne nous tairons plus.

[Applaudissements]

■ L'histoire du corps

Georges VIGARELLO

Historien spécialiste de l'histoire de l'hygiène, de la santé, des pratiques corporelles et des représentations du corps.

Monsieur le Maire, Mesdames, Messieurs, bonjour. Je suis très sensible à votre invitation. Je suis dans une position qui peut apparaître comme paradoxale puisque, dans un milieu où les hommes représentent finalement des procédures de domination qui sont totalement inacceptables, je fais partie de ceux qui essaient de parler de ces sujets.



Je voudrais le faire en deux parties, en montrant d'abord historique que contrairement à ce qui peut être pensé, il y a ce que personnellement j'appelle une libération du corps. Il y a une façon de faire apparaître le corps comme sortant d'une chrysalide dans laquelle il était enfermé. C'est la première partie de mon exposé qui sera un exposé historique. Deuxième partie, je suis extrêmement sensible à ce que vient de dire Sandrine Rousseau. Cette libération ne va pas jusqu'au bout et elle se trouve confrontée à des procédures de violences, mais aussi – et c'est cela qui est le plus compliqué, c'est cela qui appelle le plus d'attention et de vigilance – des procédures de violences qui ne sont pas forcément condamnées et qui restent, pour une part très importante, largement impunies, je ne dirais pas protégées, mais en tout cas certainement pas suffisamment accusées et défendues.

La première partie de mon propos est historique. Je vais d'abord essayer de dire très rapidement l'importance que j'attribue personnellement à la façon de travailler sur un temps long, pour montrer comment dans le temps un certain nombre de ruptures et un certain nombre de distances se sont produites entre les périodes et d'une période à l'autre. Mon propos, dans ce premier temps, portera exclusivement sur l'apparence du corps féminin et la manière dont, au fil du temps, qu'on le veuille ou pas, il s'est quand même affirmé.

Un mot sur le problème historique. Je ne veux pas développer longuement ce genre de questions, mais ce qui est intéressant, c'est de démontrer comment une évolution est évidente visuellement, comment elle est évidente aussi dans un certain nombre de propos qui sont tenus sur la mode par exemple – les propos aujourd'hui sont « *Untel a libéré le corps des femmes* » – ce qui me paraît devoir dans un premier temps être exposé. Plus il y a un sentiment de libération, plus deviennent absolument intolérables les éventuelles agressions à l'égard du corps féminin. Je ne développerai pas longuement ce genre de problèmes. Je ne développerai pas longuement la nécessité de la perspective historique. J'entre dans ma première partie qui porte sur la question de l'apparence.

Sur cette question de l'apparence, si on ne fait pas très attention, on a le sentiment que les corps n'ont pas changé, qu'ils sont les mêmes. Si vous prenez par exemple une peinture de Titien au 16^e siècle et une photographie à la fin du 19^e, vous dites que les corps sont les mêmes, le corps féminin ne change pas, mais si vous êtes attentif et que vous prenez d'autres sources, en particulier des sources contemporaines, vous voyez très bien que quelque chose s'est produit. Cela peut être perçu comme une contrainte. Personnellement, je trouve que c'est plus compliqué. C'est à la fois effectivement une contrainte de minceur, mais c'est aussi l'affirmation que le corps a plus de mouvement, qu'il est plus libre, qu'il appartient davantage, même s'il n'appartient pas totalement bien entendu. Mais on ne peut pas oublier ce genre de choses parce que si on l'oublie, on ne comprend pas à quel point la violence est encore plus intolérable qu'elle n'a pu l'être. C'est cela en fait, le vrai problème, je crois.

Titien, 1515
Amour sacré, amour profane



Anonyme 1875
Nu féminin, photo



Différences pourtant
Affiche 1928



Je viens à une autre partie qui consiste à montrer que les corps dans le temps sont passés de procédures qui les artificialisent à des procédures qui les rend quand même insensiblement plus naturels. On part d'une sorte d'empreinte qui est vraiment celle de l'artifice à une empreinte qui est davantage respectueuse de l'anatomie. Si vous prenez les vêtements anciens, vous voyez très bien que l'obsession est une forme de géométrie. On artificialise le corps féminin. Il y a une sorte de distance qui consiste à lui imposer quelque chose qui relève d'une esthétique, qui est purement contextuelle, qui appartient à l'imaginaire du temps, entre autres, une géométrie. Vous allez me dire que c'est uniquement l'élite. Non, ce n'est pas seulement l'élite. C'est aussi le populaire qui est enfermé dans une forme d'affirmation géométrique liée à une esthétique qui, chacun le comprendra, est une esthétique imposée. C'est de là qu'il faut partir à mon sens.

La cour XVI^e siècle



Période un petit peu plus avancée, cette esthétique prend un aspect que je trouve personnellement très intéressant, parfaitement représentatif d'un imaginaire du corps féminin. Quel est cet imaginaire ?

Qui va durer longtemps, qui est un imaginaire totalement imposé, imaginaire selon lequel la femme est disposée sur une sorte de piédestal, le tronc étant ce que l'on pourrait appeler un vase et le visage étant ce que l'on pourrait appeler une fleur qui rend totalement erratique ce corps, qui le rend totalement de quelque chose qui est de l'ordre d'une immobilité. Vous allez me dire que c'est uniquement dans la noblesse. Non, c'est aussi le corps populaire. Chardin, au 18^e, la robe qui s'évase, le corps qui porte un corset et le visage qui sort. C'est donc bien de l'artifice, et j'insiste.



L'élite XVIIIe siècle (Watteau)



Révolution française : tout tombe. Donc, il y a une libération. Le corps devient fluide. Ce genre de rupture est quand même très important. Mais cette libération est temporaire, tout le monde le sait, les historiens l'ont parfaitement montré. Les métiers sont interdits. La domination masculine reste. Au civil, le père est le propriétaire de tout. Donc, vous retrouvez la danse fin 19^e, mais vous retrouvez surtout à la Restauration



le dispositif traditionnel. C'est très lentement que ce dispositif traditionnel, qui concerne à la fois la bourgeoisie et le populaire, va baisser. C'est la robe qui tombe d'abord, puis, progressivement, la robe qui tombe avec Poiret qui va dire : « *J'ai libéré le corps des femmes* ». L'a-t-il libéré ? Vous voyez bien que ce n'est pas si



simple. Le chapeau se maintient, la robe tombe quasiment jusqu'au sol, et le corps reste quand même relativement rigide, entouré, contraint. N'oublions pas cela : à partir du moment où la femme entre dans le travail, quand elle commence à avoir un salaire, quand elle a – de façon limitée bien entendu, ne me faites pas dire ce que je ne dis pas – une possibilité de relative autonomie, l'habit change complètement. À partir du moment où cette autonomie existe, la contrainte devient de plus en plus intolérable, c'est parfaitement compréhensible et normal.



Cette forme de libération s'accroît avec le 20^e siècle, même jusqu'à présenter des positions de corps qui auraient été impensables au début du 20^e siècle alors qu'elles deviennent parfaitement acceptées et normales au milieu du 20^e.

Voyez sur cette photo la robe, le pantalon. Apparemment, la libération existe donc. Je dirais même que cette photographie est parfaitement symbolique. La personne sort et rentre dans un espace qui, apparemment, est le sien.



Mais cette libération n'en finit pas. Encore aujourd'hui, vous avez tout le travail qui est fait sur le soutien-gorge. La disparition du soutien-gorge va nous libérer, etc. Voilà ce que je voudrais souligner en m'intéressant de façon très spécifique à l'apparence vestimentaire.

J'ai trois repères : l'apparence vestimentaire, la dynamique, le mouvement, l'appartenance de la mobilité. Je prends un deuxième repère, la mobilité. Celle-ci est très lentement acquise. Dans les images anciennes, la mobilité est relativement interdite, voire considérablement contrainte. La femme ne peut pas jouer à la paume. Sur le cheval, elle ne peut pas monter de la façon du cavalier. La promenade est complètement rigide à la fin du 18^e siècle. Et puis, insensiblement, quelque chose se produit. La mer, c'est hiératique total au début 19^e. Puis, la mer... Il y a de l'acquis qui se produit et que je trouve très important parce que c'est face à cet acquis que l'on comprend encore davantage l'insupportable de la violence et l'insupportable de l'agression.

Indiscutablement, le mouvement s'affirme. Ce qui ne pouvait pas être un jeu féminin au 18^e devient un jeu féminin au 20^e. Ce jeu accentue la disponibilité physique. Entre le coup de revers et le coup droit, il y a un univers et la balle va dans le cosmos. Ne l'oublions pas. C'est très important. La différence entre les types de jeu, l'affirmation du jeu, etc., c'est à mon avis un phénomène que l'on ne peut pas ne pas prendre en compte jusqu'à ce sentiment, qui est évidemment artificiel, une sorte de libération totale, mais libération fantasmée.



Troisième type d'exemple, c'est la chair même du corps qui s'est transformée. Autrement dit, on passe d'une chair traditionnellement moelleuse, sans muscles, relativement passive, j'ajouterais « disponible ». Chez Rubens, en 1620, c'est une chair totalement moelleuse, c'est une chair emportée, acquise, dominée. Puis, insensiblement, au 19^e, ce n'est pas la même. Enfin, avec un travail sur « qu'est-ce que c'est que l'affaissement ? Comment éviter l'affaissement ? », vous allez me dire que c'est une contrainte. Oui et non. C'est en même temps une forme d'appropriation, de réappropriation du corps, avec ces images qui vont dans le sens d'une affirmation, d'une relative disponibilité, jusqu'à l'acquisition du muscle.



Une fois que j'ai dit tout cela, la réflexion qu'il faut installer est : comment, face à ce qui est une forme indiscutable de libération, peut-on encore tolérer des actes qui sont des actes d'agression ? Ce sera la deuxième partie de mon propos.

J'en viens à deux ou trois exemples, dont certains ont été magnifiquement exposés par Sandrine Rousseau. Je pense que le plus parlant dans la lutte contre l'agression sexuelle, le premier exemple relativement récent, c'est celui du procès d'Aix en 1978, dont Gisèle Halimi était celle qui défendait les victimes et accusait les agresseurs. Le procès d'Aix est extrêmement important pour mille raisons, mais au moins pour trois.

La première, c'est que pour la première fois, les victimes se sont défendues de façon très rigoureuse, ont affirmé violemment leur propre position, se sont opposées avec détermination. C'est un premier point.

Deuxième point, pour la première fois, le procès ne s'est pas contenté d'accuser les agresseurs, mais a posé une question de fond : cette agression renvoie à une façon sociale d'exister, à la domination masculine. Cela renvoie à une société qui, dans une certaine mesure, tolère le violeur pour des raisons liées à la domination, à l'ascendance masculine, à une tradition, etc. Deuxième type d'accusation, nous vivons dans une société qui malheureusement, dans son asymétrie de genre masculin/féminin permet des choses qui sont évidemment totalement intolérables, pour ne pas dire davantage.

Troisième idée très importante dans ce procès : les victimes sont davantage apparues qu'auparavant comme porteuses d'un trauma, ce qui a été également dans l'intervention précédente. Elles sont porteuses de quelque chose qui les a non seulement atteintes moralement et physiquement, mais qui les a atteintes durablement, avec des termes qui n'existaient pas, qui sont inventés à la fin des années 1970, qui sont les termes de mort psychique. Les personnes atteintes vivent avec un trauma qui s'est intériorisé à la fois dans leur mode de fonctionnement psychologique, mais aussi dans leur corps, qui fait qu'elles n'existent plus à partir de ce trauma comme elles existaient auparavant.

Une fois que l'on a constaté la particularité, la richesse de ce procès de 1978, on voit très bien que cela n'a pas du tout été une révolution. Cela a été l'accentuation d'une prise de conscience. Cela a entraîné une nouvelle définition du viol d'ailleurs en 1981, avec cette idée fondamentale à mon avis que le viol, ce n'est pas simplement le fait de pénétrer selon les images traditionnelles le corps d'une femme à travers l'acte sexuel que l'on pourrait qualifier de traditionnel, mais c'est une intrusion sur le corps de l'autre qui a un caractère sexuel et qui peut ne pas passer du tout par les parties intimes de l'un et de l'autre. Toute intrusion du corps avec une connotation sexuelle devient le fait de franchir un espace qui est crime, qui est un viol. C'est une nouvelle définition extrêmement intéressante et importante.

C'est de cela dont il faut absolument prendre conscience, c'est le milieu culturel dans lequel nous vivons. Lorsqu'on suit les procès qui viennent après 1978, on voit que la loi de 1981 n'a pas forcément d'effet à la fois sur les magistrats et sur l'opinion en général. Beaucoup de procès ne considèrent pas comme viol le fait d'avoir pénétré sexuellement le corps de l'autre. Il y a un travail culturel auquel nous sommes indiscutablement confrontés. Continuons. Je pense que les grands faits qui se sont produits, entraînant des procès retentissants, dont DSK, dont Weinstein, sont absolument fondamentaux parce qu'ils sont le signe d'une accentuation de la prise de conscience. Mais si on regarde le problème de manière

historique, ce ne sont pas des révolutions, ce sont des accentuations de la prise de conscience. Ce sont des accentuations qui attendent la véritable révolution.

Des chiffres ont été donnés, mais je voudrais terminer en donnant deux ou trois chiffres rapidement, qui me paraissent personnellement tout à fait révélateurs. Premier chiffre, tout le monde le connaît, mais répétons-le : les viols sont pour seulement 10 % poursuivis en termes de plaintes. Lorsque vous prenez en compte la plainte, cela ne veut pas dire que 10 % de viols sont condamnés, mais beaucoup moins. Il y a donc encore un travail gigantesque, à la fois dans l'affirmation, dans la sensibilité des magistrats, dans la sensibilité de la justice, etc.

Il y a un autre phénomène que je trouve absolument décisif. C'est le fait de ne pas seulement travailler sur la violence au sens ouvert, fort du terme, mais de travailler sur des violences apparemment moins importantes, apparemment moins liées à de la violence physique ou de la violence morale. Un grand progrès a été fait de ce point de vue en installant la notion de harcèlement à partir des années 1990, avec un progrès sur la notion de harcèlement. Harcèlement sexuel dans le Code pénal de 1992 et puis, insensiblement, on rentre dans le problème du harcèlement moral, du harcèlement professionnel, du harcèlement scolaire, du harcèlement téléphonique. Il y a un progrès dans la terminologie, dans la tentative d'affiner, dans la tentative de creuser la sensibilité. Fort bien, mais quand vous regardez avec attention la manière donc ces harcèlements sont poursuivis, tenez-vous bien, vous voyez qu'il n'y a quasiment que 5 % de harcèlements qui sont poursuivis, et sur 5 %, il y a – selon les statistiques qui sont toujours un peu flottantes, difficiles à préciser, etc., mais néanmoins existantes – 93 % parmi ces harcèlements qui ne sont pas condamnés. Cela donne 5 % déclenchant une procédure, et dans ces 5 %, seulement 6 ou 7 % aboutissent à des condamnations. Vous voyez le travail gigantesque qui reste à faire, le travail extraordinairement fondamental qui reste à faire pour que ce type de situations disparaisse de notre propre horizon.

J'ajouterai deux choses avant de terminer. La première, n'oublions jamais que ces procédures de libération, dans certains cas, accentuent la résistance de conservatoires de la virilité, de lieux de virilité, qui réagissent, qui tentent de montrer la possibilité d'accentuer encore davantage la domination masculine. Il ne faut jamais oublier cela. Je pense que nous sommes dans des sociétés indiscutablement où la libération, dont je viens de montrer un certain nombre de versants, entraîne de la crispation et de la résistance, y compris de la crispation et de la résistance politique.

La deuxième chose que je voudrais dire avant de conclure, c'est qu'évidemment, en tant qu'hommes, nous ne pouvons pas ne pas être ceux qui condamnent, résistent, etc., mais je crois, et je le dirai à titre personnel, que le travail consistant à dire « *Je suis de votre côté, il n'y a pas de problème* » est insuffisant. Je crois qu'il y a un travail à faire sur nous-mêmes hommes, individus hommes, porteurs de cette tradition. Je ne peux pas nier le fait que je suis dans la ligne d'une tradition. Le véritable travail à faire n'est pas seulement de dire « *Je suis de votre côté* », c'est de dire : essayons de penser comment nous-mêmes, nous sommes traversés par cette tradition et comment nous devons fondamentalement la rejeter.

Je terminerai sur ces quelques mots et je vous remercie infiniment.

[Applaudissements]

Échanges avec la salle

Première question :

Bonjour. J'avais une question pour vous. Je m'adresse à l'historien. Je ne suis pas sûre que ce soit au cœur de votre objet de recherche, mais est-ce que vous auriez des éléments historiques à nous apporter sur la mise en place du modèle ? Est-ce que ce rapport de domination a toujours existé dans l'histoire des hommes ou est-ce qu'il y a des éléments d'histoire sur la mise en place de ce modèle de domination ?

C'est une question qui entraîne indiscutablement une réponse longue, que je vais néanmoins essayer de rendre brève. Oui, bien entendu, la société occidentale est une société où la domination masculine traverse le temps. En revanche, ce qui est intéressant dans cette question aussi, c'est que la façon dont elle traverse le temps implique des changements quand même. Et elle traverse le temps jusqu'à aujourd'hui, c'est-à-dire qu'aujourd'hui, même si nous sommes face à une libération féminine importante comme je l'ai dit tout à l'heure, la domination n'a évidemment pas totalement disparu. Il reste une sorte de mâle résistance, si je puis dire.

Comment essayer d'évoquer en quelques mots la façon dont cette domination a évolué ? Indiscutablement, il y a du changement. Si je prends l'exemple antique, le *pater familias* est totalement indiscutable et il a un pouvoir de vie et de mort sur les enfants, ce qui change avec la société chrétienne où la responsabilité de la vie est absolument centrale. Mais la société chrétienne poursuit ce type de domination.

En revanche, je voudrais citer deux, trois exemples qui montrent comment cela peut changer et comment la question de la présence masculin/féminin doit être prise en compte. Il y en a bien d'autres, mais le premier changement qui me paraît intéressant, c'est au moment du 16^e siècle, avant la Renaissance, en particulier dans la noblesse, la noblesse de cour entraîne la nécessité autour du roi d'installer quelque chose qui impose de la délicatesse, de la politesse, d'un relatif respect de la hiérarchie, impose aussi le fait de trouver des activités, je ne dirai pas de loisirs, mais en tout cas d'échanges avec des affinements, la musique, le théâtre, qui se complique par rapport au théâtre du Moyen Âge, etc.

Pourquoi est-ce que je vous dis tout cela ? Parce qu'entre le courtisan de la Renaissance et le chevalier du Moyen Âge, quelque chose de fondamental s'est produit qui fait que le courtisan apparaît comme plus raffiné et dans une certaine mesure, par rapport aux vieux barons, il apparaît du coup comme plus efféminé, quelqu'un qui porte de la dentelle, qui peut recourir au parfum, qui a une sorte de délicatesse dans le comportement, etc., même si, bien sûr le chevalier médiéval peut respecter la femme.

Mais quelque chose se produit. Et le vieux baron fait des textes en disant : « *C'est un scandale ! Les hommes sont devenus des femmes* », etc. Vous voyez bien que dans ce processus, la femme n'est pas présente. Lorsque le roi anglais – j'avais adoré ce texte, pour des raisons intellectuelles et non pas pour des raisons morales – en 1602, donne des conseils à son fils, il rentre dans le dispositif du raffinement. Il dit : « *Ne fais plus de jeux qui sont des jeux violents. Ne parle plus de façon brusque à tes vassaux. En revanche, tu dois absolument dominer le cheval et ton épouse.* » Quelqu'un qui semble raffiné reste sur le versant de la domination. En plus, n'oublions jamais que c'est quelqu'un qui reste sur le versant guerrier. Même s'il est contesté et critiqué dans son effémination, le courtisan de la Renaissance est quelqu'un qui affronte le duel, qui affronte la mort dans les yeux. Premier changement néanmoins.

Deuxième changement tout aussi intéressant et à la limite plus intéressant encore, au moment des Lumières, qu'est-ce qui se produit ? Ce n'est plus simplement un raffinement, mais c'est davantage une contestation du pouvoir, une contestation des pères. Par exemple, la phrase de Diderot : « *Les pères sont des tyrans* ». On a là une sorte de contestation des fils qui aboutit d'ailleurs à la Révolution française et qu'on trouve aussi en Angleterre. Mais là encore, cette contestation, qui est incontestablement un phénomène de déplacement de la domination et de la virilité, ne prend pas en compte le problème féminin.

En revanche, qu'est-ce qui se produit au 19^e siècle ? Au fur et à mesure que le féminin, pour des raisons diverses qui sont à la fois des raisons culturelles, des raisons sociales, des raisons économiques, au fur et à mesure que le féminin prend des responsabilités, entre dans l'espace public, accède à certains métiers, évidemment de façon très limitée, ne nous illusions non pas, il y a des contestations diverses du féminin sur l'affirmation, George Sand, le fait d'accéder à des positions d'enseignement, à un rôle important social, à l'accès de façon très limité à des professions libérales. Que se passe-t-il à ce moment-là ? Un malaise. Un malaise masculin. Dans les romans, on voit très bien l'inquiétude, voire l'obsession, la passion, la neurasthénie, etc. Là, on est confronté à quelque chose qui s'accroît aujourd'hui et qui montre comment, quand on pense la domination, on voit des phases de déplacement. Étant entendu que ces hésitations du 19^e siècle, ces « souffrances », ces incertitudes n'enlèvent pas radicalement la position de la domination masculine.

Tout ce que je suis en train d'évoquer montre que ce à quoi il faut penser, c'est ce que j'appellerais un lent ébranlement de la domination, pour des raisons diverses, mais pour une raison fondamentale qui, au 19^e et surtout au 20^e, passe par la position masculine et la position féminine. Quant à la situation d'aujourd'hui, elle renvoie à ce que je disais tout à l'heure, elle renvoie aussi à ce que Sandrine Rousseau a parfaitement dit, quant à la position d'aujourd'hui, il y a bien sûr une sorte d'ébranlement de la domination masculine, mais il n'y a pas un renversement. Or, c'est bien à cela qu'il faut tendre. Il faut tendre à une égalité, cela me paraît une évidence. Il faut tendre à une égalité où la domination devient quelque chose qui est oublié ou en tout cas est partagé. Elle peut parfaitement être partagée sur un certain nombre de moments, de dispositifs, par une femme ou par un homme selon les situations. C'est plutôt comme cela que je répondrai.

On retrouve donc l'histoire quand même, mais cette histoire, on ne peut la comprendre que si on voit les déplacements et si on attribue ces déplacements à des mécanismes qui sont, dans chaque cas, relativement singuliers. Voilà ma réponse.

Deuxième question :

Est-ce que vous pensez que la libéralisation de l'homosexualité ou en tout cas sa moindre répression pourrait avoir un changement sur le comportement des hommes à l'égard des femmes ?

Ma réponse est très directe et très simple : indiscutablement. Je pense qu'il faut réfléchir à une dynamique, à un problème, à une question que nous n'avons pas véritablement évoquée et qui est la suivante. Ce qui me paraît mériter d'être relevé dans les dernières décennies, là encore pour des raisons diverses, sociales, culturelles et économiques, c'est que la procédure d'autonomisation ne concerne pas seulement les femmes, mais concerne aussi les hommes. Ce qui se produit quand même, c'est une forme insensible de ce que j'appellerais la psychologisation de nos sociétés, c'est-à-dire des individus qui, pour des raisons diverses liées d'ailleurs à la formule de la démocratie, mais liées aussi par exemple à la consommation, des individus qui se posent de plus en plus de questions sur « *Qu'est-ce que je décide ? Qu'est-ce que je suis ? Comment je fonctionne ?* », etc. Ce sont des individus qui du coup supportent de moins en moins la domination, y compris les hommes, a, et b, affirment de plus en plus la façon dont ils fonctionnent et entre autres, leurs propres désirs. D'où le fait, et heureusement, que l'homosexualité puisse davantage s'affirmer aujourd'hui qu'elle ne le faisait auparavant.

Mais c'est dans cette dynamique qu'il faut comprendre à mon sens le fait qu'elle aide insensiblement l'homme de comprendre davantage ce qu'il en est de la psychologie des gens qui lui sont confrontés, qui sont à côté de lui. Il y a quelque chose de très profond et de très important dans cette dynamique. Je prends un exemple. Sortons du problème de l'homosexualité, sortons du problème de la domination masculin/féminin. Je prends un exemple : l'enfant. C'est une procédure qui date depuis très longtemps, au moins du 18^e siècle, l'enfant est davantage pris en compte comme un être porteur de quelque chose qui est de l'ordre d'une future autonomie et vis-à-vis duquel on doit accentuer les précautions quant à la relation que l'on installe avec lui. Quelque chose s'est produit qui est très important.

Les déplacements dont je parle doivent, à mes yeux, être pris en compte sur des versants relativement différents. La question de l'enfance est absolument magnifique, historiquement. Prenons un exemple d'amour qui semble évident : Madame de Sévigné écrit à la fin du 17^e siècle et manifeste un amour marquant pour sa petite-fille, son petit-fils. Mais quand on lit avec attention le texte de Madame de Sévigné, quand on lit avec attention la lettre, on voit très bien que la relation qu'elle installe est bien entendu une relation d'amour, une relation de proximité, mais elle considère sa petite fille comme une sorte de poupée.

Elle n'arrive pas à rentrer, pour des raisons historiques, liées à sa culture, à la prise de conscience qu'il s'agit devant elle de quelqu'un qui a une conscience, une sensibilité, de quelqu'un qui commence à avoir une autonomie. Elle adore faire cela et c'est une poupée. Aujourd'hui, les enfants ne sont plus des poupées. Donc, quelque chose s'est produit, qui est très important.

Je vous remercie beaucoup pour votre attention et pour vos questions.

[Applaudissements]

▪ Les femmes sont-elles des patients comme les autres ?

Muriel SALLE

Historienne, maîtresse de conférences en histoire « Genre et médecine » à l'Université Claude Bernard Lyon 1, enseignante à la faculté de médecine.

J'ai l'habitude des amphithéâtres, mais pas des salles de spectacle de cette ampleur-là. Effectivement, c'est assez impressionnant même si, par bonheur, on ne vous voit pas trop.

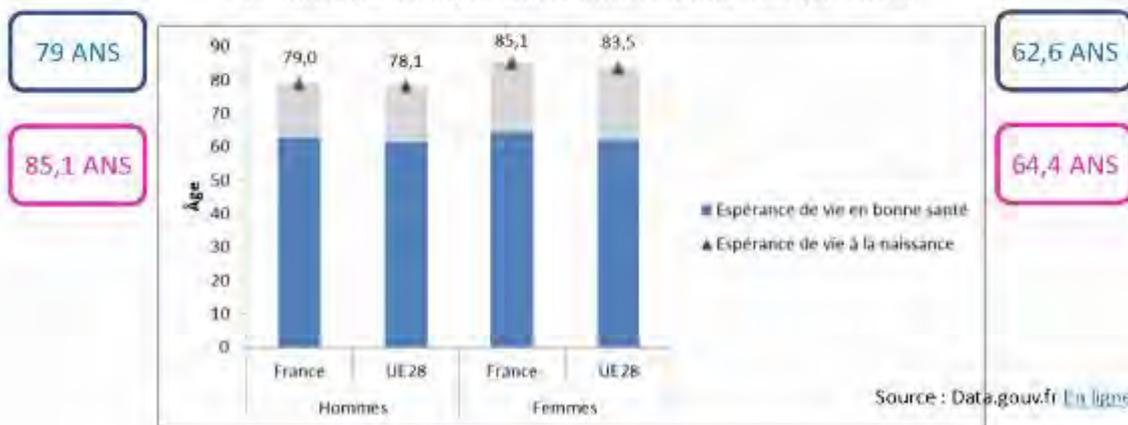
Je voulais commencer par remercier les organisateurs et organisatrices de cette journée et remercier aussi Sandrine Rousseau et Georges Vigarello qui ont déjà dit un certain nombre de choses sur la base desquelles je vais tâcher de construire la suite d'un propos. Je vais vous entretenir de la question de femmes et de la santé, des femmes et de leur santé, avec cette question un peu ouverte : les femmes sont-elles des patients comme les autres ?



Ce qui est assez amusant quand on travaille sur les questions de santé, c'est que l'on touche à un domaine où on pense souvent que pour une fois, les inégalités sont en faveur des femmes. Les injonctions à la minceur, cela a été un peu évoqué, qui les concernent au premier chef, la réprobation sociale du tabagisme, qui a longtemps prévalu, pour elles notamment, la moindre pénibilité supposée de leurs emplois, tout cela est perçu comme les protégeant d'un certain nombre de problèmes de santé et indéniablement, chacun et chacune ici le sait, dans notre pays, les femmes vivent plus longtemps que les hommes.

INTRODUCTION : Y a-t-il, entre hommes et femmes, des inégalités de santé ?

Espérance de vie en bonne santé à la naissance et espérance de vie à la naissance, en France (en 2015) et dans l'Union européenne (en 2014)



Paradoxalement, l'idée ancienne est fortement ancrée selon laquelle les femmes sont plus fragiles que les hommes. Cette idée a renforcé la médicalisation des corps des femmes et, il faut le dire, peut-être en introduction, cela a des conséquences positives pour les femmes. Même si aujourd'hui « paye ton utérus », mobilisation contre les violences gynécologiques, tous ces mouvements sont intéressants, importants, parfaitement légitimes et très mobilisant, il n'en demeure pas moins qu'on a diminué de manière très considérable par exemple la mort en couches, et que ce qui est un risque assez classique pendant tout le courant du 19^e siècle – puisque c'est mon siècle de prédilection – devient un scandale aujourd'hui. Plus personne ne songe que l'heureux évènement peut mal tourner.

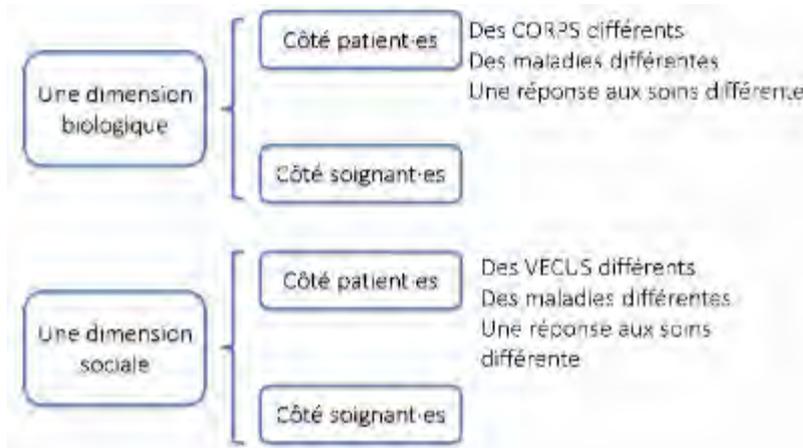
Il y a donc cette idée qu'en matière de santé, les femmes sont plus favorisées. Effectivement, je vais donner quelques chiffres, l'espérance de vie des femmes dans les pays occidentaux est plus longue que celle des hommes. En France par exemple, les garçons qui sont nés en 2014 peuvent compter vivre 79 ans, les filles, 85,1 ans.

J'ai fait le choix assumé des couleurs stéréotypées par souci de rendre lisible un graphique qui l'était assez peu. Vous avez vu les chiffres que je viens d'énoncer sur la gauche de l'écran. Je vous demande maintenant de regarder les chiffres qui sont à droite. Ce n'est pas l'espérance de vie, mais cette fois-ci l'espérance de vie en bonne santé. C'est la façon dont on évalue à la naissance le nombre d'années qu'une personne peut compter vivre sans souffrir d'incapacité dans les gestes de la vie quotidienne. C'est cela, la vie en bonne santé. Là, vous avez des chiffres qui rapprochent singulièrement la situation des femmes de celle des hommes. On est à 62,6 pour les hommes versus 64,4 pour les femmes. L'avantage féminin se réduit considérablement, à quoi il faut ajouter que ce chiffre n'évolue plus favorablement pour les femmes depuis plusieurs années déjà alors qu'il continue d'évoluer favorablement pour les hommes.

Les questions de santé et les questions des inégalités de santé entre les femmes et les hommes se posent d'une manière aiguë aujourd'hui et c'est cette question que je vais essayer avec vous en réfléchissant à savoir si les hommes et les femmes sont aussi bien soignés les uns que les autres. Pour le formuler autrement : est-ce que le sexe est un déterminant de santé et un déterminant de santé de quelle nature ? Est-ce que le sexe est un déterminant social de santé ou est-ce que le sexe est un déterminant biologique de santé ? Questions compliquées qui vont m'amener à vous parler de sexe et aussi de genre puisque la dimension sociale du sexe se mobilise avec plus d'efficacité quand on utilise ce concept-là.

Voilà donc un peu le plan de mon intervention. Commencer par la dimension biologique pour se poser la question de savoir si, du côté du patient – j'aurais pu vous parler des soignantes, mais nous n'aurons pas le temps dans le temps qui nous est imparti aujourd'hui, peut-être que des questions émergeront de la salle sur ce sujet – si du côté des patients et des patientes, le fait d'avoir des corps différents a des conséquences par exemple en termes de maladies, en termes de réponse aux soins, etc. Mais la dimension biologique est une partie du problème. Je ne tacherai certainement pas de trancher pour savoir si c'est la plus grosse ou la plus petite partie du problème.

Il y a une deuxième dimension, qui est également importante, qui est la dimension sociale. Les hommes et les femmes ont des vécus différents, au-delà de la question des corps. De ce fait, ils vivent malades différemment, ils se soignent différemment et ils répondent aussi aux soins différemment. Voilà un peu le plan de mon intervention.



Je commence par les aspects biologiques et je vous parle donc de sexe. Première chose, je le disais, bien sûr, il y a des différences anatomophysiologiques entre les hommes et les femmes et on peut les détailler, un peu. Je dis « un peu » parce qu’il y a certaines de mes étudiantes dans la salle qui ont un cours de deux heures sur cette question et qui savent que comme j’ai 45 minutes au total, je fais faire un sort au sujet en à peu près 10 minutes. Je ne détaillerai donc qu’un peu les choses. Mais il y a effectivement des différences anatomophysiologiques entre les hommes et les femmes. On peut commencer par exemple par souligner qu’au plan anatomique, ici, vous avez la vision classique dans les manuels de biologie, des vues en coupe sagittale des appareils génitaux de type femelle et de type mâle. Il y a des différences au plan anatomique.

SEXE Il y a d’INDENIABLES DIFFERENCES entre hommes et femmes

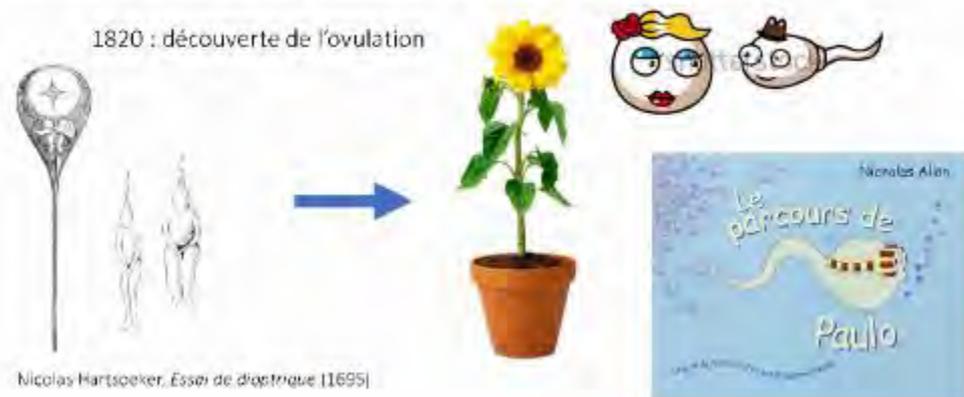
The complex block contains four main visual elements:
 1. A green box with the word 'SEXE' in white.
 2. Two anatomical diagrams showing sagittal sections of the male and female reproductive systems.
 3. A line graph titled 'MALE Testosterone Declines with Age'. The y-axis is labeled 'ng/dL' and ranges from 0 to 1000. The x-axis is labeled 'Age' and ranges from 20 to 70 years. The graph shows a steady decline in testosterone levels from approximately 900 ng/dL at 20 years to about 200 ng/dL at 70 years.
 4. A graph showing hormone levels across the female life cycle. The x-axis is divided into 'Fertility Years', 'Perimenopause', 'Menopause', and 'Post Menopause'. The y-axis represents hormone levels. Two lines are shown: a solid line for 'Estrogen' and a dashed line for 'Progesterone'. Estrogen levels remain high during the fertility years and perimenopause, then fluctuate and decline during menopause, remaining low in post-menopause. Progesterone levels are high during the fertility years and drop to very low levels during menopause and post-menopause.

Il y a aussi des différences au plan physiologiques parce que les femmes ont des choses que les hommes n'ont pas. Par exemple, les femmes ont des cycles menstruels. Par exemple, les femmes ont une ménopause. Même si, il faut rétablir un peu la symétrie, les hommes ont aussi quelque chose qui est comme la ménopause, qui s'appelle l'andropause ; même si le phénomène est moins étudié, étudié plus tardivement. Il y a une histoire de ses savoirs médicaux sur les corps des hommes et des femmes. On sait moins de choses parce qu'on s'intéresse plus tardivement à la question de l'andropause, pour une raison toute bête qui est l'andropause survient tard dans la vie des hommes et que pendant longtemps l'espérance de vie n'était pas suffisante pour observer des panels suffisants d'hommes qui auraient éventuellement une andropause.

Donc, il y a des différences anatomiques, il y a des différences physiologiques, et peut-être que vous l'aurez entendu, je disais : les femmes ont des choses que les hommes n'ont pas. En disant cela, je taquine une idée. Traditionnellement, quand on parle de la question du corps des femmes, on dit les choses à l'inverse. On dit : les hommes ont des choses que les femmes n'ont pas. Du coup, en tournant un peu la chose à l'envers, je vous invite à réfléchir – peut-être aurons-nous l'occasion d'y revenir dans les échanges – sur la façon dont on regarde la question de la différence. Il n'y a pas seulement une différence entre les hommes et les femmes, il y a une différence des femmes par rapport aux hommes qui est tout entière construite de cette façon-là, et cela biaise, cela oriente la façon dont on présente les choses.

Je vais vous donner un exemple historique. Au 19^e siècle, il y a le Dictionnaire usuel des sciences médicales, un très gros dictionnaire, 67 volumes, un ouvrage de vulgarisation de très haut niveau auquel ont participé toutes les sommités médicales de l'époque. Dans ce dictionnaire, 250 pages sont consacrées à l'article « femme », une petite trentaine seulement pour l'article « homme ». Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire simplement que les femmes sont l'exception par rapport à la règle et que la règle s'énonce en peu de mots, trente pages, alors que les exceptions se déclinent en de très longues listes. D'autres l'ont dit avant moi, notamment Simone de Beauvoir qui disait : « *La femme se détermine et se différencie par rapport à l'homme et non celui-ci par rapport à elle. Elle est l'inessentiel en face de l'essentiel. Il est le sujet, il est l'absolu. Elle est l'Autre.* » Cela date de 1949.

« La femme se détermine et se différencie par rapport à l'homme et non celui-ci par rapport à elle. Elle est l'inessentiel en face de l'essentiel. Il est le sujet, il est l'Absolu : elle est l'Autre » (Beauvoir, *Le Deuxième Sexe*, 1949).



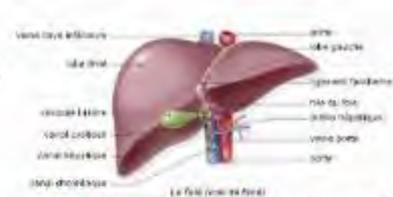
Au-delà de la citation littéraire, ce dont il faut prendre la mesure, c'est que le fait que les femmes soient l'exception par rapport à la règle, le fait que la norme en santé soit définie sur une base masculine, a des conséquences sur la manière dont on produit les savoirs et sur la manière dont on prend en charge les patientes et les patients.

Je vous donnerai un exemple historique et je vais vous raconter en quelques mots l'histoire de la fécondation. Jusqu'à la découverte en 1820 du mécanisme de l'ovulation, on a eu diverses théories sur la façon dont on faisait les enfants. Une des théories qui a eu à une époque le vent en poupe reposait sur l'idée que les spermatozoïdes n'étaient pas des spermatozoïdes, mais ce qu'on appelait des homoncules, et qu'à l'intérieur de l'homoncule, il y avait le petit bébé à venir tout entier en modèle réduit. La matière vivante en devenir était tout entière contenue dans la graine masculine. La fécondation consistait simplement à déposer ce petit être tout entier déjà préformé à l'intérieur de la semence masculine dans la femme. Tout à l'heure, Georges Vigarello a dit : « un vase avec la fleur qui correspond au visage ». La femme qui est en quelque sorte un pot de fleurs. On dépose la semence masculine dans un pot de fleurs. La qualité de la terre du pot de fleurs a évidemment de l'importance dans la perspective de la qualité de la fleur, mais vous voyez bien comment cela installe un imaginaire inégalitaire et comment les choses commencent à changer à partir de la découverte de l'ovulation en 1820.

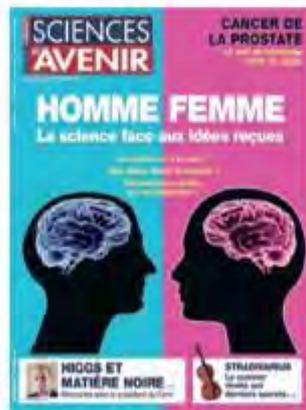
Mais entre homme et femme

TOUT N'EST PAS DIFFÉRENT.

1857: découverte de la fonction glycogénique du foie



Février 2004
Université Lyon 1 – 2018 – Contenu sous Licence Creative Commons BY-NC-SA



Janvier 2012



Janvier-Mars 2016
muriel.salle@univ-lyon1.fr

Même si – vous le constatez avec les illustrations plus contemporaines que j'ai mises sur la droite de ma diapositive – cet imaginaire de la fécondation avec un modèle masculin qui serait le conquérant versus un ovule, un modèle réduit du féminin avec de très jolis yeux bleus par exemple se retrouve encore aujourd'hui dans la façon dont on raconte aux enfants comment on fait les bébés. On leur raconte encore beaucoup que papa met une graine dans le ventre de maman, ce qui consiste à oublier la moitié du patrimoine génétique du produit de ladite fécondation. Et cela se retrouve dans un livre pour enfants que je vous ai mis là, *Le ...parcours.de.Paulo..Paulo.est.ici.représenté.en.plongeur.sous-marin.....*

Il y a parfois des représentations de l'ordre de la conquête avec des armées de spermatozoïdes qui partent à l'assaut d'un vagin qui est décrit comme hostile, acide, labyrinthique, parce qu'il y a deux trompes dans lesquelles il va falloir arbitrer.

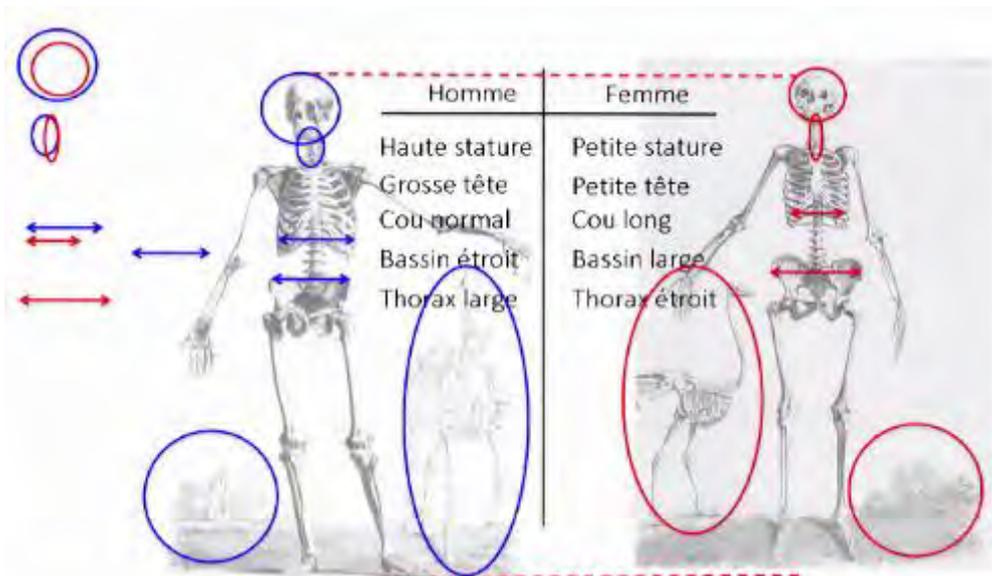
Cette façon de raconter les phénomènes de fécondation est symptomatique des rapports sociaux de sexe dans lesquels se construisent les savoirs scientifiques. Je veux dire par là que la science est le produit de société et que les scientifiques ont beau porter une blouse blanche, ils portent avec eux et avec elles un certain nombre de stéréotypes dans la lecture des phénomènes qu'ils observent.

Pour ce qui est de la question de la différence entre les femmes et les hommes, je le disais, bien sûr, au plan biologique il y a des différences entre les femmes et les hommes. Mais entre hommes et femmes, tout n'est pas différent. J'insiste parce que la question de la différence est presque exclusivement la seule question que l'on se pose. Je vous ai mis trois couvertures, 2004, 2012, 2016. C'est ce qu'on appelle un « marronnier » en matière de presse de vulgarisation scientifique. On publie très régulièrement des ouvrages sur : « *Homme, femme quelle différence ?* », « *Homme, femme, la science face aux idées reçues* », « *Homme et femme, les vraies différences* ». Deux choses à ce sujet. La première, c'est qu'en science comme dans la vie, on ne répond qu'aux questions qu'on pose. Si on pose la question de la différence, on répond par le repérage de différences. Si on pose la question des éléments qui fonctionnent semblablement, par exemple, je vous l'apprends, 1857, découverte de la fonction glycogénique du foie. Cela fonctionne pareil chez l'homme et chez la femme.

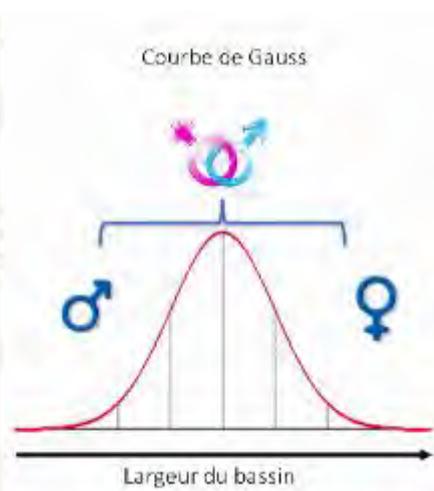
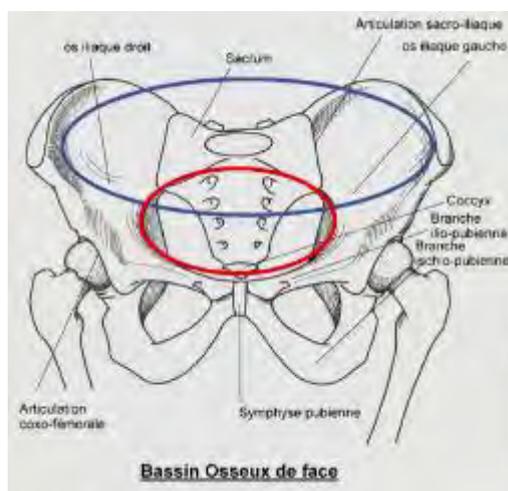
Donc, il faut se poser la question de la différence entre les sexes quand on parle de corps et de santé, mais il ne faut peut-être pas se poser seulement cette question, et surtout, je crois, il faut connaître l'histoire de la construction des savoirs sur la différence des corps entre homme et femme, parce qu'on n'a pas toujours cru, et cela fait peut-être un peu le lien avec la deuxième question qui a été posée à Georges Vigarello tout à l'heure, on n'a pas toujours cru aussi fortement qu'aujourd'hui, qu'entre le corps d'un homme et le corps d'une femme, il y avait des différences irréductibles. On n'a pas toujours vu les choses comme cela. Par exemple, jusqu'en 1759, dans les représentations anatomiques, dans les ouvrages médicaux, on ne distingue pas, on ne fait pas de squelette d'homme et de squelette de femme. Cette idée-là apparaît pour la première fois en 1759 et on a du coup des anatomies comme celle que vous avez sur la diapositive qui représente différemment le squelette de monsieur et le squelette de madame. C'est là que l'on peut s'amuser. Je vous laisse réfléchir quatre secondes pour savoir où est monsieur et où est madame.

Évidemment, je vous donne la réponse en images. La faiblesse saute aux yeux. En fait, ces représentations différenciées, séparées, permettent des comparaisons, et les comparaisons qui se construisent à partir de la fin du 18^e siècle entre l'anatomie masculine et l'anatomie féminine sont toujours peu flatteuses pour les femmes. Leurs os sont plus petits et moins durs. Leur cage thoracique est plus étroite. Leur bassin est plus large, ce qui impose à leurs fémurs une obliquité – elles ont les genoux qui se touchent – qui gêne la marche et de ce fait, les hanches se balancent pour retrouver le centre de gravité. Donc, la démarche est vacillante et incertaine. Et cela, c'est pour le squelette.

Le reste ne vaut pas tellement mieux. Les tissus des organes sont spongieux et humides, du coup, ils s'enflamment plus aisément. Vous avez repéré le paradoxe ? Voilà ! La peau est plus fragile. Les muscles et les fibres sont mous et grêles. Le cerveau est évidemment plus petit, d'où l'on déduit sans difficulté que les femmes sont moins intelligentes.



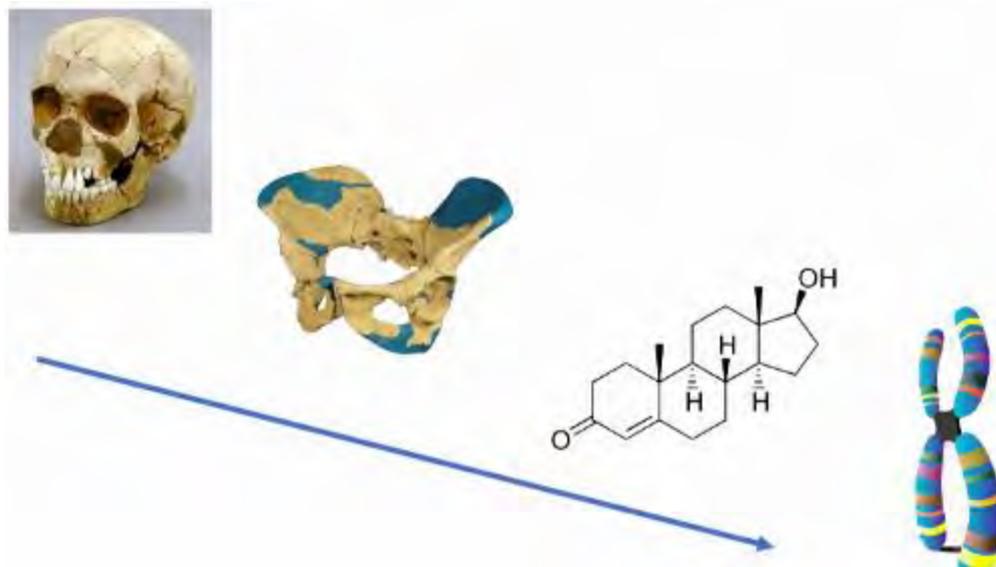
Cela vous fait rire et vous vous dites que tout cela, c'est des histoires du 19^e siècle. Aujourd'hui, on ne réfléchit plus de cette façon-là. Je vais donc examiner de manière plus précise une idée, qui a encore largement cours et dont on sait qu'il est démontré qu'elle est fautive, qui est l'idée selon laquelle il y aurait une différence anatomique repérable à l'œil nu. On voit cela dans *Bones*, si vous aimez les séries télévisées. Quand on regarde un squelette... j'allais dire dans les yeux, mais en l'occurrence dans le bassin osseux, on arrive à vous dire : cela, c'est un squelette de femme, et cela, c'est un squelette d'homme. Cette idée repose sur le fait que ce que l'on repère à l'œil nu, c'est la largeur de ce que l'on appelle le grand bassin (cercle bleu sur la diapositive) et que les femmes ont un grand bassin plus large pour des raisons évidentes, puisqu'elles ont vocation à mettre au monde des enfants, idéalement par voie basse, et que pour cela, il faut avoir un bassin large.



Sauf que – je sais qu’il y a des sages-femmes dans la salle – pour accoucher par voie basse, vous pouvez avoir un grand bassin très large, ce n’est pas le sujet, on s’en fout un peu, ce qui importe, c’est que vous ayez un petit bassin (cercle rouge sur la diapositive) d’un diamètre suffisant pour laisser passer la tête du bébé. Premier élément important, il n’y a pas de corrélation systématique entre la largeur du grand bassin et la largeur du petit bassin. Vous n’évaluez donc pas à l’œil nu, sur la base de la largeur du grand bassin, la possibilité pour une femme d’accoucher sans difficulté par voie basse.

Deuxième élément, des éléments de statistiques montrent que quand on regarde sur des quantités statistiques suffisantes, sur des squelettes suffisamment nombreux, quand on fait des mesures suffisamment nombreuses de la largeur du bassin et qu’on classe les bassins d’hommes et les bassins de femmes sur une courbe, on obtient la courbe de Gauss que vous avez sur la droite. Si je détaille un peu le contenu de cette courbe de Gauss, cela veut dire que certes, les bassins des hommes sont en moyenne plus étroite et donc, à gauche de la courbe. Certes, les bassins des femmes sont en moyenne plus larges, et donc, à droite de la courbe. Mais pour la plus grande partie des bassins des êtres humains, on se retrouve non pas à gauche ou à droite, mais dans une zone intermédiaire. Conclusion : il est le plus souvent difficile de trancher le sexe d’un squelette sur la base de la largeur du bassin, à moins qu’on ne soit en présence d’un bassin très typique de l’un ou l’autre sexe, donc qu’on se situe à un bout ou à l’autre de la courbe, donc, plutôt pas dans la moyenne, que l’on se mette à raisonner sur la base de l’exception, que l’on construise des modèles anatomiques sur la base des exceptions en voulant les appliquer à la moyenne. C’est un exemple que j’ai choisi parce que cette idée que les femmes ont un bassin plus large est encore très répandue et un certain nombre de séries télévisées continuent de la diffuser.

Pour résumer et ramasser un peu mon propos sur cette question de la différence biologique, sur la question du sexe du coup, je le disais, on ne répond qu’aux questions qu’on pose, donc, quand on pose la question de la différence, on répond par la réponse de la différence.



La deuxième chose que je voudrais dire pour terminer sur cette partie, c'est que plus on cherche dans l'histoire des savoirs scientifiques, moins on trouve. Au début du 19^e siècle, on cherche au niveau du sexe osseux. J'ai parlé du bassin, on cherchait aussi par exemple sur le volume des boîtes crâniennes. On a beaucoup mesuré de boîtes crâniennes, avec cette idée que le volume de la boîte étant proportionné au volume du contenu, on avait des cerveaux plus gros chez l'homme que c'est la femme, et donc, mécaniquement, une intelligence supérieure chez le mâle de l'espèce humaine par rapport à ce qu'on observe chez la femelle.

Deux choses sur cette idée. La première, c'est qu'effectivement, il y a une différence de volume de boîte crânienne et donc, de volume de cerveau en défaveur des femmes. C'est un fait statistique, les femmes ont un cerveau plus petit que les hommes, pour des raisons assez évidentes qui sont simplement que votre boîte crânienne est proportionnée au reste de votre morphologie. Comme la nature est assez bien faite, les femmes n'ont pas une tête plus grosse que le reste de leur corps, et comme elles sont en moyenne plus petites que les hommes – cela s'appelle du dimorphisme sexuel – elles ont forcément des boîtes crâniennes plus petites que celles des hommes, et donc, mécaniquement, des cerveaux plus petits que ceux des hommes.

Cela étant dit, en matière de cerveau, comme dans un certain nombre d'autres domaines, la taille ne fait pas la performance. On le sait depuis un moment, au moins sur la taille des cerveaux. Donc, on a laissé tomber cette histoire de sexe osseux. On l'a laissée tomber à peu près dans les années 1920, au moment où on a découvert un truc fantastique qui s'appelle les hormones, les hormones qu'on dit sexuelles un peu rapidement, mais où on découvre qu'il y a des différences hormonales entre les hommes et les femmes. Là encore, quand on regarde les choses d'un peu près, on se rend compte que cette histoire d'hormones est compliquée. Certes, les taux de testostérone sont plutôt plus élevés en population masculine qu'en population féminine, mais ce sexe qu'on appelle liquide ou ce sexe hormonal est malheureusement soumis à tout un tas de variations. Je parlais de cycle menstruel, je parlais d'andropause. On sait aussi que la testostérone est une hormone dont par exemple la pratique du sport peut augmenter la sécrétion. Il y a donc une forme de plasticité de ce sexe là qui fait que purée, quand on commence à regarder du côté des hormones, on dit que c'est compliqué de dire : cela, c'est un homme, cela, c'est une femme. Donc, on a laissé tomber aussi cette idée-là, même si elle a encore beaucoup cours dans le grand public.

Au milieu des années 1950, on s'est mis à faire un truc assez magique qui s'appelle les caryotypes et on a fait des cartes d'identité chromosomiques. Là, on a dit : XX, c'est une femme, une femelle, et XY, c'est un mâle. Manque de chance, il existe des mosaïques chromosomiques sur l'ensemble des paires de chromosomes de nos caryotypes. Vous connaissez l'existence par exemple de l'une d'entre elles qui est la trisomie 21. On peut avoir des situations de trisomie ou de quadrisomie (quatre chromosomes) ou alors la délétion d'un chromosome (un seul chromosome sur la paire des chromosomes dits sexuels). Donc, là aussi, on a de l'incertitude. Encore une fois, peut-être parce que j'ai l'esprit un peu ma tourné, vous l'aurez compris, plus on cherche moins on trouve, ce que personnellement, je trouve tout à fait réjouissant.

J'en termine sur cet aspect. Oui, il y a des différences biologiques entre les hommes et les femmes, mais tout n'est pas différent. À quel niveau est-ce qu'on apprécie la différence en matière biologique ? Répondre à cette question, c'est déjà ouvrir une très grosse boîte de Pandore et devoir s'engager dans une réflexion qui est compliquée. Comme je ne doutais pas de la qualité de mon auditoire, j'ai décidé de vous compliquer encore plus la vie, et non seulement de vous parler de biologie, mais aussi de vous parler de sociologie, et cette fois-ci d'évoquer un autre concept, qui n'est pas le concept de sexe, mais le concept de genre.

Je ne prétends pas du tout que ma diapositive en donne une définition. C'est un concept dont la généalogie scientifique est complexe, et dont les définitions sont diverses. Je voudrais simplement que vous reteniez que le genre ne renvoie pas tant à ce que l'on est biologiquement, ce que j'appellerais pour être claire le mâle et la femelle, qu'à ce qu'on se sent être psychologiquement et qu'à ce qu'on vous fait être socialement. Ce qu'on va vous faire vivre en tant que femme ou en tant qu'homme est lié beaucoup à la sociologie, bien sûr fondé sur des différences anatomiques que j'ai déjà évoquées. Cette idée qu'il y a un apprentissage de ce qu'on appelle les rôles de genre, est celle que défend Simone de Beauvoir dans *Le deuxième sexe* quand elle disait : « *On ne naît pas femme, on le devient* ». On pourrait décliner Simone de Beauvoir en disant : on ne naît pas homme non plus, on le devient aussi.

GENRE

Une question de vécu, pas d'anatomie.

Non pas ce qu'on est *biologiquement* (mâle ou femelle), mais ce que l'on se sent être *psychologiquement* et *socialement* (masculin ou féminin).



Simone de Beauvoir :

« On ne naît pas femme, on le **devient** ».
(*Le Deuxième Sexe*, 1949)

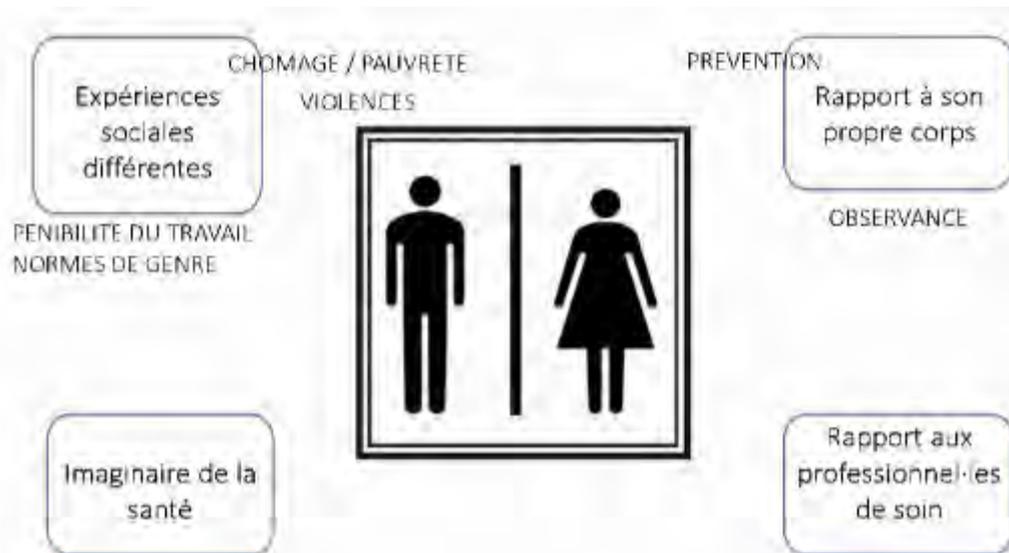
On ne naît pas homme non plus.

Importance des **expériences sociales vécues**.

L'idée forte qu'il y a derrière ce concept de genre, et qui est importante pour les questions de santé, c'est qu'hommes et femmes vivent des expériences sociales différentes et que cela produit des inégalités sociales de santé. Là aussi, j'essaie de résumer un peu le propos.

Par exemple, expérience sociale différente entre hommes et femmes, l'exposition au chômage et à la pauvreté. Le taux de chômage est plus important chez les femmes que chez les hommes. Il y a aujourd'hui en France plus de femmes pauvres que d'hommes pauvres. Après 75 ans, il y a même deux fois plus de femmes pauvres que d'hommes pauvres. Il ne vous aura pas échappé qu'après 75 ans, on a aussi plus de problèmes de santé. La précarité, on le sait, aujourd'hui, est un phénomène qui est particulièrement féminin.

L'exposition aux violences aussi, cela a été très bien rappelé en introduction par Sandrine Rousseau. Les normes de genre, par exemple de minceur, jouent parfois en défaveur des femmes, parfois en leur faveur. Elles jouent aussi en défaveur des hommes. Par exemple, on sait qu'une partie de la différence de l'espérance de vie en défaveur des hommes s'explique par le fait que les hommes ont davantage de comportements à risques. Cela n'a rien à voir avec leur taux de testostérone et tout à voir avec leur socialisation, à une masculinité qu'on appelle hégémonique, qui les conduit à se confronter et donc, à rouler en scooter sans casque, et donc forcément à entamer singulièrement leur espérance de vie.



La pénibilité du travail aussi est un dossier intéressant à regarder du point de vue des inégalités sociales de santé. Il y a beaucoup de choses à dire sur la pénibilité moins perçue des métiers féminins et sur la sous-évaluation de cette pénibilité qui, là aussi, produit des inégalités sociales de santé parce que par exemple, la reconnaissance des maladies professionnelles dans les métiers dits féminins est plus difficile. Elle est aussi difficile du reste chez les hommes, mais elle est encore plus difficile pour les femmes.

Je poursuis sur cette diapositive. Il y a des différences entre hommes et femmes du point de vue du vécu, parce qu'hommes et femmes n'ont pas le même rapport à leur propre corps. On sait par exemple que les femmes s'engagent mieux que les hommes dans les politiques de prévention, qu'elles sont plus observantes de leurs traitements, qu'elles prennent mieux leurs traitements. Pourquoi ? Parce qu'elles sont plus disciplinées, et là encore, leur socialisation traditionnelle joue un peu en leur faveur. Les femmes sont habituées par exemple à avoir un suivi médical hors contexte pathologique. Elles vont consulter pour des renouvellements de contraception. Elles vont consulter pour des suivis de grossesses. Elles emmènent leur gamin soigner leur bronchite et elles ont un contact plus simple peut-être aux professionnels de santé, en tout cas elles sont davantage engagées dans cette simplicité-là dans des politiques de prévention et sont réputées être des patientes plus dociles, et donc, des patientes plus faciles à soigner. Cela, c'était pour le rapport à son propre corps. C'était aussi pour le rapport aux professionnels de soins.

Il y a aussi des choses intéressantes à dire sur l'imaginaire différencié qu'hommes et femmes ont de leur santé. Ce que je dis là est à nuancer en croisant la question du sexe avec la question de la classe sociale. Selon qu'on est plus ou moins éduqué, plus ou moins riche, les choses se nuancent assez considérablement. Mais des travaux montrent que les femmes sont moins exigeantes en termes de niveau de bien-être pour dire qu'elles sont en bonne santé. Elles ont tendance à accepter mieux, plus, un certain nombre de petits désagréments qui sont moins bien tolérés par les hommes. Je vous donne un exemple tout bête qui parlera à un certain nombre de mamans dans la salle : les suites de couches ne sont pas toujours simples, notamment en termes de rééducation périnéale. Un certain nombre de femmes vivent, après la naissance, avec des problèmes urinaires dont elles ne font que rarement état, et qui du coup ne sont pas pris en considération par les soignants et les soignantes, même si cela a beaucoup changé. On peut donner un autre exemple. On sait que dans les suites de cancer gynécologique, si on les compare avec les suites de cancer de la prostate, les femmes manifestent beaucoup moins l'inconfort consécutif des chimiothérapies et du coup, demandent beaucoup moins à ce qu'on les aide à retrouver une vie sexuelle. En plus, on ne leur propose pas alors que dans les suites de cancer de la prostate, on accompagne davantage les hommes dans le retour à une sexualité. On considère de ce point de vue là que la sexualité fait partie de la définition de la bonne santé davantage pour l'homme que pour la femme et cela, bien davantage pour des raisons sociales que pour des raisons biologiques.

J'en termine ou presque. Vous l'aurez compris, le sexe est un déterminant biologique de santé. Il y a des différences, physiologiques, anatomiques, entre les organismes mâles et femelles et ces différences influent sur leur état de santé. Je suis allée parler hier ailleurs de prévention équitable en matière de cancer. Un médecin soulignait avec beaucoup d'acuité qu'on retrouvait assez peu de cancers du col de l'utérus chez l'homme. C'est un fait. Donc, le sexe est bien un déterminant biologique de santé. Cela dit, par exemple, vous avez très rarement, mais cela existe, des hommes qui présentent des cancers du sein. L'imaginaire féminin associé à la maladie fait que ce sont des patients qui sont souvent dans une souffrance qui n'est pas seulement une souffrance physique. Il y a donc cet aspect biologique bien sûr.

Le SEXE est un déterminant **biologique** de santé :
les spécificités physiologiques des organismes mâles et femelles influent sur leur état de santé.

Le GENRE est un déterminant **social** de santé : les rôles sociaux spécifiques endossés par les femmes et par les hommes les exposent à des facteurs de risques différents et/ou les protègent de manière spécifique par rapport aux problèmes de santé.

Des différences

LA différence

Les inégalités

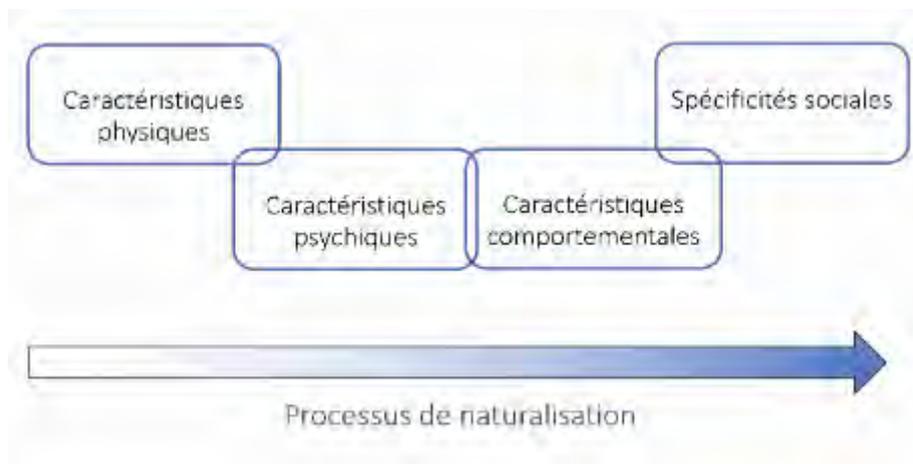
J'ajouterais que le sexe devient aussi un déterminant social de santé quand on le remplace par un autre concept qui est celui de genre, parce que les rôles sociaux spécifiques qu'on fait endosser aux femmes et aux hommes les exposent à des facteurs de risques différents ou d'ailleurs les protègent de manière spécifique par rapport à un certain nombre de problèmes de santé.

Il y a donc bien des différences entre mâle et femelle, c'est du sexe, de la biologie, entre hommes et femmes, c'est du genre aussi et de la sociologie aussi, mais je crois qu'il est important d'avoir à l'esprit que l'existence des différences ne doit pas être résumée à l'idée qu'il y a là *la* différence, pour moi, c'est tout à fait autre chose. Et plus encore, l'existence de ces différences ne doit pas conduire à accepter que puisse exister et persister un certain nombre d'inégalités. Aujourd'hui, on le sait, les soignants peuvent jouer un rôle important en matière de réduction des inégalités sociales de santé entre hommes et femmes. Je vais vous en donner un exemple. Aujourd'hui, la prise en considération de cette question du genre en santé est une question de santé publique parce qu'on démontre par exemple l'efficacité du dépistage systématique des violences au moment de la consultation médicale. Je vous le disais, c'est un peu mon mantra, on répond aux questions qu'on pose, seulement à celles-là, mais quand on les pose, on y répond. Des travaux montrent que le simple fait pour un médecin de poser systématiquement la question à ses patientes et à ses patients « *Avez-vous été ou êtes-vous victime de violences ?* » produit une réponse. Les patientes répondent. Elles répondent « *oui* », elles répondent « *non* », ou elles répondent « *Pourquoi me demandez-vous cela docteur ? Je viens vous voir parce que j'ai mal à l'estomac et un peu d'insomnie. Je ne vois pas du tout le rapport.* » Mais elles répondent quelque chose qui peut, si on est formé à la détection de ces questions-là, mettre les soignants sur la route.

On sait que les soignants sont les premiers interlocuteurs des femmes victimes de violences au sein du couple et des violences sexuelles avant les forces de sécurité, avant les travailleurs sociaux. 26 % des femmes victimes de viol ou de tentative de viol par exemple ont été vues par un médecin à la suite des violences, des médecins qui ne prennent pas toujours le temps ou la peine de poser la question, de savoir quelle est l'origine d'un certain nombre de symptômes qu'ils visent sur les corps des patientes qu'ils examinent.

Donc, des différences, oui. De là à réduire tout cela à la différence qui expliquerait tout, certainement pas. De là à faire en sorte que cela rentre dans les inégalités supportables, encore moins. Pourtant, c'est encore bien comme cela que les choses fonctionnent toujours en matière de santé. En matière de santé comme dans bien d'autres domaines, il se passe quelque chose qui s'appelle la naturalisation qui fait qu'on fait correspondre terme à terme les deux concepts, dont vous avez bien compris qu'ils étaient distincts : à gauche de ma diapositive, vous avez le sexe, les caractères physiques ; à droite, vous avez le genre, les spécificités sociales. On est dans des façons de penser les différences entre femmes et hommes qui sont encore beaucoup sous-tendues par le processus de naturalisation qui consiste à glisser subtilement, ou parfois pas très subtilement, de caractères physiques à des caractéristiques psychiques puis à des caractéristiques comportementales et enfin, à des spécificités sociales. En science, cela s'appelle du fonctionnalisme biologique.

Cela fait un peu savant de le dire comme cela, mais tout le monde sait ce que c'est parce que tout le monde ou presque a lu *Candide*. Dans *Candide*, vous avez peut-être retenu cette grande leçon du grand philosophe Pangloss : « *Il va de soi que les nez ont été faits pour porter des lunettes. Aussi avons-nous des lunettes. Les pieds ont été faits pour être chaussés. Aussi avons-nous des chaussures* ». Variation sur le thème, Bernardin de Saint-Pierre vous explique qu'« *Il va de soi que le melon a été fait pour être coupé en tranches. Aussi mangeons-nous le melon en famille.* » Cela, c'est du fonctionnalisme biologique. Variation sur le thème : il va de soi que les femmes ont été faites pour porter des enfants, elles sont équipées pour. Aussi sont-elles compétentes non seulement pour les porter, mais encore pour les mettre au monde, et du même coup les éduquer, par ailleurs les leurs et ceux des autres. D'où par exemple leur surreprésentation massive dans les métiers de la petite enfance. Inversement, il va de soi que la testostérone est une hormone liée à l'effort et à l'autorité. Aussi, les hommes sont-ils davantage enclins à faire des efforts et à exercer l'autorité. Aussi représentent-ils la grande majorité des patrons des entreprises du CAC40.



Cela, c'est le processus de naturalisation qui fonctionne de manière très efficace et qui fonctionne toujours pour la question de la différence entre les femmes et les hommes et qui fait par exemple que les soignants parfois, parce qu'ils ont un imaginaire de certaines maladies comme étant masculines, les sous-diagnostiquent chez les femmes... Ce sont des choses qui commencent à être assez connues, par exemple sur la question des maladies cardiovasculaires. L'infarctus du myocarde est une maladie d'homme. Donc, une femme qui présente un certain nombre de symptômes qui plaideraient pour une maladie cardiovasculaire, parce que cela ne correspond pas à l'imaginaire que l'on a de la maladie, et parce que c'est bien connu, les femmes sont plus émotives que les hommes, on la renvoie davantage vers une consultation en psychologie que vers une consultation en cardiologie quand elle présente des palpitations cardiaques par exemple.

Ce phénomène de naturalisation est le phénomène qui fait que de différences qui existent, on passe à la différence qui explique tout et surtout, qui justifie l'ensemble des inégalités, notamment en matière de santé. J'en ai terminé. Je vous remercie de votre écoute. S'il y a des questions, j'y répondrai après.

(Applaudissements)

Corps et violences : comment reconquérir son corps ?

Thomas Fœhrlé

Directeur de l'association SOS Femmes Solidarité Strasbourg, doctorant en philosophie au CIRLEP, Université de Reims-Champagne Ardenne.

Bonjour à toutes et à tous. Ce que je vous propose de travailler ensemble, cela va être une notion évidemment liée aux normes, mais une notion un peu plus particulière pour être plus précis autour de l'objectivation, notamment l'objectivation sexuelle.

Juste avant, je vais essayer de balayer un certain nombre d'évidences. On en a déjà dit, mais l'idée est quand même de les rappeler pour savoir d'où on vient. Parler du corps, des femmes notamment, c'est déjà faire face à pléthore de choses qui ont déjà été dites, qui ont déjà été écrites, et sur lesquelles il faut des fois un peu faire le tri. Beaucoup de disciplines, on l'a vu avec l'histoire, la médecine, mais aussi la psychologie, l'anthropologie, et beaucoup de thématiques autour du corps ont été abordées telles que le corps augmenté, le corps diminué, le corps et la santé, le corps menstrué, etc. Il va donc falloir rapprocher son propos pour voir comment on peut comprendre si le corps peut se désobjectiver et être autre chose qu'un objet.



Sur la diapositive, j'ai mis une citation d'un philosophe qui s'appelle Maurice Merleau-Ponty : « *Le corps est notre ancrage au monde. C'est la structure originelle qui rend possible l'expérience au monde.* » Je vous la mets dès le début parce que c'est celle-ci que l'on va expliquer, c'est celle-ci qui va nous aider à comprendre si le corps peut, doit, ou peut ne pas être un objet d'objectivation.



Pourquoi y a-t-il autant d'écrits autour du corps ? C'est la première évidence – vous allez voir qu'elle est vraiment évidente – c'est qu'on se pose rarement la question de savoir si on a un corps. Je le dis parce que c'est quelque chose que l'on a, quelque chose avec lequel on vit. On naît, on vit, on meurt avec notre corps. Dans certaines pathologies, il y a la problématique de savoir si on a un corps ou pas. Je renvoie notamment à ceux qui connaissent le livre d'Oliver Sachs, *L'homme qui prenait sa femme pour un chapeau*. Il décrit une pathologie particulière où une personne, une femme en l'occurrence – mais cela n'a rien à voir, cela aurait pu être un homme – a une difficulté à savoir où est son corps. Nous, heureusement, d'une manière générale, nous ne nous posons pas cette question. C'est parce qu'on vit, parce qu'on meurt, parce qu'on a ce corps avec nous tout le temps, partout, qu'on se pose autant de questions.

Cependant, et les interventions que nous venons d'avoir nous le montrent, le corps reste mine de rien un peu opaque dans son fonctionnement. Je ne suis pas de médecin, mais je suis à peu près sûr que peu de médecins prétendraient connaître le corps dans son fonctionnement global, d'où d'ailleurs le nombre de spécialités qui existent en médecine, mais aussi le fait que le cerveau est encore relativement inconnu. Il est donc opaque dans son fonctionnement. Opaque dans ses possibilités aussi puisqu'on teste toujours le corps, que ce soit des records sportifs, des recherches médicales. On est toujours en train de tester le corps. Opaque aussi dans ce que j'appellerais sa vitalité ou sa non-vitalité, c'est-à-dire la connaissance de tous les moyens qu'il peut avoir pour être en pleine possession de lui-même, de ses moyens, et donc, *a contrario*, la connaissance de toutes les pathologies et des soins qu'on peut y apporter.

Ce qui semble évident pour nous aussi, c'est les normes et les injonctions qui lui sont faites. Je ne suis pas sûr que beaucoup d'entre nous aujourd'hui ne connaissent pas ou ne soient pas soumis à l'injonction ou à la tyrannie de la minceur, à la diabolisation du poil, puisque les corps ont nécessité d'être glabres, c'est-à-dire sans poils. Le corps comme objet de représentations, de manipulations, de soins et de construction culturelle, voire médicale comme nous venons de le voir.

On l'a aussi rapidement vu, mais c'est bien de le préciser, l'idéal contemporain du corps est un corps tout à fait sec, compact, ferme, jeune, protégé au maximum des signes du temps, musclé, contrôlé par un certain nombre de régimes alimentaires, quelquefois la chirurgie esthétique. J'ai hésité parce que quelques fois, la chirurgie esthétique donne l'effet un peu contraire de ce que l'on attendait, mais on y recourt. L'ennemi principal aujourd'hui, c'est le gras, c'est le poil, c'est la culotte de cheval, c'est l'absence de tonus musculaire, mais surtout, et cela qui diffère, on n'attend pas du corps des qualités innées, des qualités physiques, on attend des personnes de la volonté et des efforts qu'elles vont mettre à avoir le corps requis par la société. En gros, si vous n'avez pas le corps requis par la société, c'est que vous manquez de volonté, et pas seulement dans votre corps, mais c'est que vous manquez de volonté dans votre vie en général. Donc, l'image que donne notre corps est aussi l'image que donne la volonté qu'on a à être bien, à s'insérer dans la société, à être comme il faut.

De ces évidences, le corps devient quelque chose d'un peu plus compliqué à avoir en propre. On pourrait imaginer que le corps est plus un corps lié aux normes et aux injonctions, un corps d'artifice, voire ce que j'appellerais un corps « situatif ».

Qu'est-ce qu'un corps situatif ? C'est une notion dérivée d'un philosophe allemand qui s'appelle Harmut Rosa qui parle d'identité situative. Je vais juste vous expliquer parce que c'est quand même assez intéressant de voir d'où cela vient. Il a écrit un livre qui s'appelle *Accélération*. Dans ce livre, il nous invite à déceler trois types d'accélération des rythmes de vie. On parle d'accélération du temps généralement, mais le temps ne bouge pas. Depuis qu'on a créé le temps, une seconde a toujours été une seconde. Par contre, les rythmes de vie ont changé. Harmut Rosa nous parle de trois types d'accélération, dont le corps subit les conséquences. Le premier type d'accélération, c'est l'accélération technique. C'est celle qui nous est la plus facile de voir, les vitesses de déplacements de communication. Tout va très vite, tout va beaucoup plus vite. C'est ce qu'il appelle l'accélération technique.

Corps situatif

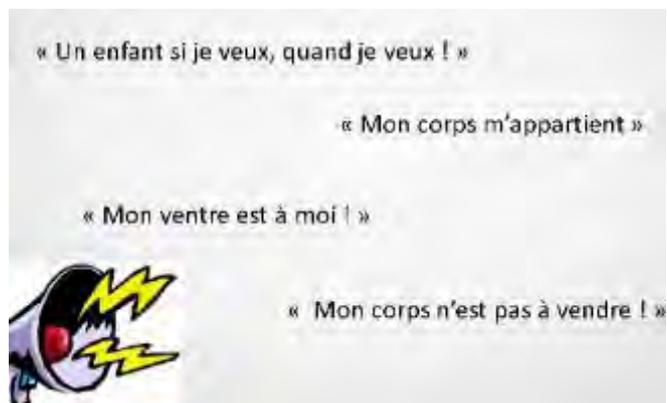
- détemporalisé,
- déspatialisé,
- flexibilité constante dictée par l'événement en cours,
- « tend de plus en plus à ne pouvoir saisir sa propre consistance que dans des descriptions de situations instantanées ».

Deuxième accélération, l'accélération du changement social. Il n'y a pas si longtemps que cela, on s'inscrivait plus dans un projet de vie qui avait une temporalité un peu plus longue. Aujourd'hui, on peut emménager et déménager plusieurs fois dans une vie, changer d'emploi plusieurs fois dans une vie, suivre des modes vestimentaires, technologiques, musicaux, se marier, divorcer plusieurs fois. Aujourd'hui, le mariage n'est plus un choix qu'on fait pour la vie. C'est donc ce qu'il appelle l'accélération du changement social. Le troisième type d'accélération, c'est l'accélération des rythmes de vie qui, selon lui, est une augmentation du nombre d'actions et d'évènements vécus par unité de temps. Qu'est-ce que cela veut dire ? Tout simplement, je prends un exemple qui va parler certainement à tout le monde, on peut écouter une conférence, en même temps avoir son Smartphone, répondre à un texto, regarder ses mails, aller voir un truc sur Facebook, tout cela dans la même unité de temps. Certes, on accélère la communication accélère, les techniques accélèrent, mais on n'en profite pas pour faire les choses plus posément, on en profite pour rajouter plein de choses à faire dans la même unité de temps. C'est qu'Harmut Rosa appelle l'accélération des rythmes de vie.

Ce qui nous intéresse, c'est que de là, il s'est dit : comment est-ce qu'une identité peut se construire alors qu'on est soumis à toutes ces accélérations ? C'est là où il parle d'identité situationnelle qui, sous le coup de cette accélération sociale globale, se conforme à des révisions biographiques permanentes. Chaque fois que quelque chose arrive dans le monde, on se sent obligé d'y répondre. On a des exemples courants, des tribunes sur les réseaux sociaux, etc., des choses qui passent où on met des pouces « j'aime », où on voit qu'on est en accord. Deux heures après, quelqu'un qui aura été un peu plus sceptique sur ce qui s'est passé aura fait une recherche et va montrer que finalement l'objet de la pétition n'est pas aussi juste que cela. Après, des gens vont se dire que finalement, ils ne voulaient pas signer cela. On est donc contraint à des révisions biographiques permanentes et le corps subit cela, puisque le corps est vraiment l'ancrage et c'est pour cela que je vous ai mis en introduction la citation de Merleau-Ponty. Un corps situationnel, détemporalisé, déspatialisé, flexible, c'est-à-dire qu'on va lui imposer un certain nombre de modes, et il est clair qu'à chaque époque, le corps a été l'image de l'époque, l'image de la mode de l'époque. C'est encore plus rapide aujourd'hui puisque comme je viens de l'expliquer, les choses vont un peu plus vite. Donc, flexibilité constante dictée par les événements en cours. La phrase d'Hartmut Rosa : « *Le temps tend de plus en plus à ne pouvoir saisir sa propre consistance* ».

Dernier élément de diagnostic avant d'arriver à proprement parler à notre problématique : en parallèle des normes, en parallèle de ce corps situationnel, l'histoire nous a montré, et nous l'avons vu déjà ce matin, comment et combien le corps des femmes a servi, sert encore la légitimation de la domination masculine – même si c'est peut-être en voie d'ébranlement – par les représentations que l'on vient de voir au niveau médical, par les manipulations, et surtout par les luttes autour du corps qu'ont dû mener les femmes, et c'est cela qui va nous intéresser un peu plus maintenant.

On pourrait dresser à l'infini la liste des types de femmes-objets. Objets sexuels bien sûr, mais aussi objets marchandises dans lesquels on peut catégoriser les femmes objets directs, c'est-à-dire celles qui font l'objet de transactions dans les marchés matrimoniaux par exemple, et cela existe encore aujourd'hui, et ce que j'appellerai les femmes objets indirects, c'est-à-dire celles qui permettent de vendre autre chose, la femme à moitié nue qui peut permettre de vendre un yaourt ou une voiture. Dans tous les cas, la femme est utilisée et appropriée par un discours masculin. Ce corps marquant les femmes comme objets a donné lieu à une prolifération de discours féministes. Je vous donne là quelques types de slogans : « *Mon corps m'appartient* », nous y reviendrons, « *Un enfant si je veux, quand je veux* », « *Mon ventre est à moi* », « *Mon corps n'est pas à vendre* », etc. Je ne peux pas tous les citer parce qu'il y en a vraiment beaucoup, mais c'est pour montrer en quoi le corps a été en même temps toujours l'image des époques et des modes des époques, et un combat pour les féministes.



Aujourd'hui, ce corps est toujours mis en scène. La mise en jeu relationnelle, sociale, psychologique lui a toujours demandé de se taire pour satisfaire les maîtres du jeu. Aujourd'hui, ce corps décide de faire du bruit. Je ne parle pas de MeToo, j'y reviendrai après, mais le corps décide de faire du bruit. Je vais vous décrire une anecdote que j'ai vécue pour vous montrer quel type de bruit il fait aujourd'hui et surtout pour voir si on n'est pas encore dans un type d'objectivation sexuelle puisque c'est cela qui va nous intéresser. Comme vous l'avez vu ou entendu, je fais partie d'une association qui elle-même fait partie d'une fédération qui s'appelle la Fédération nationale solidarité femmes. Elle tient chaque année ses universités d'automne. La dernière s'est tenue au mois d'octobre. Dans le déroulé de la journée, a été présenté à toutes les participantes et tous les participants le fait que – la soirée officielle était une conférence gesticulée – dans la soirée à côté de la conférence gesticulée, il y aurait un atelier « clito-vulve ». C'était rigolo parce que c'était dans la même pièce. Il y avait ceux qui essayaient d'écouter la conférence gesticulée et celles qui participaient à l'atelier. La soirée s'est donc déroulée, et il n'y a rien eu d'autre autour de la soirée. Le lendemain, on n'a pas plus parlé de ce qui s'était passé pendant la soirée, par contre, dans le couloir où nous étions, il y avait l'ensemble des clitoris ou des vulves qui avaient été dessinés, modelés par les participants de l'atelier, qui étaient posés sur une table, dans le couloir où tout le monde pouvait passer. Pas plus de questions autour de : que peut-on faire autour de cela ? Le seul qui a réagi, c'est le concierge du CCAS. Il a dit : « *Ici, c'est moi le chef. Clitoris, vulves, je ne veux pas voir cela. Vous allez me ranger tout ce bazar.* » Je sais que des personnes qui sont dans la salle ont vécu ce moment. Du coup, on a dû ranger ce qui avait été produit pendant cet atelier. Je me suis posé la question de savoir d'une part, ce qui se passe quand on a des ateliers comme cela, et d'autre part, de voir ce que cela pouvait engendrer, notamment chez ce concierge. Nous verrons après que cela engendre d'autres réactions.



J'ai un peu cherché et en cherchant, je me suis aperçu que finalement, il existe beaucoup de choses autour de cette manifestation du corps féminin, des organes sexuels et de la façon dont on doit se représenter le corps encore aujourd'hui.

Je vous ai mis deux hashtags. Je vous ai dit tout à l'heure qu'on faisait plein de choses en même temps. Ce n'est pas la peine d'aller sur Google maintenant pour aller voir les hashtags, vous irez après. En tout cas, vous pouvez voir qu'un certain nombre de hashtags existent. J'en ai pris deux. L'un est : #objectifbikinifermetagueule, hashtag mis en ligne par une journaliste qui dit : je n'ai pas le corps qu'il faut, mais j'ai envie de me balader en bikini sur la plage. Si cela ne te plait pas, tu fermes ta gueule. L'autre hashtag c'est #jesuiscute. C'est un mannequin lillois qui, dans le même principe, a dit : quel que soit votre corps, si vous avez envie de l'exposer, exposez-le. La question qui vient à nous est : pourquoi est-ce qu'on doit exposer un corps ? Est-ce que là, il ne devient pas de nouveau objet ? C'est cela que nous allons essayer de travailler. J'ai vu aussi des livres, Lili Zoom a sorti une BD autour du vagin tonique. J'ai vu aussi un « festivulve » qui s'est tenu à Montréal en 2018, un festival de la vulve, avec des ateliers, des conférences, des spectacles. Ce festival était ouvert aux hommes, aux femmes et aux enfants, avec des espaces réservés pour ceux qui voulaient dessiner, etc., un peu comme l'atelier « clitovulve » dont je parlais. Il y a donc eu toute une manifestation autour de cela.

J'ai envie de dire que cet intérêt n'est pas nouveau. *Les monologues du vagin* sont sortis en 1996 et c'était peut-être une première étape. Ensuite il y a eu les vagues de dénonciations de violences obstétricales. Puis les ateliers d'autogynécologie se sont mis en place, qui étaient issus du mouvement qu'on appelle self help qui date des années 1970, c'est-à-dire se réapproprier le corps par rapport aux savoirs médicaux. Voilà les manifestations les plus récentes.

Je vous ai mis aussi cette remarque-là. Quand vous irez, après m'avoir écouté et après avoir écouté la personne après moi, sur le site du « festivule », vous verrez qu'un des premiers commentaires est celui de Paul H. Il s'appelle Paul Henri. Je ne sais pas si c'est son vrai nom ou si c'est un pseudo. J'ai fait un copié-collé. Il nous marque : « *Salut. Cela m'intéresse vraiment. Je suis un passionné de la stimulation de cet endroit, que je nomme le coquillage. J'adore faire découvrir à ma partenaire de "nouveau horizon" et son point G que la plupart des femmes ne connaissent pas.* »

On pourrait déjà conseiller à Paul de s'intéresser un peu plus au Becherel qu'aux vulves. Cela nous piquera un peu moins les yeux quand on lira ses remarques. Mais surtout dans le fond, c'est comme la remarque du concierge, c'est de voir ce qui se passe, quand il y a une mise en avant comme cela de l'organe sexuel féminin, pour qu'il y ait ce genre de remarque. Paul est sûrement sincère. C'est bien cela le problème !

Ce diagnostic m'a amené à me poser un certain nombre de questions. J'aimerais y répondre avec vous. La première question, c'est finalement – je vous rappelle que ma recherche est sur l'objectivation sexuelle – est-ce que l'appartenance au féminisme ou en tout cas le fait de diffuser comme je vous l'ai montré un hashtag autour de objectifbikinifermetagueule ou de photographier des vulves, mais sous l'égide féministe, suffit à désobjectiver le corps, le corps féminin en particulier ? C'est la première série de questions.

Le deuxième type de questions, c'est : finalement, puisque c'est les femmes qui décident de le faire, est-ce que cela suffit aussi à prouver qu'elles sont en liberté, qu'elles sont libres de faire cela ? Cela rejoint un peu la première question. Est-ce que finalement, on se désobjectivise quand on a ce type de lutte.

Troisième type de questions : ce mouvement ne va-t-il pas devenir lui-même normatif ? Je vous dis cela parce que quand j'ai préparé cette intervention, j'ai lu une partie du *Dictionnaire intime des femmes* de Laure Adler. Elle écrit sous le mot clitoris que « *Sont très nombreux les textes qui le célèbrent, innombrables les sexologues qui ne jurent que par l'orgasme clitoridien, le vrai, le seul, l'unique. Il serait même devenu la norme* ». Cela veut-il dire que deux, cinq, dix, vingt ans, toutes les femmes devront être passées par un « festivulve », par un atelier « clito-vulve » pour être à l'aise avec leur corps et montrer qu'effectivement, c'est comme cela que les choses doivent se passer. Est-ce qu'il va y avoir vraiment une norme par rapport à cela ?

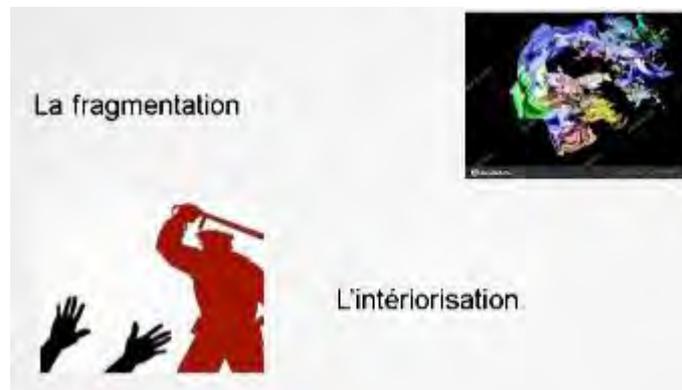
Un autre type de questions est : à quel regard ces photos et tout cela s'adressent-ils ? Est-ce que c'est un regard qui n'existe pas, c'est-à-dire un regard totalement libre, ce n'est pas du tout le regard des hommes, ce n'est pas du tout le regard masculin ? Ou est-ce que cela reste quand même encore finalement le regard de la domination masculine et que se pose quand même la question du regard quand on expose ne serait-ce qu'une partie du corps ?

Dernier type de questions, dont on a un peu parlé aussi dans l'avancée des époques, est-ce que ces manifestations-là ne tiennent pas simplement à ce que j'ai appelé un néolibéralisme corporel ? C'est-à-dire qu'aujourd'hui on peut tout faire de son corps. Si j'ai envie de faire ce type d'ateliers, je fais ce type d'ateliers, et puis je m'en fous, je n'ai pas besoin d'avoir des réponses ou d'avoir des questions par rapport à cela. On revient à l'idée de corps situatif que je vous présentais tout à l'heure.

Du coup se posent vraiment les questions de savoir si ces manifestations, même si elles relèvent clairement d'une réappropriation du corps des femmes par les femmes, n'ont pas pour autant le risque d'être objectivées. Pour le dire autrement, est-ce que le système de la domination masculine ne va pas encore une fois ou une autre, par un moyen ou par un autre, absorber puis de nouveau invisibiliser ces manifestations, un peu comme avec ce qui se passe. On a parlé de « Nous Toutes » tout à l'heure. Je ne sais pas si vous êtes au courant de la polémique des Gilets jaunes. Ce n'est pas pour être pour ou contre, mais « Nous Toutes » avait décidé de partir à un endroit de Paris, et les Gilets jaunes, qui viennent après, ont décidé finalement qu'ils partiraient à une station de métro et du coup, ils vont être beaucoup plus médiatisés que « Nous Toutes » par exemple. C'est encore une façon d'invisibiliser une lutte. Donc, de ce fait, est-ce qu'on peut, doit-on, est-il possible d'exclure toute forme d'objectivation corporelle ou sexuelle, et si oui, comment ?



Je vous propose de voir d'abord ce qu'est l'objectivation sexuelle. De quoi parle-t-on quand on parle d'objectivation sexuelle ? La notion d'objectivation sexuelle est vraiment une notion centrale du féminisme contemporain. Elle a toujours été comprise dans le cadre des relations entre les sexes, marquée par la domination masculine, que les femmes sont des objets de surveillance, familiale, sociale, ou de harcèlement, au travail, dans l'espace public, ou de violences verbales ou physiques.



Il y a trois étapes. La première étape, la première forme de violence de l'objectivation sexuelle, c'est ce qu'une philosophe américaine, qui s'appelle Sandra Lee Bartky, a écrit dans son livre qui s'appelle *Feminism and domination*, en français *Féminisme et domination*, que la première phase, c'est la fragmentation. Aujourd'hui, cela vous paraît un peu évident, mais je crois que c'est bien de rappeler ce phénomène-là, elle écrit : « Comme le dirait Sartre, j'ai été pétrifiée par le regard de l'autre. Mon visage rougit tandis que mes mouvements deviennent raides et embarrassés. Ce corps que j'habitais avec tellement d'aisance un instant auparavant emplit maintenant ma conscience. J'ai été transformée en objet. » Elle parle de cela quand elle dit qu'elle a été harcelée par des garçons dans la rue.

Ce phénomène de l'objectivation sexuelle, dans sa référence à Sartre, fait apparaître que finalement, la violence d'un corps habité est vécue de l'intérieur comme une mobilité heureuse. Elle s'est déplacée joyeusement, elle ne s'est posé aucune question. D'un coup, le corps est devenu ce que Sartre appelle « un corps pour autrui », un corps soudainement concrétisé, captif du regard de l'autre, et surtout parcellisé. Dans son exemple, elle dit : « L'auteur n'est plus – elle le dit en anglais : nice piece of ass – un joli petit cul. » Cette première étape est la fragmentation, c'est le fait que la personne est assimilée à une partie du corps. Je vais citer aussi Simone de Beauvoir, ce n'est pas fait exprès, nous ne nous sommes pas consultés. Dans *Le deuxième sexe*, elle avait déjà analysé le fait d'être perçu et de se percevoir comme un corps qui était analysé comme objectivant et dissociant. Elle écrivait en 1949 : « Elle devient un objet, elle se saisit comme un objet, et c'est avec surprise qu'elle découvre ce nouvel aspect de son être. Il lui semble qu'elle se dédouble. Au lieu de coïncider exactement avec soi, voilà qu'elle se met à exister dehors ». On verra après que « coïncider exactement à soi » est peut-être une des voies de sortie de l'objectivation sexuelle.

Deuxième étape, l'intériorisation. C'est un peu violent comme image, mais l'idée est effectivement de comprendre qu'à partir du moment où le corps est déduit déjà qu'à une partie, qu'on est dans une substitution du corps que l'on a au corps que l'on est, il y a aussi une intériorisation de cette assignation, qui va aller loin. Sandra Lee Bartky continue et dit : « *Ils auraient pu après tout profiter de mon apparence en silence, mais il faut me faire savoir que je suis un joli petit cul. Il faut que je me regarde telle qu'ils me regardent.* » En fait, au-delà de la fragmentation, la deuxième étape, c'est que les femmes doivent intégrer et assumer le regard, ce qu'on appelle *male gaze*, ce qu'on appelle aussi l'auto-objectivation. Les femmes ne vont plus penser leur corps par lui-même, mais vraiment par l'intermédiaire du corps des hommes.

Pour vous parler du *male gaze*, j'aimerais passer une vidéo. Évidemment, c'était du danois, vous n'avez pas compris, je n'ai pas compris, mais vous avez compris le principe de la vidéo. On n'a pas besoin de parler danois pour savoir ce qui se dit ou le principe de l'émission. C'est un show qui est passé au Danemark, qui s'appelle Blachman. Il se déroulait toujours de la même manière ; il a été interdit d'antenne quand même. Une femme arrive sur un plateau habillée d'un peignoir. Elle se déshabille et ensuite, le travail des deux gars est de commenter le corps de la femme. C'est une émission qui est donc passée au Danemark, qui a été produite par une femme qui s'appelle Sofia Fromberg. L'animateur, le chauve, a dit que son truc, c'est : « *Le corps d'une femme aspire à être commenté avec des mots. Je veux juste qu'elle sache ce que les hommes pensent du corps d'une femme.* » On ne lui a pas demandé pourquoi les femmes ne feraient pas la même chose avec le corps des hommes. Surtout, la productrice de l'émission estime : « *avoir réalisé un programme qui révèle ce que les hommes pensent à propos des corps féminins. Sérieusement, où est le problème ?* »



Le *male gaze* ou le regard masculin, c'est cela. Au-delà de l'intériorisation, de l'auto-objectivation, l'idée est qu'il y a un droit, et la psychanalyste allemande Karen Horney le voyait déjà en 1930 où elle disait : « *Il y a un droit socialement sanctionné de sexualiser toutes les femmes, indépendamment de leur âge ou de leur statut* ».

Évidemment, ce droit, c'est quand, nous, hommes, nous donnons le droit d'inspecter, de juger le corps d'une femme, et de l'accompagner de commentaires évaluateurs et sexuels. Pas mal d'expériences ont été faites là-dessus. Je vais vous en relater juste une. C'est l'expérience des maillots de bain. On a demandé à des femmes d'essayer des maillots de bain pour des expériences de psychologie sociale, dans une cabine. Il a été montré que le maillot de bain n'est pas choisi en fonction de sa praticité, de sa beauté, etc., mais vraiment suivant si, dans le maillot de bain, le corps allait vraiment correspondre à ce que doit être un corps sur la plage ou à la piscine. C'est donc le *male gaze*, le regard masculin. C'est l'auto-objectivation qui nous intéresse là dans le phénomène de l'intériorisation.

Troisième point, une fois qu'on a parcellisé le corps féminin à un bout, qu'on a fait en sorte que la femme intériorise, on n'a plus qu'à l'utiliser. On a fait tout ce qu'il fallait pour que le corps féminin puisse être utilisé de manière objectivante puisqu'on l'a réduit à un bout et ensuite, on a tout mis en place pour que la femme incorpore ce genre d'assignation.

L'utilisation objectivante, c'est la publicité, mais c'est aussi, de manière beaucoup plus dramatique, tout ce qui est brutalité, humiliation, lié à tout ce qui est viol, lié à la pornographie, lié aussi à la prostitution.

Je vous passe rapidement d'autres considérations autour de l'objectivation sexuelle, qui ont été écrites par des philosophes américaines, Martha Nussbaum et Rae Langton. Elles ont défini un certain nombre de déterminants, comme l'instrumentalisation, le déni d'autonomie, la passivité, l'interchangeabilité, la violabilité, la possession, le déni de subjectivité, la réduction au corps, la réduction à l'apparence, et la réduction au silence. Ce sont un certain nombre de déterminants qui montrent en quoi l'objectivation sexuelle a été pensée par le féminisme et comment on va pouvoir essayer de s'en sortir, parce que c'est un peu cela qui va maintenant nous intéresser.



À la lumière de ce l'on vient de voir, à la lumière de ce que nous venons de révéler des mécanismes de l'objectivation sexuelle, au questionnement que je me posais au départ « est-ce qu'il y a une objectivation ? Est-ce que le fait que ce soit sous hashtag féministe permet de lever l'objectivation ? Etc. », le parcours que je viens de vous proposer permet de répondre. Cela permet déjà de voir qu'il y a un rapport tendu avec la désobjectivation et le corps, de voir que si on reste dans une fragmentation du corps puisqu'on ne s'intéresse qu'à une partie du corps, ces manifestations cherchent cependant à ce que les femmes intériorisent beaucoup moins les marqueurs du regard masculin (deuxième déterminant de l'objectivation sexuelle) et l'utilisent à leurs propres fins, donc, à sortir aussi d'une utilisation objectivante. Reste le point de la fragmentation et du coup, de comprendre si le corps peut être autre chose qu'un objet, s'il ne peut être qu'un sujet ou si c'est un débat sur lequel on n'aura jamais de réponse.

En réalité, l'expérience quotidienne du corps brouille la distinction du sujet et de l'objet. On peut être en même temps un corps objet et un corps sujet, c'est-à-dire un corps que l'on a et un corps que l'on est. Encore une fois je citerai Simone de Beauvoir : « *La femme comme l'homme est son corps, mais son corps est autre chose qu'elle.* » Cela montre bien la distinction entre le corps que l'on a et le corps que l'on est.

On ne peut pas être simplement notre corps parce que chaque individu ne se réduit pas à sa matérialité ou à ses organes – c'est un peu ce que nous avons vu aussi tout à l'heure entre le social et le biologique –, mais on ne peut non plus avoir simplement un corps à moins de supposer que le sujet de cet avoir, c'est-à-dire chaque personne, chaque femme, soit une âme désincarnée qui habiterait ce corps comme le pilote de son avion. On a bien notre corps avec ce que l'on est, dans une unité, et pas une dualité corps et esprit. Chacune et chacun est à la fois un corps physique projeté dans le monde du dehors, donc potentiellement objectivable, et un corps psychique qui renvoie à l'intérieur.

Je vous ai mis une petite citation de Paul Valéry qui montre bien toute l'ambiguïté. Il dit : « *On considère sa main sur la table et il en résulte toujours une stupeur philosophique. Je suis dans cette main et je n'y suis pas. Elle est moi, et non moi. Et en effet, cette présence exige une contradiction. Mon corps est cette contradiction, inspire, impose contradiction ; et c'est cette propriété qui serait fondamentale dans une théorie de l'être vivant si on savait l'exprimer en termes précis.* » Je n'ai pas la prétention de répondre à la question philosophique de Paul Valéry, mais d'essayer de comprendre. Le corps que l'on a, on le comprend très bien. C'est la deuxième partie qui nous pose beaucoup plus problème, c'est le corps que l'on est. Savoir si on peut dissocier le corps d'une objectivation, surtout – je reviens sur le fil rouge de cette intervention – surtout quand on le met en ligne, quand on le montre ou quand on essaie d'en prendre une partie pour en faire quelque chose.

Si on visualise très bien le corps que l'on a, c'est beaucoup plus difficile pour le corps que l'on est. J'aimerais vous faire part des propos d'une autre philosophe, qui s'appelle Geneviève Fraisse, qui nous dit dans ses ouvrages en filigrane que : « *L'être au monde des femmes est multiple, conflictuel, non identitaire et non substantivant* ».

Pour le dire autrement, d'un sujet féminin universel, stable, on passe à plein d'autres, à de multiples ou de nouvelles figures ou positions – je parle bien de positions, je vous expliquerai pourquoi – de subjectivation. En gros, la question est : comment est-ce que chacune des femmes comprend son émancipation comme mouvement de réappropriation et de possession de soi-même ? C'est vraiment cela que nous pose la question de ces manifestations-là, comme cela nous a déjà été posé dans l'histoire, mais en tout cas, c'est encore cette question qui nous est posée.

Comment chacune des femmes comprend son émancipation comme mouvement de réappropriation et de possession de soi-même ?



La lutte collective des femmes contre la domination masculine s'adjoint une arme redoutable : celle de la multiplicité des positionnements individuels féminins travestissant cette objectivation qui nous occupe tant, ne la considérant plus comme une fin en soi, qui est là le but de l'objectivation masculine, mais comme un moyen de subjectivation nouvelle aux codes difficilement lisibles parce que transgressant puis réinterprétant ceux de la domination masculine.

Ce n'est pas parce qu'il y a une façon d'avoir un corps qu'on se positionne de la même manière avec ce corps-là. Je vais l'expliquer plus clairement tout à l'heure. En tout cas, cette multiplicité de positionnements modifie les significations sociales qui sont liées au corps féminin, dont les codes appartiennent – c'est cela l'intérêt des ateliers « clito-vulve » ou du « festivulve » uniquement aux femmes qui font ces choix particuliers. C'est bien là où cela pose problème à notre concierge ou notre Paul, c'est dans les problèmes de code, de décodage et de recodage. Ce qui est là, c'est une codification totalement différente de ce que peut être un organe sexuel féminin, qui peut effectivement être travaillé d'une manière tout à fait autre que peuvent le penser les hommes d'une manière générale.

Il me reste très peu de temps, je vais donc aller un peu plus vite. La lutte collective des femmes contre la domination masculine devient donc une arme redoutable, celle de la multiplicité des positionnements individuels féminins qui travestissent cette objectivation, qui ne la considèrent plus comme une fin en soi, qui est là le but de l'objectivation masculine, mais comme un moyen de subjectivation nouvelle aux codes difficilement lisibles parce que réinterprétant ceux de la domination masculine.

Ce qui est important, c'est que je parle bien de positionnement de subjectivation, je ne parle pas de sujet. Pourquoi est-ce que je parle de positionnement ? Parce qu'il ne s'agit pas simplement d'affirmer que tous les corps sont différents – même s'il y a des choses qui ne sont pas différentes, mais d'une manière générale –, mais il s'agit de voir comment cette différence s'incorpore dans le monde.

Cela nous permet de comprendre un certain nombre de choses. Nous sommes tous des sujets différents. Les femmes sont toutes des sujets différents, les hommes aussi, des singularités, mais suivre les mêmes normes, les mêmes mouvements, fait que ces différences peuvent s'amenuiser. Le corps est différent, nous le voyons tous, nous le savons tous, mais ce n'est pas parce qu'on est différent qu'on ne va pas faire les mêmes choses. Par exemple, si on marche tous au pas, c'est le fait que malgré nos différences corporelles, on marche tous au pas ensemble. Ce n'est donc pas tant la différence seulement qui nous importe, mais c'est la façon dont on va incorporer cette différence dans le monde. C'est une forme sur laquelle on peut s'entendre. C'est la façon dont le corps va s'inscrire dans le monde sans avoir besoin d'intermédiaire qui va nous être importante.

Je vais aller très vite et je m'en excuse parce qu'il aurait fallu que je développe un peu plus. Je vais aller très vite sur cette référence. Je fais référence à la phénoménologie qui dit qu'il y a trois facettes de l'être au monde, le soi, le nous, c'est-à-dire la relation aux autres, et le monde, c'est-à-dire le rapport qu'on a au monde, etc. La phénoménologie psychiatrique parle même d'une identité qui se construit avec un sens de soi préreflexif, c'est-à-dire immédiat, une incorporation au monde, et un ancrage ou un accordage aux autres. En phénoménologie, on parle du corps vécu. En allemand, on a la chance d'avoir deux mots qui parlent du corps : le *Leib*, qui est le corps vécu, et le *Körper*, qui est le corps objet ou le corps organe. Nous allons parler du corps vécu. C'est le corps vécu qui exprime le style existentiel, qui reflète sans avoir besoin d'intermédiaire le rapport à soi, au monde et à autrui. C'est exactement ce que la domination masculine et son regard ne souhaitent pas, c'est-à-dire que les femmes puissent utiliser leur corps sans médiation pour s'impliquer dans le monde, pour s'accorder aux autres et pour s'accorder au monde. Pour le regard masculin, parce que c'est celui-ci dont il s'agit essentiellement, il faut absolument lui enlever une de ces trois conditions. Il faut absolument qu'il y ait une faille dans le corps féminin pour que celui-ci soit toujours incomplet et donc, toujours dépendant du regard masculin qui lui apporterait ce qui lui manque.

C'est ainsi que l'on peut comprendre que les ateliers dont je vous parlais ou les manifestations de l'intime peuvent être encore objectivés, mais je vous ai dit que finalement le corps est toujours sujet et objet. Donc, ce qui nous intéresse est qu'il peut toujours y avoir un risque d'objectivation, mais ce qui nous intéresse plus, c'est que ce risque va être limité par la désacralisation de ce genre de manifestations, c'est-à-dire qu'on rend visible ce que le regard masculin souhaite laisser invisible, notamment les organes sexuels féminins, en rendant atteignables par les hommes ce qui doit rester normalement inatteignables dans l'imaginaire collectif, pour justifier la soi-disant place forte de la procréation, dont on sait combien elle peut plutôt emprisonner lorsqu'on s'y limite.

Le deuxième élément de lutte est l'immédiateté. Il n'y a pas de parole, pas de langage, pas de valeur, pas de religion, pas d'interprétation, juste le fait même de poser là une des multiples façons dont les corps des femmes peuvent être au monde. Surtout, c'est la possibilité d'affirmer que le corps vécu des femmes peut être lui-même un centre auto-coïncident, c'est-à-dire que c'est lui-même qui fait valoir les idées d'une coïncidence entre son action, sa pensée et son expérience au monde interne et externe.

Il n’y a pas besoin qu’il y ait d’interprétation, il n’y a pas besoin qu’il y ait d’autre chose que simplement d’affirmer son corps comme étant son corps. En cela, le corps féminin restera le seul lieu possible de transgression perpétuelle – parce qu’on pourrait voir aussi que la lutte autour du corps est toujours une lutte autour des transgressions – de recodages incessants, déplaçant inlassablement les frontières normatives, vidant les mots de leur sens à son propos, et épuisant toutes les analyses face à une insondable et inéluctable position insaisissable.

La désacralisation



Affirmer le corps vécu comme centre autocoïncidant de l’action, de la pensée et de l’expérience au monde interne et externe

L’immédiateté

Ce n’est pas un échec de constater ou de terminer sur l’insaisissabilité du corps, sur la multiplicité des positions de devenir sujet et sur les transgressions corporelles comme seuls modes possibles pour faire bouger les lignes. C’est au contraire l’affirmation que toutes les tentatives de faire taire le corps, de le réduire à une position d’infériorité ou à un seul rôle matriciel, à une chose, de l’interpréter toujours sous le coup d’un manque en y cherchant toujours la faille, se heurteront jamais à son abondance de modes d’être. Abondance de modes d’être, c’est la multiplicité avec laquelle le corps des femmes peut se mettre dans le monde sans qu’il y ait besoin de médiation, sans qu’il y ait besoin de regard, sans qu’il y ait besoin de questions ni d’interprétations, en rappelant par-là l’inanité de toute volonté de possession autre qu’une possession de soi-même à soi-même.

Je suis allé un peu vite parce qu’il ne me restait que cinq minutes, mais je vous remercie de votre attention.

[Applaudissements]



■ Maternité et non-désir d'enfant : comment les normes sociales pèsent sur le ventre des femmes

Camille FROIDEVAUX-METTERIE

Professeure de science politique et chargée de mission égalité-diversité à l'Université de Reims Champagne Ardenne, auteure de *La révolution du féminin* et de *Le corps des femmes, la bataille de l'intime*.

J'ai la tâche un peu ardue de parler en dernier, surtout qu'on me signifie qu'il faudrait que j'aille un peu plus vite que prévu puisque ce serait bien que nous ayons le temps de discuter. J'entre donc immédiatement dans le vif du sujet et je vais donc vous parler de la question du corps maternel des femmes.



Pendant des millénaires et même depuis l'aube des temps, les femmes ont eu des enfants, qu'elles l'aient souhaité ou pas. Ce fut longtemps le drame de leur condition, endurer les grossesses à répétition, subir l'enfantement, assurer les maternités multiples. Pendant ces mêmes millénaires, ce destin maternel a été synonyme pour les femmes d'enfermement au foyer et d'exclusion de la sphère sociale. Tout au long de l'histoire de la pensée politique, ce schéma patriarcal qui cantonne les femmes dans la sphère prétendument indigne de la vie domestique et qui réserve aux hommes les nobles tâches de la vie publique a été reconduit. Cette division sexuée du monde a en effet survécu au tournant de la modernité démocratique. Rousseau, pour ne citer que le plus illustre de ses théoriciens, concevait l'existence d'une sphère privée vertueuse où les femmes, fidèles, élevaient leurs enfants dans le respect des valeurs communes, comme une précondition nécessaire à l'existence de l'ordre politique. C'est pour permettre l'existence libre et autonome des hommes que les femmes devaient vivre dans la dépendance et la soumission. Pour le dire en d'autres mots, chez Rousseau, la société démocratique exige la famille patriarcale.

Je n'ai pas le temps, et je n'en avais pas l'intention de toute façon, de revenir sur la longue histoire du partage hiérarchisé des ordres de l'existence. C'est une histoire que je retrace notamment dans *La révolution du féminin*. Ce que je voudrais souligner ici, c'est son enracinement dans une conception de l'existence féminine qui la réduit à la fonction procréatrice. On comprend à partir de là qu'après une première vague de revendications centrées sur les droits civils et politiques, les féministes se soient attachés à dénoncer l'argument de la nécessité naturelle de reproduction pour réclamer la libération des femmes.

Les théoriciennes et militantes de la deuxième vague dans les années 1970 s'attaquent à la racine du mal, c'est-à-dire à l'impossibilité pour les femmes d'échapper à leur destin maternel. Si, dans la sphère sociale, elles sont en train de devenir les égales des hommes, dans le domaine privé des relations familiales, rien n'a changé.

Les femmes demeurent soumises au diktat de la nature, contraintes de faire des enfants et de se dévouer aux tâches ménagères, et ce, quelle que soit par ailleurs leur implication dans le monde social et professionnel.

En extirpant les femmes du carcan de la vie domestique, lieu de perpétuation de la domination masculine par-delà l'acquisition des droits politiques et même par-delà la participation des femmes au monde social, les féministes espèrent en terminer avec la division sexuée du monde. La maîtrise du corps procréateur consiste de fait pour elles la condition première de l'émancipation. Pouvoir choisir le moment de sa grossesse et pouvoir même la refuser, c'est avoir la possibilité de vivre enfin dans le monde comme un sujet de droit. Le contrôle de la capacité procréatrice constitue donc la condition *sine qua non* de l'égalisation de conditions féminines et masculines. Et, de fait, c'est quand elles sont devenues maîtresses de leur destin maternel que les femmes ont pu prétendre devenir des individus comme les autres, c'est-à-dire des Hommes comme les autres dans le monde.

La revendication puis l'obtention des droits à la contraception et à l'avortement vont marquer un immense tournant. Je parle même d'une vraie mutation anthropologique. D'horizon inéquitable et même impératif qu'elle était depuis toujours, la maternité devient alors une simple potentialité. Quand la possibilité est donnée aux femmes d'ajourner indéfiniment une grossesse, quand elles peuvent dire non à un désir d'enfant, c'est que la définition même de ce que c'est que d'être une femme est en train de changer du tout au tout.

On ne mesure pas toujours la portée de ce phénomène de dématérialisation de la condition féminine. Après avoir été, pendant des siècles, dépendantes des hommes et de leurs rejets pour donner un sens à leur existence, les femmes peuvent aujourd'hui se projeter dans un avenir non domestique. Après avoir été empêchées pendant des décennies d'accomplir leurs rêves professionnels du fait de grossesses subies ou inattendues, elles peuvent dorénavant, si elles le souhaitent, concevoir une vie sans enfant. Ce découplage du féminin et du maternel s'explique notamment au regard de l'enracinement de la légitimité sociale et publique des femmes. Si la perspective d'une maternité continue évidemment de faire sens pour les jeunes filles d'aujourd'hui, c'est en tant que dimension secondaire d'une existence qu'elles conçoivent d'abord comme sociale.

Je n'ignore pas que pour certaines d'entre elles, avoir un enfant peut constituer une visée prioritaire, notamment parce qu'elle offre la possibilité d'accéder à une reconnaissance qu'elles ne peuvent attendre d'un horizon professionnel limité par absence d'opportunités. C'est un peu le drame de ces filles qui sont sorties trop tôt du système scolaire pour pouvoir espérer trouver une activité suffisamment gratifiante ou rémunératrice. Pour elles, d'une certaine façon, la maternité continue de fournir un statut, mais c'est presque à rebours de la norme dominante qui veut que l'accomplissement professionnel et l'indépendance matérielle l'emportent désormais sur l'éventualité maternelle.

Parallèlement, on observe une série d'évolutions dans le domaine de la vie familiale qui accompagne ce mouvement par lequel, progressivement, au gré des avancées de la science, du droit, mais aussi des pratiques, la procréation se déféminise.

La multiplication des modes de conjugalité et la diversification des types de famille témoignent d'une ouverture des possibles parentaux qui contribuent à alléger les femmes du poids de la maternité obligatoire. Aujourd'hui, l'enfant se conçoit comme un projet, qui peut être celui d'un couple, homosexuel ou hétérosexuel, mais aussi celui d'une personne seule, quel que soit son sexe. De familiale et normative qu'elle était, l'inspiration à l'engendrement est devenue individuelle et volontaire. Sont parents les personnes que la loi reconnaît comme telles en raison d'un lien de filiation établi désormais selon des modalités diverses.

Il va de soi que je me situe ici sur le plan des principes, car nous savons bien, c'est un sujet d'actualité, qu'il subsiste de fortes inégalités sur le terrain procréatif. Il est ainsi selon moi inacceptable que les femmes seules et les couples de femmes soient encore exclus de l'accès aux techniques de PMA. Je pense même qu'on peut considérer qu'il est tout aussi inacceptable que les femmes souffrant de pathologies utérines et que les couples d'hommes demeurent également privés de la possibilité de former un projet parental. Je ne vais pas développer ici, c'est un autre sujet, particulièrement délicat de surcroît.

Je voudrais souligner que ce processus en cours de la dématernalisation de la condition féminine se conjugue paradoxalement avec des mécanismes qui contribuent à réactiver l'ancienne assignation maternelle des femmes. Du point de vue de leur expérience vécue en effet – peut-être que vous comprendrez ici que je mobilise une terminologie moi aussi phénoménologique – les femmes éprouvent sur le sujet maternel un curieux mixte de liberté inouïe et de contraintes tout aussi inouïes. Qu'elles souhaitent devenir mères ou qu'elles le refusent, il se trouve toujours quelque mécanisme pour encadrer leurs désirs et formater leurs aspirations. Pour dire les choses comme elles sont, il n'y a pas une étape du désir d'enfant et de la maternité qui ne subisse le poids des normes sociales et qui ne fasse l'objet d'une forme d'appropriation. Tout se passe en fait comme si l'enfermement féminin dans le monde maternel s'était adapté aux conditions nouvelles de l'émancipation pour reproduire par d'autres voies moins inéluctables, mais tout aussi impératives, l'assignation des femmes à leur corps procréateur.

Le paradoxe n'est pas mince. Après avoir subi pendant des millénaires la tyrannie de la nature, les femmes – occidentales, faut-il le préciser ? – endurent aujourd'hui un nouveau joug, purement symbolique, mais presque aussi contraignant. Dans le mouvement même où elles échappent à leur destinée procréatrice, elles se voient contraintes de vivre dans un environnement inédit d'exaltation sociale de la maternité. Elles ne pouvaient l'esquiver, elles doivent désormais s'y conformer, la maîtrise de la procréation allant de pair aujourd'hui avec une très forte injonction sociale à l'enfantement. À un premier niveau, superficiel, on exalte le maternel en le mettant en scène médiatiquement. Pas une semaine ne se passe sans que l'on nous donne à contempler le ventre rebondi de telle actrice plus très jeune ou le sourire extatique de cette autre vedette exhibant son nourrisson.

Mais ce n'est rien à côté de la déferlante d'images idéalisées de la maternité sur les réseaux sociaux. Je dois vous dire que je suis bien heureuse d'avoir eu mes enfants avant que j'aie eu à subir ce défilé de jeunes mères rayonnantes, rivalisant d'inventivité pour donner la preuve quotidienne de leur bonheur maternel.

On croyait en avoir terminé avec les représentations éculées de la femme au foyer, souriant de toutes ses dents sur fond de cuisine immaculée, et il faut aujourd'hui subir la logorrhée visuelle de toutes ces *happy mums* qui semblent n'avoir le temps que de peaufiner leur intérieur et de bichonner leurs enfants. C'est oublier toutes les autres, l'immense majorité des femmes, celles qui jonglent avec les horaires, qui laissent s'accumuler le linge sale et qui collent une tablette entre les mains du petit dernier pour souffler cinq minutes. Débordées, épuisées, parfois déprimées, les voilà en outre persuadées de n'être bonnes à rien en comparaison de toutes ces mères euphoriques et stylées. Cette idéalisation médiatique de la maternité a de quoi convaincre que la grossesse est le plus magnifique des moments de la vie d'une femme, un moment que rien ne doit pouvoir empêcher.

Je me réjouis des avancées phénoménales de l'aide médicale à la procréation et je milite même résolument pour qu'elle bénéficie à toutes et tous. Mais je remarque aussi qu'en élargissant l'éventail des solutions au désir d'enfants, elles nourrissent l'illusion d'une toute puissance procréatrice qui fait apparaître toute difficulté à engendrer comme un véritable échec à la fois personnel et social. Relativement aux conditions dans lesquelles le projet parental devient possible, tout semble se concevoir dans les termes du choix et de la planification. Les futurs parents peuvent désormais programmer l'arrivée d'un bébé, fixer l'intervalle de temps entre deux naissances, modéliser la taille des fratries et pour certains privilégiés, parce que cela coûte très cher, choisir même le sexe de leur progéniture en se procurant sur internet un *early gender test* qui permet de déterminer le sexe de l'enfant grâce à une goutte de sang de la mère, prélevée dès la huitième semaine de grossesse.

Le statut suréminent qui est celui de l'engendrement aujourd'hui s'explique précisément, je crois, par le fait qu'il est devenu optionnel. La procréation étant un libre choix, tout est fait pour qu'il soit le plus sublime de tous. Il ne s'agit plus de valoriser la condition domestique ni d'enjoindre les femmes à cesser de travailler pour élever leurs enfants. Plus insidieusement, ce sont les valeurs et les qualités associées à l'enfantement qui rayonnent au quotidien et de façon tentaculaire. Derrière la glorification médiatique de la condition maternelle, se cache en effet un phénomène plus profond qui voit la figure de la mère acquérir une légitimité qui dépasse de beaucoup le cadre étroit de la famille. Elle en vient à représenter un modèle pour toutes les relations sociales. On observe ainsi qu'après des décennies de valorisation du schéma masculin, de conquête et de puissance, l'archétype féminin d'empathie et de conciliation s'impose aujourd'hui comme une ressource, que ce soit dans le monde de l'entreprise ou dans la sphère publique. Attention à autrui et proximité, sens de la réalité et pragmatisme, écoute et goût du dialogue, souci de l'efficacité et de la bonne gestion du temps, autant que vertus que les hommes pratiqueraient peu et dont les femmes seraient les heureuses propagatrices. Personne n'a encore osé le management maternel, mais on en trouve une version déguisée avec le *happy management* qui vise l'épanouissement des salariés qu'il s'agit d'aider à grandir et le bonheur des équipes encouragées sans être trop contrôlées.

Qu'elle soit superficielle ou profonde, l'exaltation sociale du maternel ne constitue rien d'autre selon moi que la reformulation dans des termes acceptables de l'ancienne injonction à la maternité. Elle nourrit souterrainement la souveraineté du désir d'enfant et donc, la non-légitimité du non-désir d'enfant. Car comment assumer dans ce cadre l'aspiration à la non-maternité ? Comment vivre sereinement le fait de déroger à ce qui est présenté comme l'horizon indépassable de toute existence féminine ?

« *Quand je me sens triste de ne pas avoir d'enfant, je dors jusqu'à midi, je ne cuisine pas pendant une semaine, j'arrête de faire des lessives et je m'offre un cadeau* ». C'est d'abord par l'humeur que les tenants du mouvement *Childfree* s'expriment sur internet. Si l'humour apparaît comme la seule réponse possible face aux assauts du bon sens commun et du maternalisme moralisateur, c'est bien qu'il est compliqué de répondre au premier degré aux injonctions relatives à la non-maternité.

Dans le contexte qui est le nôtre de la liberté donnée aux femmes de maîtriser leur corps procréateur, le non-désir d'enfant doit pourtant être considéré pour ce qu'il est, une posture procréative parmi les autres. De fait, le couple ou le-la célibataire sans enfant sont loin d'être aujourd'hui des exceptions. En Europe, on estime ainsi qu'environ un quart des femmes nées après 1970 ne deviendront pas mères, une proportion qui varie entre un peu moins de 15 % pour la France et un peu plus de 30 % pour l'Allemagne et qui surtout ne cesse d'augmenter. Si la part de celles qui déclarent une non-maternité volontaire est faible, selon les dernières enquêtes, 4,3 % des Françaises seulement, leur visibilité est de plus en plus grande comme en témoigne la multiplication de blogs, forums, articles de presse, et autres ouvrages consacrés à ce sujet. Tout cela témoigne que quelque chose est en train de changer relativement à l'impératif séculaire de reproduction. La figure de la femme sans enfant s'enracine peu à peu dans le paysage social. Elle devient pensable, presque acceptable, bientôt légitime. C'est une évolution remarquable, notamment parce qu'elle rompt avec des siècles de stigmatisation des épouses infertiles, vieilles filles et autres sorcières.

Mais il y a hélas un large fossé entre les lentes évolutions sociologiques et la tenace résistance des mentalités. C'est ce que montrent les difficultés que subissent les femmes qui souhaitent aujourd'hui se faire stériliser. Cette option contraceptive est la plus répandue au monde. À peu près 20 % des femmes dans le monde sont stérilisées, mais cela ne concerne que 4 % des Françaises. Pourtant depuis 2001 et depuis une loi datant de cette année, la stérilisation volontaire est légalement autorisée à partir de 18 ans sous réserve d'un délai de réflexion de quatre mois, et elle est surtout remboursée par la Sécurité sociale. Concrètement cependant, les choses sont bien loin d'être simples du fait de notre forte culture nataliste et les jeunes femmes d'aujourd'hui qui souhaitent se faire stériliser s'échangent ainsi les adresses des praticiens qui acceptent de procéder à cette opération comme autrefois leurs mères s'échangeaient les noms de ceux qui pratiquaient l'avortement clandestin.

Il y va donc selon moi d'un vrai combat féministe : faire reconnaître la légitimité du non-désir d'enfant et permettre aux femmes qui l'expriment non seulement de le vivre en toute quiétude, mais aussi de pouvoir prendre les décisions qui le rendent possible.

Peut-être d'ailleurs pourrions-nous commencer par modifier les usages terminologiques. Qualifier une femme sans enfant de « nullipare » n'est-ce pas laisser entendre aussi que quelque part, elle est nulle ?

À défaut de pouvoir changer le vocabulaire, nous pouvons nous saisir du phénomène pour l'étudier et contribuer ainsi à sa reconnaissance sociale. Parmi les études, de plus en plus nombreuses sur le sujet de la non-maternité, je voudrais m'arrêter sur celle qui me semble la plus emblématique et peut-être la plus frappante : le travail de la sociologue israélienne Orna Donath auprès de femmes assumant d'exprimer un regret maternel. En donnant à entendre la voix de ces femmes qui expriment une forte ambivalence quant à leur condition de mère, Donath brise un tabou. Elle met au jour la complexité de l'expérience maternelle en révélant l'existence d'une forme du refus d'enfant *a posteriori*. Dans la bouche de l'une des femmes interrogées, cela donne : « *Si j'avais su ce que je sais maintenant, je n'aurais même pas eu le quart d'un enfant.* » Ce que ces mères regrettent, et elles insistent toutes sur ce point, ce ne sont pas les enfants qu'elles ont eus bien sûr, mais la maternité, l'expérience de la maternité qu'elles associent à un renoncement à leur propre vie. Elles répliquent ainsi très exactement les motifs que les femmes disant ne pas vouloir d'enfant *a priori* avancent pour justifier leur position, à savoir leur volonté de rester libre et de pouvoir se consacrer à d'autres priorités, leur vie professionnelle, mais pas seulement, notamment aussi leur vie de couple. Il y a d'autres motifs, comme le refus de contribuer à un peuplement humain dévastateur pour la planète, mais c'est bien le désir de liberté qui qualifie le mieux les parcours de femmes sans enfant par choix et logiquement, c'est le sentiment de la perte de cette liberté qui caractérise celui de mères regrettantes. Les unes et les autres incarnent la même option procréative, celle du refus d'enfanter. Certaines en prennent conscience avant tout projet parental et font en sorte de résister à l'injonction sociale à procréer ; d'autres ne réalisent leur non-désir qu'une fois les enfants nés.

Bien des mères témoignent des difficultés, voire des souffrances qu'elles ont affrontées sans pour autant regretter un seul instant d'avoir eu des enfants. Ce qui fait la différence d'avec celles qui éprouvent un réel regret, c'est le constat de la non-gratification ultime de la maternité. Ses inconvénients l'emportent au point que toute considération positive devient impossible, même la plus générale comme l'impératif du renouvellement des générations. Si ces femmes pouvaient remonter le temps, elles refuseraient de devenir mères.

On touche là, je crois, à une implication décisive de la révolution procréatrice. La maternité est bel et bien devenue une simple potentialité dans la vie des femmes. Il faut donc reconnaître toutes les options procréatives comme étant semblablement légitimes et se débarrasser des normes qui restreignent la liberté des femmes sur ce terrain.

Je voudrais aborder dans un dernier point une autre des modalités du contrôle social et des violences associées au corps procréateur des femmes : la question de violences gynécologiques et obstétricales. Depuis que l'enfantement est médicalisé, les femmes écartent les cuisses et abandonnent leurs entrailles aux spécialistes sans être le plus souvent impliquées ni sollicitées – je force un peu le trait.

Voilà un autre de ces paradoxes de nos sociétés de l'émancipation. Dès lors que les femmes portent un enfant, leur corps ne leur appartient plus. C'est, je crois, parce que leurs utérus doivent demeurer les organes magiques de la reproduction. Abjects quand ils n'y concourent pas, pendant les règles, instrumentaux quand ils se mettent à l'œuvre, pendant la grossesse. Voilà on attend des parturientes qu'elles éprouvent leur état et endurent les protocoles associés, quelles qu'en soient les implications.

La liste est longue des situations dans lesquelles le corps enceint se retrouve objectivé et les femmes complètement niées en tant que sujet. Infécondité, fausse-couche précoce et tardive, accouchement pathologique, toutes ces épreuves se vivent dans la dissimulation, parfois dans la honte, quand ce n'est pas dans le déni. Une fois cela passé, tout se passe comme si elles n'avaient jamais eu lieu. Je n'en donnerai qu'une illustration, celle des fausses-couches. Il faut l'avoir vécu pour le constater, il s'agit à la fois d'une épreuve largement partagée puisqu'elle concerne une femme sur quatre, et très peu considérée. Le sens commun y voit l'œuvre de la nature qui élimine d'elle-même des êtres non viables. Les médecins minimisent l'évènement au nom de sa fréquence. Mais pour la future mère, car on se pense ainsi dès la nouvelle de la grossesse confirmée, et pour le futur père, complètement oublié dans l'histoire, l'évènement fait figure de drame, et à plus fortes raisons s'il se répète. Curieusement, cette souffrance n'est reconnue ni par la société qui n'en dit jamais rien ni par l'entourage qui préfère occulter en évoquant une « prochaine fois ». L'âge moyen de la première grossesse ne cessant de reculer, presque 30 ans aujourd'hui contre 24 dans les années 1970, la proportion de fausses-couches ira mécaniquement croissant. Il va donc bien falloir en parler et repenser surtout la façon dont on accompagne les femmes qui subissent une fausse-couche.

Vous imaginez facilement sur cette base le sort que l'on réserve aux souffrances éprouvées dans le suivi quotidien de la gestation et dans la salle de travail. Touchers vaginaux brutaux ou inexpérimentés, épisiotomies non consenties, expressions abdominales, décollements des membranes, propos infantilisants et dénis des projets de naissance, nous connaissons de mieux en mieux à la fois la réalité et la fréquence du phénomène des violences gynécologiques et obstétricales, notamment en raison d'une mobilisation récente sur ces sujets. Cette mobilisation a notamment abouti à ce que le Haut conseil à l'égalité entre les femmes et les hommes ait remis en juillet dernier un rapport intitulé *Les axes sexistes durant le suivi gynécologique et obstétrical*. Il remarque que 6 % des anciennes parturientes ne sont pas du tout ou plutôt pas satisfaites du suivi de leur grossesse ou de leur accouchement, c'est-à-dire environ 50 000 femmes en 2016.

Je passe un peu rapidement sur les alternatives à la médicalisation de la grossesse pour terminer avant ma conclusion sur ce constat que les femmes peuvent désormais refuser d'être prises en charge comme des paquets et choisir les conditions à la fois sociales et médicales dans lesquelles elles souhaitent vivre leur maternité. J'ajoute, parce que j'ai appris qu'il y avait dans la salle du personnel très concerné par ces questions, que je ne fais aucune généralisation et que je me contente de repérer la nouvelle mobilisation des femmes et des féministes sur ces questions.

Je voudrais pour conclure insister sur l'immense nouveauté que constitue la dissociation de la maternité et de la subjectivité féminine. Ce n'est que depuis peu que l'on demande aux femmes ce qu'elles font dans la vie. Avant la rupture de la révolution féministe, la question ne se posait pas : elles faisaient des enfants. Elles n'y sont plus contraintes désormais et peuvent même la refuser. C'est là, je crois, le summum de l'émancipation. Une ère anthropologique nouvelle s'ouvre, où les femmes, après avoir été définies pendant des siècles au regard de leur capacité gestative, accèdent à une condition qui fait d'elles des êtres potentiellement et non plus irréductiblement maternels.

Reste le paradoxe d'une forte pression sociale à la procréation alors même que le non-désir d'enfant s'affirme. On peut le saisir si l'on rappelle que le renouvellement des générations dans nos sociétés occidentales ne va plus de soi puisqu'il dépend désormais de la seule volonté des individus. Si la figure maternelle est aujourd'hui iconique, c'est sans doute parce que nous savons désormais avec certitude que la maternité ne condense plus le tout de la vie des femmes occidentales. Par ailleurs, celles-ci ne subissent plus passivement les injonctions à la maternité obligatoire pas plus qu'elles n'endurent en silence les pratiques associées à l'hyper médicalisation des grossesses. Sur tous ces fronts, elles revendiquent de pouvoir maîtriser leur corps procréateur dans tous ses aspects.

Ce mouvement de revendication, il faut, je crois, l'inscrire dans une perspective plus large, dans celle de cette dynamique de réinvestissement par les femmes de leur corps dans ses dimensions les plus intimes. Depuis quelques années, les féministes ont engagé un combat destiné à libérer ce qui est à la fois le premier et l'ultime bastion de la domination masculine, le corps féminin dans sa dimension génitale. Le phénomène s'est déployé de façon éparse et presque insidieuse sous la forme d'une série d'initiatives engagées indépendamment les unes des autres. Revendication d'une baisse de la TVA appliquée aux produits de protection hygiénique, campagne sur l'endométriose, modélisation du clitoris en 3D et sa représentation dans les manuels scolaires, polémique sur les modes de contraception, dénonciation des violences gynécologiques et obstétricales, demande d'ouverture de la PMA à toutes les femmes, organisation de groupes de parole sur la sexualité et le plaisir féminin, publication d'ouvrages consacrés aux organes génitaux et à leur fonctionnement, et enfin, l'année dernière, explosion des révélations liées au harcèlement et aux violences sexuelles. Tout cela forme une constellation dont on peut désormais saisir la dynamique. Je crois que nous sommes en train de vivre le tournant génital de la lutte et de la pensée féministe.

Cette nouvelle étape n'est pas fortuite. Elle survient après des décennies de combat et de progrès pour projeter soudain la lumière sur ce qui était resté dans l'ombre des droits conquis. Il demeurait en effet un domaine au sein duquel les femmes continuaient de subir les mécanismes ancestraux de la domination masculine, un domaine de non-prise féministe en somme, le domaine intime de la vie génitale.

La volonté des militants de la deuxième vague d'affranchir les femmes du joug procréateur nous a permis de devenir des individus presque comme les autres. Mais elle ne nous a pas débarrassées de l'assignation à la disponibilité privée.

Les femmes ont non seulement continué d'être requises dans l'espace domestique et contraintes d'en assumer la plupart des charges, elles ont été également sommées de rester toujours des êtres à disposition. Le mouvement MeToo aura ainsi eu l'effet salvateur de nous faire prendre conscience de ce que la potentialité de la prise masculine sur les corps féminins ne s'était pas dissoute dans le chaudron de l'égalité entre les sexes. Par-delà l'irrésistible des avancées sociales et de l'égalisation de conditions féminines et masculines, l'intimité génitale est demeurée hors du champ des droits fondamentaux.

Mais voilà que les femmes ont décidé de rompre le silence et d'engager ce que j'appelle « la bataille de l'intime ». Il s'agit d'en terminer avec des siècles d'objectivation du corps féminin, des siècles d'interprétation de la sexualité féminine dans les termes de la passivité et de la soumission, des siècles de déconsidération de la génitalité féminine et de minoration des atteintes subies dans ce domaine. Il s'agit en d'autres mots de redéfinir les règles d'un jeu qui a enfermé les femmes dans le carcan d'une sexualité au service de la reproduction et des impétueux, prétendus tels, besoins masculins.

Toutefois, et je voudrais rappeler cette chose avec insistance, le moment féministe où nous sommes ne relance aucune guerre des sexes. Tout au contraire, il possède cette particularité remarquable d'impliquer les hommes dans des proportions telles que leur participation au débat est devenue inévitabile. C'est donc à la fois un nouvel objet de la lutte féministe qui se découvre et de nouveaux acteurs qui sont appelés à la rejoindre. J'espère que nous en prendrons conscience ce samedi et que les femmes ne resteront pas seules à défiler contre les violences sexistes et sexuelles.

Je vous remercie.

[Applaudissements]

Show-case acoustique

Mathilde

Le 25 Novembre 2016, Mathilde raconte enfin.

De sa voix tendre, elle chante pourtant le terrible, l'inimaginable, et touche alors le cœur de dizaines de milliers d'internautes avec son titre choc "Il était une fille". Pour la première fois, elle témoigne publiquement des violences conjugales qui ont meurtri sa jeunesse.



Mathilde, révélée au grand public en 2015 dans l'émission à succès "The Voice", affirme alors au grand jour son âme et sa plume d'artiste engagée.

Quatre mois plus tard, pour la Journée internationale de lutte pour les droits des femmes 2017, nouveau buzz sur la toile ! Mathilde réunit une trentaine d'artistes, femmes et hommes, pour chanter avec elle sa chanson "Le corps des femmes". Le Clip enflamme le web. France Musique décide de le diffuser le jour même et on entend alors cet hymne puissant, irrévérencieux et impénitent, à la gloire de la femme et du corps libre !

Le 29 octobre 2017, lors du rassemblement "Me Too" à Paris, c'est toute la foule réunie sur la place de la République qui entonne à son tour Le corps des femmes, aux côtés du Chœur et Orchestre. Debout. Un moment d'une intensité rare pour Mathilde, comme une nouvelle pierre posée dans sa carrière et vie d'artiste engagée. Une véritable clé de voûte pour la suite.

Aujourd'hui, en dépit des pressions normatives de l'industrie du disque, Mathilde, en rébellion contre une société avilissante, persiste à défendre, dans ses textes et par sa voix, la beauté et la nécessité du vrai, de l'émancipation, de l'amour, et de la liberté. Elle présentera donc ce 22 novembre, en avant-première exclusive, les titres de son prochain album « La nuit · le jour » à paraître en 2019. Un album riche de ses complexités de femme moderne, engagée, d'artiste à fleur de peau, bouleversée par le monde, des plus noires de ses ténèbres aux plus lumineuses de ses beautés.

La présence de Mathilde au colloque est doublée d'un concert le soir du 22 novembre.

■ Table ronde : Des exemples de résistances aux normes

Sandrine ROUSSEAU

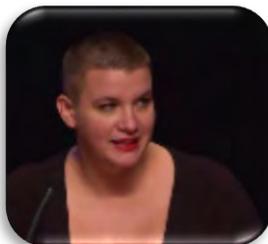
Animatrice de la table ronde

Je vais vous présenter **Ghada Hatem-Gantzer**, de la Maison des femmes de Saint-Denis. Elle a créé cette maison pour accueillir, prévenir, accompagner les personnes, les femmes en l'occurrence, victimes de violences et confrontées à une grossesse non désirée, après une longue carrière, notamment à la maternité que certaines d'entre vous connaissent peut-être, la maternité des Bleuets, qui a une histoire assez longue de respect du corps des femmes.



Nicole Abar est une sportive qui a fait du foot féminin. Dieu sait que cela n'a pas dû être toujours simple de faire du foot féminin. Bonjour Nicole. Vous avez été huit fois championne de France de football. Vous êtes très engagée dans la lutte contre les violences au sein du sport. Vous êtes à cette table pour nous parler un peu plus précisément de ce à quoi vous avez participé, qui a été très discuté, très polémique, et qui pourtant était très bien : Les ABCD de l'égalité.

Dominique Doré, vous avez cocréé la Maison des Babayagas. Cette maison, qui est à Montreuil, accueille les femmes âgées et prend le contrepied de l'organisation habituelle du type : « *On vous ramène, maman, dans un EHPAD, parce qu'on ne peut plus s'en occuper* ». L'idée est que les femmes se prennent elles-mêmes en charge et qu'il y ait une part de co-construction, de cogestion de cette maison pour femmes âgées. Bravo et merci, Dominique, d'être ici.



Crystal, bonjour. Vous avez créé le collectif Gras Politique, car la grossophobie, c'est une phobie et qu'il y a un sujet politique autour de l'acceptation des corps, tous les corps, parce que la femme encore une fois n'existe pas, mais les femmes existent, et qu'elles peuvent être libres. Nous l'avons vu tout à l'heure.

Sylvie Fabregon, bonjour. Vous êtes directrice de booking chez Masters Models, cette agence de booking qui prend des femmes âgées, des gueules et des corps différents de ceux qu'on a l'habitude de voir dans les magazines de papier glacé. Merci, parce que c'est une forme de libération vraiment importante de ne pas voir que des femmes squelettiques, grandes, minces, belles, jeunes. Il y a plusieurs modes de beauté, il y a plusieurs manières d'être belle.



Je voudrais faire un premier petit tour de table pour vous demander pourquoi vous avez créé vos structures. Quelle a été l'étincelle qui vous a permis de créer les choses ? Nous ferons ensuite un deuxième tour de table pour savoir où vous en êtes aujourd'hui de vos combats, de vos avancées, de vos mobilisations et si c'était à refaire, qu'est-ce que vous referiez.

Premier tour de table sur : quelle a été l'étincelle qui a permis la création de ce que vous avez fait ?

Crystal : J'ai rejoint Gras Politique en cours de route. Les fondatrices sont Daria Max, qui n'a pas pu être présente aujourd'hui, et Eva Perez-Bello. Elles ont sorti un ouvrage l'année dernière s'appelant *Gros n'est pas un gros mot, chronique d'une discrimination ordinaire*. On y fait le tour d'horizon de ce qu'est la grossophobie. La grossophobie est une phobie, certes, mais pas la phobie des gros, la phobie du gras. C'est là qu'est tout le twist à ce sujet. C'est une oppression systémique qui a été longtemps niée. Autant il y a eu des associations de convivialité autour du sujet, autant il n'y avait pas encore de réflexion politique française sur le sujet. Nous avons décidé de nous emparer du sujet. Nous sommes féministes et nous sommes grosses. Cela semblait donc assez évident pour nous.

Sandrine Rousseau : Pouvez-vous nous dire quelle forme prend la grossophobie ?

Crystal : La grossophobie prend toutes les formes. Il y a les stéréotypes que l'on connaît, les insultes dans l'espace public, mais de manière plus insidieuse, il y a les discriminations liées à la taille des sièges. Sur les espaces culturels ou dans l'espace public, les mobiliers anti-SDF sont des mobiliers anti-gros par exemple. On oublie que normer les corps et normer l'espace, c'est aussi faire une oppression plus large que l'objet de celle-ci. Un des premiers combats de Gras Politique qui perdure aujourd'hui est la maltraitance médicale et la grossophobie médicale, qui est un sujet que l'on porte avec beaucoup de véhémence et beaucoup de conviction. Pour exemple, une IRM aujourd'hui a une limite de 120 kilos. J'ai passé moi-même une IRM avec une limite de 115 kilos. C'est mon poids actuel. Je vous dis que sur une IRM, on n'éternue pas. Tout cela empêche les personnes grosses et obèses de vivre comme tout un chacun.

Sandrine Rousseau : Vous nous disiez même à midi quand les instruments médicaux ne sont pas adaptés, on vous conseille d'aller dans des cliniques vétérinaires.

Crystal : C'est cela. Ce n'est pas une légende urbaine. C'est quelque chose qui est rapporté par beaucoup de témoignages. Les soignants sont tellement peu au fait de ce qui existe comme structures médicales, je pense notamment aux IRM à champ ouvert, que beaucoup de patients sont dirigés vers des structures vétérinaires. L'imagerie médicale vétérinaire n'est pas aussi pointue que celle des êtres humains. Du coup, on voit tout à fait la façon dont sont perçues les personnes grosses. On doit être soigné comme les animaux. On n'est plus humain dans les yeux de ces soignants, et pas tant des soignants en particulier, mais de l'institution médicale, mais de l'institution médicale et de la structure médicale.

On ne peut pas faire porter l'opprobre seulement sur les soignants dans la mesure où ils n'ont pas les moyens non plus de se documenter correctement et sur lesquels on ne les encourage pas à se documenter.

Sandrine Rousseau : Sylvie, peut-être que cette lutte contre la grossophobie passe aussi par les images. Qu'est-ce qui a généré votre engagement là-dessus ?

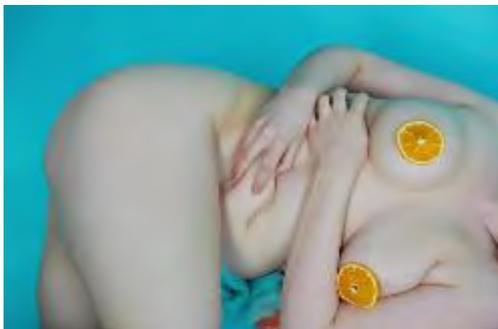
Sylvie Fabregon : Pour nous, c'est justement pour montrer qu'il y a d'autres formes de beauté que juste des gamines prépubères qui font un 32.

Sandrine Rousseau : Anorexiques.

Sylvie Fabregon : Non, elles ne sont pas forcément anorexiques, mais c'est vrai que le corps d'une enfant de 14 ans, qu'on a l'habitude de nous montrer comme étant des femmes, c'est faux. C'était donc aussi pour montrer qu'il y a plusieurs façons d'être beau, qu'on est toujours le beau de quelqu'un, qu'on est toujours le moche de quelqu'un, et que ce n'est pas si grave.

Sandrine Rousseau : J'ai vu vos photos sur internet. Elles sont magnifiques. Elles montrent des femmes, et des hommes aussi d'ailleurs, vraiment magnifiques.

Sylvie Fabregon : Avec une différence. Ils assument leur différence, ils s'aiment avec leur différence et se servent de leur différence. Le problème est que nous sommes tous différents, mais nous sommes tous égaux. Il faut donc se dire que si on ne plaît pas à quelqu'un, ce n'est pas pour cela que l'on ne doit pas se plaire à soi.



Sandrine Rousseau : Cela a-t-il été facile ?

Sylvie Fabregon : Oui, très facile. J'étais même étonnée.

Sandrine Rousseau : Vous recherchez des modèles comme cela ?

Sylvie Fabregon : Oui, je pense que les gens ont envie de voir autre chose que des images retouchées. En même temps, on n'achèterait plus les magazines si les photos n'étaient pas retouchées, mais on a besoin de dire, surtout aux jeunes, que les images sont retouchées, que ce n'est pas la vraie vie.

Sandrine Rousseau : Depuis combien de temps existe votre maison ?

Sylvie Fabregon : Cela fait 15 ans, et cela marche très bien.

Sandrine Rousseau : Bravo ! Sur l'éducation à l'égalité, on a vécu un psychodrame comme on sait les faire à la française, sur les ABCD de l'Égalité. J'ai regardé un peu de loin, mais j'étais quand même étonnée par la mobilisation contre ces ABCD de l'Égalité. Est-ce que vous pourriez nous dire déjà comment cette idée est venue et comment vous avez vécu ce moment, parce qu'ils ont été abandonnés, c'est cela ? Racontez-nous un peu cette histoire, parce qu'elle est importante.

Nicole Abar : J'ai passé la première partie de ma vie comme une petite fille très bien élevée, à me taire, à être discrète, à faire en sorte qu'on ne me remarque pas trop. Mon père est algérien, ma mère est italienne. J'avais donc quelques petites difficultés avec mon apparence. En tout cas, c'est ce que me faisait croire le regard des autres, le regard des enfants. J'avais tendance à me mettre un peu dans les coins, à me cacher, parce qu'effectivement, la bonne démarche est d'essayer de fuir la violence malgré tout parce que c'est quelque chose qu'on n'aime pas. Je me suis retrouvée dans une situation de racisme subi, silencieux, intégré. Le mot a été dit ce matin, on intègre la violence. Cela devient quelque chose de normal. On pense qu'on est quelqu'un de pas très bien, puisque tout le monde dit qu'on n'est pas quelqu'un de bien. Et puis, sur le côté sexiste, j'ai deux garçons dans ma famille, deux frères et deux sœurs. J'ai très vite vu avec un papa algérien et une maman italienne qu'il y avait des différences.

Heureusement, j'ai lu Simone de Beauvoir. Merci Simone ! Et j'ai rencontré le football. Là, première transgression – mais je ne m'en rendais pas compte à l'époque – dans la joie, dans le hasard, ce n'est pas moi qui ai choisi. J'ai vécu la rencontre avec le football et j'ai pour ce sport un amour indéfectible. Si je devais recommencer quelque chose dans ma vie, je recommencerais cela, jouer au football. Là, j'étais libre, j'étais moi. Je courrais, j'étais brillante, je marquais tous les buts, tout le monde voulait jouer avec moi. Dès que je rentrais sur le terrain, je n'étais plus Nicole, j'étais quelqu'un qui était là, qui éprouvait des sensations, qui analysait des situations, qui prenait des décisions, qui était efficace, qui participait, qui était adulé, qui était visible. Dès que le match était terminé, hop, je repartais dans mon petit coin.

Vous l'avez dit rapidement, j'ai été huit fois championne de France, j'ai passé dix ans en équipe de France et personne ne me connaît dans cette salle. Je ne vous en veux pas.

Ce serait l'occasion de faire tout un débat sur la visibilité des femmes sportives dans les médias et ailleurs. Sans parler bien sûr du fait de ne pas avoir été professionnelle, de ne pas avoir gagné d'argent. Tout cela, je vous le passe, parce que nous n'avons pas le temps, mais je reviendrai.

J'arrête ma carrière de footballeuse, je vais dans un club qui est à côté de chez moi, je me donne pour objectif de réussir ma carrière professionnelle et d'être dans ce club pour mon plaisir et d'accompagner les équipes féminines de ce club. Et voilà que les filles me disent en voyant mon profil « *Nous voulons monter en deuxième division. Nous avons un projet d'accession. Est-ce que tu peux nous aider ? Est-ce que tu veux devenir entraîneuse ?* » Je vous avoue que ce n'était pas mon objectif, mais je dis oui.

Quand je fais quelque chose, je le fais bien. Si on fait quelque chose, on le fait à fond ou on ne le fait pas. Je me propose donc, pour accompagner leur ambition, de monter un projet et de le présenter au club. Là, catastrophe, le club décide que le projet des garçons est bien plus intéressant que celui des filles, bien que les garçons évoluaient à l'époque deux niveaux en dessous du nôtre, qu'ils avaient un budget dix fois supérieur au nôtre et que nous demandions juste un tout petit budget pour avoir le droit d'espérer monter en deuxième division. Il fallait 80 000 francs, ce qui, dans un club d'une commune de la région parisienne, n'était pas démesuré, je vous assure.

La question s'est posée : comment est-ce qu'on peut construire un conflit intelligent ? Tout le monde prend le mot conflit comme étant négatif, mais cela peut être intelligent, un conflit, au contraire. Cela permet de poser les choses sur la table. Là, nous essayons d'avoir un conflit intelligent et cela ne réussit pas du tout, du tout. En face de moi j'ai pourtant un homme jeune, de 45 ans, qui est cadre supérieur dans une grande entreprise, avec qui nous aurions pu avoir un échange plus intelligent, mais non. Il décide de faire évincer toutes les équipes féminines du club. Un jour, à 8 h 30, vous rentrez dans une salle avec des parents, des enfants, une centaine de licenciés. Vous n'avez jamais cassé de vestiaire, vous n'avez jamais fait de bruit, vous n'avez pas coûté d'argent, en fait, vous n'avez rien fait de mal du tout si ce n'est de jouer au football, et on vous dit à minuit que vous n'êtes plus rien, que vous n'avez plus le droit de venir dans le club, que vous n'avez plus accès aux tribunes, plus accès aux vestiaires, plus accès au terrain, plus accès à rien, vous n'êtes plus rien. Vous ne devenez rien du tout, à charge pour vous de construire un autre club ailleurs. Là, vous tapez aux portes de toutes les communes avoisinantes, vous allez voir les élus, vous leur dites « *S'il vous plait, par pitié, nous voudrions jouer au football. Est-ce que c'est possible ?* »

Cela aurait pu s'arrêter là pour moi. Je vous ai dit que j'ai commencé dans le silence, je vous ai dit que j'ai commencé par subir une violence comme le racisme et croire que c'était normal. J'ai regardé toutes les petites filles qui étaient autour de moi, qui avaient entre 5 et 10 ans et je me suis dit : Nicole, si tu continues, si on continue, elles vont croire comme toi qu'elles ne méritent pas qu'on s'intéresse à elles et elles vont croire comme toi surtout que c'est normal. Là, j'ai dit : ce n'est pas possible.

Sandrine Rousseau : C'est cela qui a déclenché les ABC ?

Nicole Abar : C'est cela qui a déclenché les ABC quelques années après parce que j'ai créé une association. On a fait un procès, on a osé dire que ce n'est pas normal. On a osé se plaindre. On a osé dire : on est en France, dans un pays de droit, il y a des lois. On a gagné ce procès au bout de cinq ans. On a fait une jurisprudence française, une jurisprudence européenne. Cela m'a valu un procès que j'ai dû faire en injure publique contre un maire. Mais on a gagné !

[Applaudissements]

Nous étions bien les victimes de la situation et pas les méchantes, et je me retrouve dans plein de mots que j'ai entendus depuis ce matin.

Ensuite, je me dis : tu as fait cela, c'est bien. Nous avons tous fait cela ensemble avec les parents, c'est bien. Nous avons fait quelque chose de positif, mais est-ce que cela a changé le monde ? Est-ce que cela va changer demain ? La réponse était non. Je me suis dit : mais qui peut changer demain ? Qui change l'avenir ? Qui construit l'avenir ? Qui projette l'univers des dix, quinze ou vingt prochaines années, voire plus ? Les tous petits. Je me suis dit : il faut que tu fasses quelque chose, un projet qui te permette d'aller auprès de tous petits pour les éduquer à l'égalité, pour leur montrer qu'il y a une autre façon de vivre ensemble et leur donner d'autres clés pour se construire.

Sandrine Rousseau : Était-ce Najat Vallaud-Belkacem, qui était ministre de l'Éducation à l'époque ?

Nicole Abar : C'était la ministre du Droit des femmes, que j'ai rencontrée en lui présentant le projet que je mettais en œuvre sur la ville de Paris, et après sur la ville de Toulouse, avec comme destination d'abord les adultes parce que ce sont eux qui reproduisent les stéréotypes. J'ai donc rencontré Najat Vallaud-Belkacem qui était en discussion avec Vincent Peillon pour porter de façon concrète la thématique de la lutte contre les stéréotypes des plus jeunes âges dans le contexte scolaire. Avec Vincent Peillon et Najat Vallaud-Belkacem, nous avons projeté en grand mon rêve, puisque j'étais une toute petite association, de le faire fonctionner au sein de l'Éducation nationale, dix académies, 600 classes, à destination des enseignants. Je vous le dis, ils l'ont arrêté, ils ont eu tort. C'était fantastique, un vrai bonheur. C'est vraiment là que commence le changement. Cela commence par aller trouver les adultes qui sont au contact des enfants pour les obliger à se remettre en question, prendre conscience et faire en sorte d'avoir une interaction éducative avec eux qui lutte contre tout ce qui est considéré comme normé, les relations de pouvoir, etc., mais j'y reviendrai tout à l'heure.

[Applaudissements]

Sandrine Rousseau : Oui, nous y reviendrons oui. Merci, Nicole Abar. Dominique Doré, comment est née l'idée de la Maison des Babayagas ? Comment s'est construite cette idée ? Une maison comme cela n'a pas dû être simple à monter.

Dominique Doré : Je ne faisais pas partie du premier groupe. C'est quelqu'un qui a été dans la Maison des femmes de Montreuil qui a dit : « *Je ne veux pas être grabataire et être à la charge de mes enfants. Qu'est-ce que je peux faire pour ne pas continuer ma vie comme cela ?* » Et d'autre part, pour se rendre compte que les femmes ont souvent des revenus moindres au moment de la retraite, et ont souvent une longueur de vie plus grande. À ce moment-là, on se rendait déjà compte qu'on ne pouvait pas aller en EHPAD. Elle a donc commencé à se battre avec deux de ses amies pour essayer de faire un projet. En France, soit vous êtes chez vous, on vous médicalise, on met un certain nombre de choses et vous avez des gens qui s'embêtent et qui finissent par vous dire : « *Je ne vois plus que les gens que je paie* », soit on est dans un EHPAD et on est complètement normé, on doit manger à l'heure où on vous fait manger. Souvent, on vous y jette après un fémur cassé, après une sortie d'hôpital. Ce n'est pas du tout un processus lent et simple auquel on peut s'habituer.

L'idée était donc de faire quelque chose d'alternatif. Sur le premier programme, il était marqué « anti-maison de retraite ». Ce n'est pas du tout cela. C'est *Le Monde* qui, un jour, s'est permis de dire « anti-maison de retraite ». C'est une solution alternative, et il y a plein de solutions alternatives possibles. Vous avez le CAUE du département du Gard qui a commencé à faire un inventaire en montrant qu'il pouvait y avoir des pensions de famille, etc. Ce qui est important, c'est la créativité. Il y a eu récemment des ouvertures de maisons de repli pour qu'on puisse avoir des aidants et des aidés. Ce qui est important, c'est votre créativité, votre imagination.

Quand on démarre un projet en France, tout le monde parle innovation, innovation. Bien souvent, on parle d'innovation technique, mais pas du tout d'innovation sociale. À ce moment, très vite, on vous dit : « *Il n'y a pas de case. On ne sait pas où mettre votre projet. On ne sait pas comment le financer.* » Et puis, c'était très facile, le conseil départemental à l'époque a dit « *C'est sexiste, il n'y a que des femmes.* » À côté, deux rues plus loin, à Montreuil, on fait un foyer de Maliens, avec 200 Maliens, mais là, ce n'est pas sexiste. Le projet en soi a été très long à mettre en place. Heureusement, on a eu la possibilité de jouer de l'influence de Madame Voynet quand elle a été maire, parce qu'elle-même s'y attachait beaucoup. Il y a eu la construction, parce que le conseil régional d'Île-de-France a eu l'idée de créer une ligne « Innovation sociale », sans cela, on n'aurait jamais pu boucler le budget.

La deuxième phase a été la phase de remplir. On nous disait « *Vite, vite, dans un an, cela va être ouvert* ». Maintenant, nous sommes dans une phase difficile parce qu'on essaie de nous remettre dans les anciennes cases. Vous avez le droit d'être dans l'innovation, mais il faut que vous vous pliez aux règles d'aujourd'hui.

Sandrine Rousseau : C'est une innovation temporaire.

Dominique Doré : Il faut tous les jours se battre et nous sommes atypiques. Une fois par an, on fait les « babatageuses », c'est-à-dire qu'on va chercher des portraits de femmes qui ne sont pas connues, on fait des pochoirs et on va peindre sur des toiles sur la place de la mairie. On peut taguer à tous les âges !

[Applaudissements]

Sandrine Rousseau : J'aimerais beaucoup voir vos tags et voir comment vous taguez ces femmes.

Dominique Doré : Vous pouvez venir travailler avec nous.

Sandrine Rousseau : Oui. J'essaie de le faire aussi à l'université pour essayer de sortir les femmes des archives et donc, de taguer aussi leurs portraits sur les bâtiments. Vous savez dans les universités, quand on regarde sur les pages Wikipédia ou sur les sites officiels, les anciens étudiants ou les anciens chercheurs ne sont que des hommes. C'est comme s'il n'y avait pas de femmes qui avaient travaillé dans ces universités. J'essaie donc de le faire à l'Université de Lille et ce n'est pas si simple.

Ghada Hatem-Gantzer, j'ai vu que la Maison des femmes avait fait des petits et qu'il allait s'en ouvrir une à Paris. Anne Hidalgo l'a annoncé hier, je crois. Visiblement en Île-de-France plusieurs vont s'ouvrir. Je crois que Marlène Schiappa avait aussi retenu le modèle. Est-ce que vous pourriez nous expliquer d'où vient cette idée de la Maison des femmes et comment elle s'organise ?

Ghada Hatem-Gantzer : La Maison des femmes est née parce que je suis gynécologue et que cela à peu près 40 ans que je soigne, que j'accompagne des femmes. J'ai la prétention de connaître un peu leur intimité. Cela m'a permis de voir que ce que les femmes pouvaient vivre était assez universel, qu'elles soient avocates dans le 16^e arrondissement à Paris ou migrante à Saint-Denis où je travaille maintenant. Il y avait énormément de problématiques communes. Je trouvais que l'hôpital n'était pas forcément le lieu le plus adapté. Quand vous êtes gynécologue obstétricien, accoucheur, vous vous occupez de stérilité, d'accouchements, de grossesses compliquées, etc. Vous devez aussi vous occuper de femmes victimes de violences, d'excision, de grossesses non désirées, de mineures qui ont vécu un déni de grossesse et qui viennent à quatre mois vous demander de leur enlever cette grossesse sinon elles vont se jeter par la fenêtre. Je trouvais que tous ces sujets avaient une thématique commune qui était la vulnérabilité des femmes. Je rejoins l'oratrice de ce matin, je crois qu'un des grands problèmes que nous avons, c'est d'avoir un utérus et d'être obligées la plupart du temps d'enfanter. Cela nous met souvent dans des galères un peu compliquées.

À l'hôpital, je trouvais que ce n'était pas adapté. J'ai eu envie de créer un endroit. Cela ne s'appelait pas forcément la Maison des femmes. C'est là que j'ai vécu les mêmes galères que mes voisines puisque c'est pareil, c'était de la santé, mais aussi de la prévention. Il n'y avait pas de case, il n'y avait pas de tuyau pour apporter l'argent. J'ai donc eu l'idée, un peu inattendue dans un hôpital, de demander un financement multiple, c'est-à-dire la région Île-de-France, le département, les villes d'à côté et des fondations privées. C'est cela qui m'a permis, *in fine*, de boucler presque un budget, de construire un lieu qui depuis deux ans et demi qu'il est ouvert, a montré sa pertinence.

Nous avons accompagné entre 6 000 et 7 000 femmes depuis que nous sommes ouverts. Nous faisons 11 000 consultations par an. Nous avons sur place tout ce qu'il faut.

Si vous venez parce que vous êtes enceinte, et que petit à petit, vous avouez que cette grossesse est issue d'un viol et qu'accessoirement, on découvre que vous êtes excisée, etc., tout le monde est là. Nous travaillons avec ce que l'on appelle communément le secret médical partagé, c'est-à-dire que l'on connaît l'histoire de la femme, mais on ne lui demande pas 25 fois de la répéter. Ensuite, nous avons des assistantes sociales, des psychologues, des psychiatres, des policiers, des avocats, etc. Ce qui fait que la femme se saisit de ce qu'on lui propose pour sortir de la violence tout simplement. Notre objectif est de l'amener vers l'autonomie. Nous avons la chance – ce n'était pas prévu à la base dans mon projet – d'avoir des volontaires qui nous ont proposé des ateliers d'amélioration de l'estime de soi. Elles font des bijoux, du dessin, du karaté avec Florence Fischer, triple championne du monde de karaté, qui n'est pas très connue non plus. Elles font maintenant du théâtre, de la photo. Bref, parce qu'il y avait une maison, plein de gens ont eu envie de venir s'investir et je trouve cela génial. Plein de jeunes femmes bénévoles qui, par exemple, avaient fait l'ESSEC, HEC, m'appelaient en disant : « *Je travaille chez L'Oréal. Cela ne m'intéresse pas du tout de leur faire gagner trois fois plus d'argent en vendant le shampoing pour cheveux frisés, noirs. J'ai un peu de temps, est-ce que je peux venir aider ?* ». Vraiment, tout cela a fait un énorme objet qui n'est toujours pas identifié et qui n'était pas prévu.

Cela fait que nous avons eu envie de nous dupliquer. Beaucoup de gens nous ont appelés : Bruxelles, qui a déjà sa Maison des femmes. Il y a des Maisons des femmes à Paris et il y en a une à Montreuil, mais ce n'est pas la même chose. Nous, c'est une maison de soins, ce n'est pas du tout une maison militante. On est forcément militant quand on fait ce genre de métier, mais on entre dedans par le soin. C'est un guichet unique où, dès que vous avez un problème en lien avec les vulnérabilités, vous toquez à la porte et on vous accueille sans rendez-vous. Il va y en avoir, j'espère, à Bordeaux, mais c'est un peu galère, Caen, Mulhouse, Tahiti. Plein de gens viennent vers nous en disant : « *Comment avez-vous fait ? Qu'est-ce qu'on peut faire ?* » Nous sommes tout à fait heureuses de leur donner des conseils.

[Applaudissements]

Sandrine Rousseau : Ce n'est pas la même chose que ce qu'a annoncé Anne Hidalgo.

Ghada Hatem-Gantzer : Non, c'est de l'hébergement.

Sandrine Rousseau : Merci de cette précision. Je reviens vers vous, Crystal. Est-ce que cela a été facile de participer à Gras Politique ? Est-ce que c'est facile comme action ? Est-ce que vous sentez qu'il y a une forme de résonnance dans la société ?

Crystal : La résonnance est très grande, et pas seulement vis-à-vis des personnes grosses. En parlant de la pression qui est faite sur le corps des femmes, les corps des femmes, les corps de la femme, je ne sais pas comment l'exprimer, en parlant de cette pression-là, on parle à tous les corps non normés. Cette table aurait mérité peut-être des représentations de personnes transgenres, de personnes handis, de personnes racisées. Mais peut-être n'y avait-il pas la place, ou peut-être est-ce pour l'année prochaine. Cette pression-là résonne beaucoup dans la société, même vis-à-vis des personnes valides blanches, et minces, parce que la pression est constante.

Ce qui est par contre assez communément admis dans notre société, c'est cette idée fausse que les personnes grosses méritent les discriminations dont elles sont victimes, parce qu'on associe l'obésité et le surpoids à de la paresse, à de la paresse intellectuelle, à du manque de volonté. On le dit souvent chez Gras Politique : n'essayez pas d'être obèse, c'est vraiment très chiant. Il n'y a aucun avantage. Si vraiment c'était un manque de volonté, les gens gros seraient beaucoup moins nombreux. J'ai la prétention de croire qu'on a beaucoup plus de volonté que cela.

Il y a donc ces deux visions qui s'opposent : les gens qui sont très sensibles au fait que « *les injections faites sur le corps, non, ce n'est pas normal* » et ces personnes qui considèrent qu'on mérite une punition. C'est très vivant sur les réseaux sociaux, qui sont notre principal outil de communication aujourd'hui. On a fait pas mal de vidéos virales, pas mal de plateaux télé sur nos sujets. C'est très vivant. Je pense que nous partageons cela avec les autres associations féministes. Le fait d'être gros, c'est un facteur aggravant. On mérite ce sort parce qu'on en est responsable. C'est terrible en fait parce qu'aucune de ces affirmations n'est vraie. On ne mérite pas d'être discriminés dans la société actuelle. Le corps que l'on porte, quel qu'il soit d'ailleurs, n'est pas le résultat d'une volonté farouche.

Sandrine Rousseau : La discrimination est aussi économique. Vous disiez que les différences à l'embauche étaient massives.

Crystal : Il y a quelque chose d'assez évident, c'est que la carte de l'obésité et la carte de la précarité se superposent. Cela fait un cercle vicieux parce que les hommes obèses sont trois fois moins embauchés que la moyenne, et les femmes sont six fois moins embauchées. C'est pour cela que Gras Politique est une association féministe. On sent que cette normalisation, cette pression sur le corps des femmes s'exprime particulièrement à travers la grossophobie. Ce défaut d'employabilité maintient les personnes grosses dans un état de précarité. La précarité n'aide pas à faire des activités, à améliorer par exemple son régime alimentaire. Du coup, on retombe dans un cercle qui perpétue un surpoids familial et sur d'autres facteurs. Il faut quand même rappeler que l'obésité est une maladie multifactorielle et qu'on ne peut imputer cette maladie à un seul facteur. C'est très important de le rappeler parce qu'aujourd'hui, on a vraiment le sentiment qu'on réduit l'obésité juste à de la malbouffe. C'est bien sûr bien plus complexe que cela.

Sandrine Rousseau : D'accord. Donc, les femmes sont beaucoup plus victimes de grossophobie que les hommes, c'est cela ?

Crystal : Je ne saurais pas exprimer « victime », mais par exemple, la proportion de gros est assez équilibrée. Il y aurait 50 % d'hommes, 50 % de femmes obèses. Sur la chirurgie bariatrique, qui est la chirurgie de l'obésité, si je ne me trompe pas dans les chiffres, on a 83 % des femmes opérées et 17 % des hommes. On voit bien que les femmes sont poussées à cette chirurgie. Je rappelle que ce sont des procédures très lourdes, qui sont parfois nécessaires, mais sur lesquelles les motivations doivent être vraiment pesées. On voit que cette surexposition des femmes à cette chirurgie montre à quel point la pression et l'injonction à la minceur sont présentes dans la population féminine.

Sandrine Rousseau : Nicole Abar, on est un peu resté sur notre faim sur les ABC. Vous avez fait une phase test, et après, il a été décidé de généraliser les ABC et c'est là que cela s'est compliqué. Racontez-nous cela.

Nicole Abar : Oui, l'Éducation nationale et le ministère du Droit des femmes ont lancé ce programme qu'ils avaient nommé « expérimental ». Même ce moment-là a posé problème à plein de gens. Là aussi, il faudrait qu'on reprenne le dictionnaire. On a fait appel au volontariat des rectorats d'académie et on a été débordé. Massivement, la structure du ministère de l'Enseignement s'est positionnée et tout le monde voulait participer. Il a donc fallu faire un choix, parce que c'était une partie expérimentale et qu'on ne pouvait pas prendre tout le monde. On n'a retenu que dix académies et 600 classes comme je vous le disais, avec comme concept, j'espère que vous l'entendrez bien, que la cible n'était pas dans l'immédiat les enfants, mais la cible était les enseignants et l'ensemble des personnels adultes qui sont autour de l'enfant tout au long de sa journée qu'il passe à l'école. Bien sûr, on était dans le premier degré.

On a mis en place des séquences de formation, qui duraient deux jours, mais la grosse révolution, au-delà du fait qu'il y avait du volontariat, que le choix avait été fait, c'est une fois que les classes et les écoles étaient inscrites, les enseignants étaient obligés de venir en formation, ce qui est une entorse au principe de la formation professionnelle continue puisqu'en principe, c'est le volontariat. Donc, les enseignants – je devrais dire enseignantes – étaient obligés de venir en formation. La plupart disaient : « *Nous savons, nous avons été formés pour cela. Il n'y a pas de problème. Nous sommes parfaitement lucides, parfaitement conscients et conscientes des enjeux. Nous y portons beaucoup d'attention tout au long de nos interactions avec les élèves.* »

Sauf que quand elles sont venues passer deux jours dans nos bureaux pour la formation, elles sont ressorties quand même un peu ébranlées pour la plupart. Il y avait une façon d'interagir avec eux, de les former, un peu normée Éducation nationale – je n'en dirai pas plus – et il y avait des gens comme moi. Je ne suis pas quelqu'un de normé, vous avez vu mon intervention. J'ai attiré l'attention dans un premier temps déjà sur l'espace, l'occupation de l'espace, la motricité et le corps, parce que c'est bien là que tout commence. Si vous m'y autorisez, je pense que vous ne m'y autoriserez pas, mais ce n'est pas grave, je le fais quand même, je vais vous montrer quelque chose. Tant pis pour le micro, je pense que vous m'entendrez quand même.

Sandrine Rousseau : Merci.

Nicole Abar : Je termine quand même la démonstration en disant que j'ai insisté beaucoup pour que dans ce projet-là, il y ait les cours de récréation. Peut-être aura-t-on une question sur les cours de récréation tout à l'heure. Pourquoi ? Parce que si vous exprimez ce que je viens de vous exprimer, il semblerait que vous gommiez les filles et les garçons, que vous favorisiez l'homosexualité, ou le lesbianisme, et que de surcroît, vous occupez le temps d'enseignants qui n'ont que cela à faire, à apprendre aux enfants à se masturber en classe.

Sandrine Rousseau : Y avait-il quelque chose là-dessous ou rien du tout ?

Nicole Abar : Les ABCD ont été pris pour cible parce qu'il y avait eu le mariage pour tous, que de fortes oppositions s'étaient manifestées qui n'avaient pas été prises en compte puisque la loi a été votée quand même. Je pense que cela a été un prétexte pour faire un échec au gouvernement sur une politique publique qui était extraordinaire. Je vous assure que toutes les femmes, tous les hommes qui ont écrit des livres sur cette thématique de la lutte contre les stéréotypes, ce que cela engendre comme forme de violences... Parce que ce que je viens de vous montrer derrière mon rideau, c'est une violence, et cela commence là, la vraie contrainte. Cela commence là, la vraie timidité. Cela commence là, le fait d'être victime de quelque chose et de l'accepter parce que je n'ai pas le contact avec mon énergie. Je pense qu'on remettait en question pour certains et certaines à la fois des façons de vivre, des façons de fonctionner. On en a parlé depuis ce matin sans arrêt. On veut quand même malgré tout que ce soit normé, que les filles se comportent comme cela, les garçons comme cela, parce que c'est plus confortable.

Des personnes se sont emparées des ABCD, des extrémistes religieux, les catholiques d'un côté et les musulmans de l'autre. Elles ont manipulé la foule avec des réseaux sociaux pour faire en sorte que tout ce que je viens de vous raconter soit suffisamment audible pour qu'il y ait un mouvement de masse et que des parents retirent les enfants des écoles. Vous me demandiez comment je l'avais vécu. D'abord avec stupeur, et je m'inquiète pour la démocratie. Si on est capable de croire qu'en France, dans un pays qui fait ma grande fierté – je suis une enfant de la République, je vous ai dit quelles sont mes origines – si on peut croire que notre école, qui est gratuite et pour tous, est capable de faire cela, là, je suis vraiment très stressée et cela me fait vraiment peur.

Vous connaissez les relations de pouvoir. Le terrain a commencé à bouger. Les parents sont venus retirer les enfants des écoles. Des enseignantes ont été agressées.

Sandrine Rousseau : Il y a eu vraiment un mouvement massif, c'est cela ?

Nicole Abar : Oui, parce qu'il y a des lieux où il y a des regroupements de populations. Il y a des lieux où l'information circule par le texto. Il n'y a pas de contre-pouvoir, il n'y a pas de moyen de les interpeller. Les enseignants dans les écoles avaient beau expliquer ce qui se passait. Je vous raconterai peut-être après si nous avons le temps comment on faisait. Cela a été une manipulation de masse parce qu'on voulait se venger du mariage pour tous. Je pense que ce n'est pas fini, je pense que la PMA va servir aussi à se venger du mariage pour tous. On voulait aussi faire un bloc du côté musulman pour mobiliser ces foules-là et pour remettre en question notre modèle républicain qui impose des valeurs et des comportements dans notre contexte éducationnel qui est le ministère de l'Éducation nationale et notre école républicaine.

Sandrine Rousseau : Tout cela n'est pas très rassurant, en effet. Sylvie Fabregon, peut-être que depuis la place où vous êtes, vous pouvez envoyer beaucoup de messages subliminaux sur tout ce dont on parle actuellement.

Est-ce qu'il y avait une démarche militante à l'origine de votre projet ? Est-ce que vous sentez que les choses sont en train de bouger sur la représentation du corps ?

Sylvie Fabregon : Une démarche militante, peut-être pas. Ce n'était pas militante, mais c'était juste de se rendre compte de ce qui se passait. Je me disais : les gens vieillissent et continuent à mettre des jeans ; les gens sont gros, mais ils sont beaux ; il y a des transgenres ; il y a des nogenres maintenant ; il y a des personnes handicapées qui veulent continuer à être regardées. Je voulais en fait que les gens se sentent tous importants, valorisés, que chaque personne puisse se retrouver dans une image. Au lieu d'avoir ces mannequins qui sont toutes les mêmes, je voulais avoir au contraire des gens différents, qui avaient, en plus de leur physique, une personnalité et une envie de dire : « *Je ne suis peut-être pas comme sur les magazines, mais je suis moi et je suis content d'être moi* ».

Sandrine Rousseau : Est-ce que vous sentez les choses bouger actuellement ?

Sylvie Fabregon : Oui, les choses bougent. Nous disons des *curvy* pour les gros, c'est-à-dire avec des formes. C'est vrai que c'est un petit peu dur parce que certains publicitaires nous demandent des femmes rondes, mais qui ont le ventre plat, pas de double menton, de gros seins, de grosses fesses, une petite taille. Là, nous leur disons non, mais c'est en train de bouger oui, parce qu'il y a aussi de l'argent derrière. Ils se disent qu'ils veulent aussi vendre à des femmes plus rondes.

Sandrine Rousseau : C'est-à-dire qu'en fait, il y a une manière d'être ronde.

Sylvie Fabregon : Il y a une manière d'être ronde dans la tête de certaines personnes. On est dans l'image. Il y a aussi une manière d'être vieux. Il faut être beau vieux. Il faut avoir les belles rides, etc. Mais c'est quand même en train de bouger parce qu'avant, pour vendre une crème pour des personnes âgées, 60 ans, ils prenaient des femmes de 25 ans, et maintenant, pour vendre des crèmes pour des femmes mûres, ils prennent des femmes de 60 ans aussi. Donc oui, c'est en train de bouger.

Sandrine Rousseau : D'accord. Bon, un petit message d'espoir ne fait pas de mal dans le moment. Dominique Doré, pourriez-vous nous dire si c'est facile de cogérer une Maison de femmes comme cela, si c'est simple, et qu'est-ce qui vous enrichit dans ce modèle-là ?

Dominique Doré : Ce qui n'est pas simple, c'est d'avoir voulu mettre plusieurs facteurs ensemble. Le féministe, l'écologie, la citoyenneté, l'autogestion, c'est un peu innovant. Nous arrivons toutes de domaines un peu différents. Nous sommes 21. Moi, je suis plutôt permaculture et nous avons une fille qui est plutôt « je jette tout ». Il y en a une qui veut faire la vaisselle avec de la vaisselle dont on peut se resservir ; il y en a une autre qui ne jure que par le plastique parce que comme cela, on n'a pas la vaisselle à faire. Il y a des choses qu'il faut un peu mâcher. Mais ce qui est important, c'est la créativité de chacune, c'est-à-dire que nous en avons une qui est plus activité cinéma, même si nous avons le Méliès à côté qui est quand même une référence, quand nous faisons une soirée cinéma, si c'est du cinéma japonais, après, nous faisons un diner japonais.

C'est notre originalité. Nous allons faire de la sérigraphie incessamment sous peu. Nous faisons des ateliers de sophrologie, de yoga. C'est par les compétences de chacune que nous arrivons un peu à nous retrouver, mais c'est quand même très difficile d'avoir 21 personnes qui se mettent d'accord ensuite. On est donc plutôt sur huit, dix qui font le travail.

Nous avons un phénomène extérieur, qui n'était pas attendu, mais qui est très important, c'est que notre immeuble a été construit à côté de la mairie, des transports en commun, de la bibliothèque, du théâtre, du cinéma et de commerçants. C'est rêvé pour des personnes âgées. Nous ne sommes pas parties nous mettre dans un trou où il n'y a rien. Je pense que c'est un facteur qui va nous aider.

Des conflits, il y en a partout, il faut aussi les supporter, par contre, ce qui est difficile, c'est que si on continue, d'un côté, vous avez des évaluations classiques faites par des organismes officiels et si vous êtes autrement, il faut commencer à réfléchir aux critères d'évaluation pour mesurer nos chances de succès ou comment est-ce qu'on a pu faire. Quand il y a la nuit blanche à Paris, la plupart d'entre nous ne seraient pas sorties. Je mets quatre ou cinq invitations dans les boîtes aux lettres de celles que je pense intéressées et nous allons à quatre ou cinq faire la nuit blanche à Paris. Cela peut être aussi des sous-groupes. Ce qui est important, c'est d'abord que cela fasse plaisir à celles qui le font, que cela puisse faire découvrir des choses à celles qui ne les ont pas pratiquées.

Cela peut être aussi de surprendre les mairies et nos partenaires. Pour eux, ce n'était pas pensable qu'on réussisse à faire notre fête de cinq ans en ne prenant que des gens de l'économie sociale et solidaire de Montreuil. Nous avons eu les bouquets de fleurs de Montreuil, le pain de Montreuil. D'habitude, ils ont des animateurs qui viennent animer, qui vous dit qu'à 4 heures, il faut faire ceci, à 5 heures, il faut faire cela. Ils sont assez déroutés par le fait que nous soyons autonomes et que nous le fassions.

Sandrine Rousseau : Heureusement surpris, j'espère quand même, plus que déroutés.

Dominique Doré : Oui, mais on le retire leur boulot !

[Rires, applaudissements]

Sandrine Rousseau : Ce n'est pas faux ! Ghada Hatem, est-ce que c'est facile de faire vivre cette Maison des femmes ? Déjà, combien de femmes recevez-vous dans cette maison ? Comment voyez-vous l'avenir de cette maison ?

Ghada Hatem-Gantzer : Nous recevons 30 à 50 femmes par jour. Non, ce n'est pas facile du tout. Ce n'est pas facile pour deux raisons. La première, c'est qu'actuellement, les soignants sont financés par des fondations privées. C'est super, mais ce n'est pas pérenne. Une partie de mon travail consiste donc à trouver des sous et l'autre partie à essayer de convaincre les politiques que, puisque c'est de la santé publique, puisque c'est du soin, il faudrait peut-être que le ministère de la Santé finance ces lieux. Vraiment, c'est économique, parce que des travaux ont montré par exemple que le coût des violences faites aux femmes, si on rajoute les consultations, les arrêts de travail, etc., c'est au minimum 4 milliards d'euros.

Juste un petit exemple pour que vous compreniez où sont les économies. Hier, en consultation, je vois une femme que je suis depuis pas très longtemps pour un cancer du col de l'utérus. Je voyais bien qu'elle était plus anxieuse que la moyenne, parce qu'elle passait son temps à faire des frottis tous les trois mois alors que ce n'était pas nécessaire. Elle arrive avec une pile d'exams en me disant : « *J'ai ma partout. Avec mon généraliste, on a fait un scanner du thorax, un scanner du pelvis. Le cœur, la caméra dans le colon, le truc dans le poumon. On n'a rien trouvé. Docteur, vous ne pensez pas que je devrais faire une IRM parce que peut-être que je verrai encore mieux ?* » Je me suis dit : toi, tu as un truc qui ne va pas. Je lui dis tout simplement : pourquoi êtes-vous aussi mal ? Pourquoi est-ce que vous avez aussi peu confiance ? J'avais à peine fini qu'elle fond en larmes et qu'elle commence à me raconter sa vie d'épouse alors qu'elle est divorcée depuis vingt ans. Elle est d'origine roumaine. Son ex-mari est en Roumanie. Elle est encore complètement terrorisée. C'est l'histoire de tout le monde : viol conjugal, du sang partout, les couteaux à la cuisine, les enfants sous le lit. Elle est partie et pourtant elle est dans un psychotraumatisme permanent avec cela. Elle l'a dit à son médecin qui lui a dit : « *Madame, vous avez l'air stressée.* » Pas sotté du tout, elle lui a répondu : « *C'est vrai, il faudrait peut-être commencer à soigner mon stress.* » Il lui a donc donné des antidépresseurs. Elle va le voir 25 fois par an, etc. On est resté dans cette logique. Il suffit que cette femme soit prise en charge pour son psychotraumatisme, pour qu'elle aille beaucoup mieux et qu'on arrête de faire des tonnes d'exams inutiles, des tonnes de consultations inutiles.

Rien que cela, c'est vraiment une motivation à financer toutes les Maisons des femmes, appelez-les comme vous voulez, qui auraient envie de s'installer près d'un hôpital pour faire ce travail d'accueil, d'accompagnement, de faire des certificats médicaux pour coups et blessures si un jour elle voudra porter plainte, accompagner vers le commissariat, former les flics, tout ce que nous faisons au quotidien. Donc non, ce n'est pas très facile.

L'autre difficulté, c'est que quand vous êtes confronté toute la journée à des histoires de violences, vous subissez ce qu'on appelle le syndrome vicariant, c'est-à-dire que vous devenez vous-même une victime secondaire. Au bout d'un moment, vous pétez un câble parce que c'est trop, c'est trop dur, c'est trop lourd. Il faut donc aussi soigner les soignants. Tout cela est quand même un exercice assez difficile.

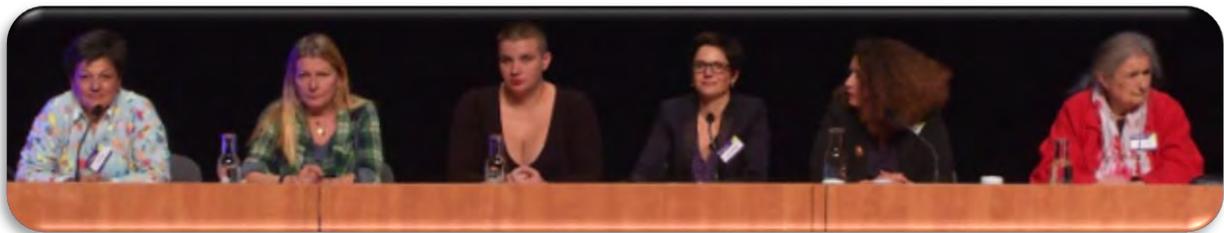
Je voudrais rajouter quelque chose en écho à Madame Abar. Nous allons aussi dans les lycées et les collèges parce que nous sommes intimement persuadés que la violence... Je dis que cela commence dans l'utérus. Je voudrais aussi faire des formations *in utero*, mais ce n'est pas encore à la mode ! Quand on va dans les lycées et les collèges pour faire l'éducation à la santé sexuelle et affective, le consentement, ce n'est pas toujours facile. J'interviens par exemple dans un collège un peu à tendance catholique. Les mamans écrivent à la directrice : « *Nous ne voulons pas que ce suppôt du planning familial vienne pervertir nos filles.* » Quand je vais dans des collèges un peu plus mixtes, c'est pareil, il y en a qui ne veulent pas qu'on explique à leurs enfants ce que c'est que la sexualité parce que forcément, on va en faire des putes, et on va promouvoir la masturbation. Donc, nous avons exactement les mêmes problèmes.

Mais je pense qu'il ne faut pas lâcher. Il ne faut absolument pas lâcher. Si on ne commence pas à éduquer les petites filles à leurs droits à la fierté et si on ne peut pas éduquer les petits garçons au respect, on est là encore dans cent ans pour le 110^e colloque de Strasbourg et on n'aura pas fait un pas.

[Applaudissements]

Sandrine Rousseau : Je me permets un complément sur ce que vous venez de dire au titre de mon expérience dans l'association PARLER. Je suis extrêmement surprise de l'absence de diagnostic des traumas liés aux violences sexuelles et sexistes. On soigne beaucoup les femmes pour des dépressions, pour de l'anorexie, pour des troubles bipolaires, de l'obésité. On les gave énormément de médicaments et il y en a qui sont nourries comme cela depuis trente ans avec des gélules. Jamais on ne leur a posé la question de savoir si elles avaient vécu une violence sexuelle. S'il y a des médecins dans la salle, n'hésitez jamais à poser cette question. Toutes les études montrent que dès lors que l'on pose la question, les femmes répondent.

Je vous propose que nous passions aux questions dans la salle, que nous fassions un premier tour, que nous prenions cinq, six questions et que l'on réponde, puisque nous sommes là aussi pour l'échange.



Échanges avec la salle

Première question :

Je voulais vous remercier toutes parce que vos présentations respectives ont fait comme une sorte de panorama qui montre qu'il n'y a pas un centimètre carré, je dirais même un centimètre cube du corps des femmes qui échappe aux normes et aux prescriptions sociales, tous les âges de la vie, toutes les sexualités, toutes les aspirations physiques. Vos diverses présentations, ensemble, dessinent un tableau qui est à la fois très effrayant, mais en même temps quelque chose qui donne envie de continuer.

Je voulais rebondir sur l'épisode des ABCD de l'Égalité, dont j'ai été, comme tant de féministes, tellement déçue qu'ils soient abandonnés. C'était des mesures de bon sens, tellement simples et basiques, c'est une catastrophe. Vous évoquiez les questions de la PMA. Effectivement, on a le sentiment parfois, avec un peu d'incrédulité, qu'il suffit de quelques mobilisations, généralement très minoritaires mais très intenses, pour que les bonnes volontés cèdent tout d'un coup. On l'observe avec le report de la discussion sur la question de la PMA pour toutes. Je l'ai déjà dit en fin de présentation ce matin, mais il se trouve que ce week-end est un week-end important pour les droits des femmes et sur cette question des violences sexistes et sexuelles.

Si les mobilisations de samedi pouvaient être l'occasion pour qu'enfin, au niveau politique, local, mais on l'espère aussi gouvernemental et national, nos responsables prennent la mesure tout de même que les choses ne vont pas vraiment dans le bon sens et qu'il est temps de réagir. La question que je me pose souvent est : de quoi ont-ils peur ? Qu'est-ce qui leur fait si peur dans ces quelques cris d'orfraie qu'on entend ici et là ? La journée d'aujourd'hui le prouve, nous sommes quand même suffisamment nombreux et nombreuses pour faire entendre nos voix et faire en sorte que les petits piailllements minoritaires soient étouffés par notre grande clameur. Merci à vous.

Dominique Doré : À l'heure de la biodiversité, que l'on essaie de maintenir dans la nature, je pense aussi qu'il faut que chacun d'entre nous comprenne qu'il vaut mieux un bouquet de fleurs qu'une normalisation. La normalisation, c'est : je ne veux voir qu'une seule tête et je coupe tout ce qui dépasse. Il faut qu'on lutte pour maintenir cette biodiversité où chacun peut apporter sa pierre, travailler en confiance avec d'autres. Énormément de mouvements sont en train de travailler dans cette direction, mais le pouvoir d'agir, c'est chacun d'entre nous.

[Applaudissements]

Ghada Hatem-Gantzer : Je voulais juste vous dire de quoi ils ont peur. Estimons-nous heureuses, il y a 300 ans, on nous brûlait. Nous ne sommes enfin plus des sorcières. Je trouve que ce n'est déjà pas mal.

Deuxième question :

Bonjour. Merci pour votre intervention. J'avais une question : qu'est-ce que nous pouvons faire à notre niveau, citoyen lambda, adolescent-e, lycéen-ne, étudiant-e, pour que cela change ?

Dominique Doré : Ne restez pas seule, rapprochez-vous d'un réseau. Il y a énormément de réseaux. Cela peut être *Dialogue en humanité*, cela peut être *L'archipel*, *Les jours heureux*. Par exemple, les femmes qui travaillent dans le bâtiment ont fait *Les Enchantières* parce que c'est très dur d'être une femme dans le bâtiment. Essayez de ne pas vous épuiser. Rapprochez-vous d'un réseau, sinon vous allez péter un plomb. Participez dans ce réseau à faire avancer les choses. Cela peut être dans un conseil municipal. Il y a énormément de mouvements. Cela peut être dans le sport, dans la culture. Allez dans une maison des associations et regardez ce qui vous fera plaisir.

Crystal : Oui, le réseau, mais je pense que la première nécessité, c'est surtout d'être attentif et regarder comment les discriminations se font et se forment, et particulièrement celles dont on n'est pas l'objet. Je pense que pour que cela change, il faut qu'on soit attentif à notre voisin et à notre voisine. Là-dessus, le féministe intersectionnel est assez riche de publications, d'écrits, de militants et de militantes. Se renseigner, mais se renseigner particulièrement sur les discriminations dont on n'est pas l'objet permet d'ouvrir le champ des possibles et de la bienveillance surtout.

[Applaudissements]

Sylvie Fabregon : Pour que cela change, je pense qu'il faut s'aimer, il faut arrêter de se regarder, de se trouver tous les défauts du monde. Il faut essayer de s'aimer, de faire autre chose que de se critiquer. Il faut se laisser tranquille.

(Applaudissements)

Nicole Abar : Je crois qu'on est fortes, puissantes, énergiques, toniques, capables, déterminées. Je m'adresse là, pour répondre à la question d'une seule, à chacune et à chacune des personnes qui sont présentes dans cette salle individuellement. Je commence par moi. Moi, tout de suite. Mon créneau, c'est les stéréotypes. Je suis sûre que la plupart des personnes qui sont dans cette salle, comme les enseignants quand je les ai croisés qui étaient tous et toutes de bonne volonté, et convaincues-s qu'ils n'étaient pas un des maillons de la reproduction, ils en étaient un. Je pense que nous sommes tous concernés par cela. Retournons la loupe déjà pour commencer à mettre toute cette énergie, toute cette puissance, toute cette envie de changer le monde sur le moi. Qu'est-ce que, moi, je peux faire déjà sur moi pour faire en sorte d'entendre tout ce qui a été dit par les autres personnes autour de cette table et comment est-ce que moi, je me remets en question sur cette fameuse contribution à la reproduction des stéréotypes, dans mon regard, dans mon langage, dans mes interdits, dans les choix que j'autorise ou que je ne t'autorise pas ? Je vous assure que déjà commencer par soi, c'est énorme.

Le peu de temps que je passe avec les gens, je prends des défis sans arrêt. Je dis : écoutez, je passe un peu de temps avec vous, je vous piège. Cela marche à tous les coups. Il y a toujours un moment donné, quelque part, un instant précis où la personne va dire quelque chose qui est stéréotypé, en toute bonne foi, avec vraiment de la générosité, de la bienveillance, en pensant qu'elle est positive dans ce qu'elle dit. En fait, elle perpétue ce qui est le premier degré de la violence que nous subissons, mais que les petits garçons subissent aussi. Sur les stéréotypes, les garçons subissent aussi. Il faut travailler sur les deux genres, les deux enfants.

Ghada Hatem-Gantzer : En médecine, on parle de prévention primaire et de prévention secondaire. Si vous voulez être efficace, vous pouvez déjà faire de la prévention autour de vous. Quand vous voyez des petites filles être maltraitées dans la cour d'école ou même dans leur famille, réagir. Quand vous voyez des copines que vous pensez bien connaître avoir des comportements bizarres, questionnez, recherchez la violence conjugale. Soyez à l'affut et soyez aidant.

J'en ai juste un peu marre qu'on soit obligé de mendier en permanence, qu'on soit obligé de faire des hashtags et de marcher, etc. Soyez plus exigeantes par rapport aux politiques. Ce n'est pas normal que par exemple pour la santé des femmes on doive mendier. Je pense que pour le cancer de la prostate ou de je ne sais pas quoi, cela tombe sous le sens. Arrêtons d'être un peu misérabilistes et allons chercher des droits qui sont les nôtres.

[Applaudissements]

Sandrine Rousseau : Si je peux me permettre de compléter cette réponse, au lycée, au collège, puisque c'était cela la question, mais un peu partout aussi, à l'université, dans les entreprises, etc., je pense en effet qu'il faut être ambitieux sur ces questions et ne rien lâcher. Je pense que la question n'est plus celle de revendications ou de la charité, mais vraiment d'être dans l'effectivité d'une égalité de droits. À chaque fois qu'on constate qu'il n'y a pas une effectivité de l'égalité de droits, il faut demander à ce qu'elle soit rétablie. Tant qu'on ne le demande pas avec la force de conviction qui est que cela doit arriver, on trouve toujours plein d'excuses pour que cela n'arrive pas.

Troisième question :

Bonjour. Tout d'abord, merci beaucoup pour vos interventions riches et qui illustrent la diversité de vos engagements. Merci aussi beaucoup pour cette initiative, toujours très agréable. Je tenais simplement à vous relayer l'information qu'une diversité d'engagements sont pris à Strasbourg, le 24 novembre prochain, samedi soir. Plusieurs associations féministes vont organiser une marche de nuit. C'est assez évènementiel parce que cela fait une moins une dizaine d'années qu'il n'y a plus de marche de nuit féministe à Strasbourg à l'occasion de la journée contre les violences faites aux femmes. Dans cette marche de nuit, nous avons choisi de mettre en avant ce que vous avez-vous-mêmes mentionne, notamment la représentante de Gras Politique, en termes d'intersectionnalité justement, c'est de dire que toutes les femmes et les minorités de genres subissent des violences, mais il y a des personnes, certaines femmes et certaines minorités qui sont d'autant plus à même de subir des violences. On pense aux femmes qui sont à l'intersection du racisme et du sexisme, à des femmes racisées, à des femmes plus âgées, à des femmes grosses, à des femmes non valides, à des personnes trans également.

C'est une amie trans qui était présente aux discussions de ce matin qui m'a demandé de relayer un message parce qu'elle a dû partir. C'est ce que je fais en tant qu'alliée. À la conférence qui traitait du sujet médical, à un moment, mon amie a été assez mal à l'aise. À un moment, l'intervenante a fait la distinction entre le sexe et le genre et a notamment illustré un point sur les indéniables différences entre les sexes. Cela me gêne également. C'est assez problématique parce que justement chez les personnes trans, il peut y avoir des hommes qui ont une vulve, des femmes qui ont un pénis. C'est vrai que l'insistance portée sur l'anatomie, je trouve qu'il y a quelque chose d'essentiel à ce niveau-là. Je vous laisse rebondir sur ce que je viens de dire.

Sandrine Rousseau : Muriel Salle n'est plus dans la salle. Il va être difficile de répondre, sinon je l'aurais invitée à venir vous répondre. Est-ce que quelqu'un peut apporter une réponse ?

Crystal : Je peux peut-être prendre le relais, avec toutes les précautions d'usage parce que je ne suis pas Madame Salle et ce n'est pas moi qui ai fait son intervention. Je pense qu'il faut distinguer la génitalité. Là, elle parlait d'un aspect physiologique de personnes assignées femmes et de personnes assignées hommes. Je pense que pour clarifier son propos, il était important qu'elle soit dans une vision binaire des choses.

Je peux entendre que cela heurte des personnes transgenres. Encore une fois, je ne suis pas concernée par le sujet. Je suis moi-même une femme cisgenre. Je parle avec toutes les précautions d'usage. Je pense que c'était une manière de clarifier son propos. C'est quelqu'un qui a une grande honnêteté intellectuelle et je pense que si la personne qui a été heurtée par son intervention veut prendre contact avec elle – il y avait son mail sur le PowerPoint qu'elle a animé – je pense qu'elle serait très heureuse de répondre. Vraiment, c'est une personne avec laquelle j'ai eu l'occasion d'échanger ce midi, qui a une grande honnêteté intellectuelle sur le sujet. J'invite à contacter cette intervenante.

Sandrine Rousseau : Je pense qu'elle partait aussi des enseignements de l'anatomie et des représentations qu'en avait pendant le corps médical et qui évoluent. On partait de ce point-là. C'était le point de départ de sa démonstration. Je partage l'idée que loin d'elle et loin de son approche des choses, l'idée qu'il n'y ait que deux genres très clivés et très binaires.

Quatrième question :

Bonjour. Je vous remercie aussi pour vos interventions. Je vais en profiter pour rebondir sur l'intersectionnalité. On en a parlé plusieurs fois, que ce soit au niveau de l'écologie ou au niveau des transgenres. Je voudrais revenir sur une parole qui m'a interpellé à un moment et qu'on entend très souvent : on ne veut pas que les femmes soient traitées comme des animaux. Il y a une branche dans le féminisme qu'on appelle l'écoféminisme, qui s'intéresse aux questions des femmes et d'écologie à la fois. Cela tend à converger vers l'animalisme aussi, c'est-à-dire justement ne plus vouloir dissocier les femmes des animaux et les animaux ne doivent eux-mêmes pas être traités comme on les traite actuellement.

La question que j'aimerais vous poser est : est-ce que la stratégie est de vraiment faire en sorte que les femmes, et plus largement les êtres humains, se surélèvent par rapport aux autres animaux ou est-ce qu'on devrait aussi revoir notre relation aux animaux ? Actuellement, beaucoup de parallèles sont faits. Notamment Mélanie Joy et Ophélie Véron, des chercheuses, travaillent sur le sujet et font le lien entre toutes les violences sexistes et les violences faites aux animaux qui sont souvent les mêmes. Avant de vous laisser répondre, je voulais juste vous remercier d'exister. Merci.

Sandrine Rousseau : Merci. On va répondre à cela parce que c'est une question sensible.

Crystal : Je vais débiter et peut-être que mes camarades poursuivront. Je me sens particulièrement visée par votre propos dans la mesure où j'ai évoqué le fait qu'on redirigeait les personnes grosses vers des structures vétérinaires. Ce que vous évoquez, c'est l'antispécisme, si je ne me trompe pas. Je pense que le fait de rapprocher les femmes des animaux, vu le sort qui est fait aux animaux aujourd'hui, est quand même très problématique pour moi. J'entends bien qu'il faut améliorer le sort fait à la condition animale, mais est-ce que pour autant, les femmes ne doivent pas revendiquer un peu plus de dignité que ce qui est réservé aujourd'hui aux animaux ? Je suis désolée, mais je vais le dire, je suis assez choquée par le rapprochement que vous faites et la question que vous faites.

[Applaudissements]

Cela me semble absolument déplacé dans ce colloque. Je le dis avec beaucoup de fermeté. Oui, bien que je sois antispéciste et peut-être m'avez-vous croisé avec mon chien, je ne souhaite pas être traitée comme un animal. Je crois que c'est important de le dire. Plus fort encore, je ne souhaite pas que les femmes, quelles qu'elles soient, qu'un être humain, quel qu'il soit, soit traité avec le sort qu'on réserve aux animaux aujourd'hui. C'est extrêmement important.

[Applaudissements]

Sandrine Rousseau : Il y a quand même un truc qui me frappe. Chaque fois qu'on parle de féminisme, de combat des femmes, de lutte des femmes, il y a toujours quelqu'un dans la salle pour dire : « *Oui, mais il n'y a pas une lutte un peu plus supérieure, un peu décalée ? Il n'y a pas une manière de lutter qui serait un peu mieux ?* » Je peux perdre mon calme sur des sujets comme cela. Il ne viendrait pas à l'esprit de quelqu'un de dire à Mandela : « *Mais finalement, la manière dont vous avez lutté est-elle vraiment la bonne ?* » On fait comme on peut, on fait ce que l'on peut, mais ce que l'on sait, c'est que notre combat est ultra légitime et qu'il se suffit à lui-même surtout.

[Applaudissements]

Cinquième question :

Bonjour. Je voudrais répondre à ce qui a été dit sur l'écoféminisme parce que c'est quelque chose qui me touche beaucoup en ce moment et ce n'est pas ce qui a été évoqué. L'écoféminisme, c'est un courant et c'est une histoire de lutte extrêmement vivace. C'est une réflexion extrêmement riche sur l'idée qu'il faut penser conjointement l'écologie et le féminisme, qu'il faut penser conjointement l'oppression patriarcale et l'exploitation de la nature, mais ce n'est pas comparer les animaux aux femmes. C'est ce que je voulais dire. Ce n'est pas cela, l'écoféminisme.

[Applaudissements]

Sixième question :

Bonjour. Merci pour vos interventions. Ce n'était pas une question, c'était juste un témoignage qui s'adressait en particulier à Nicole Abar par rapport aux ABCD de l'Égalité. Je voulais dire que s'ils ont été enterrés, c'est un peu comme des graines pour moi. Ces graines qui ont été enterrées ont pu germer et donner d'autres choses. En tout cas, cela a éveillé des choses chez moi et j'essaie d'y participer puisque je forme les futurs enseignants, à l'ESPE, justement pour qu'ils puissent faire des choses dans leur classe.

Sinon, je voulais juste rajouter une anecdote sur ma fille qui, il y a deux ans, à 8 ans, m'a dit : « Maman, je veux être un garçon ». Je lui ai demandé pourquoi, elle m'a dit : « C'est parce que je veux faire du foot ». Elle a donc bien incorporé les stéréotypes comme quoi pour faire du foot, il faut être un garçon. Je lui ai dit qu'elle pouvait faire du foot et qu'elle n'avait pas besoin d'être un garçon. Voilà, c'était juste un témoignage. Merci.

Sandrine Rousseau : Nicole, est-ce que tous les clubs amateurs ont des équipes de filles ?

Nicole Abar : Non, mais ce n'est pas parce qu'ils ne veulent pas pour la plupart. Peut-être qu'ils voudraient maintenant. Ce n'est pas comme à mon époque où ils ne voulaient pas. Maintenant, ils voudraient bien sauf que là, il y a des élus et c'est un combat qu'il faut mener avec eux, c'est une question de moyens. J'ai toujours dit que dans la problématique de l'accès des femmes aux équipements sportifs, des personnes du troisième âge et des personnes souffrant de handicap, il y a un problème, c'est l'équipement sportif. L'équipement sportif est central. L'équipement sportif existant fait la politique publique qui permet ensuite d'accueillir différents publics et en accueillant différents publics, on donne des subventions et du coup, on dépense l'argent public peut-être de façon moins genrée en défaveur des femmes.

Je pense que la volonté y est pour accueillir le plus possible des femmes dans les différentes pratiques sportives, en l'occurrence dans le football, mais il y a un problème d'accueil en termes d'espaces, de terrain de foot, et c'est cela qui pose la plus grande difficulté, sachant que derrière, il y a des entraîneurs, des budgets à trouver. S'il y a une belle évolution des mentalités, le côté structurel dont on hérite, malheureusement, est encore un peu freinateur, et on est malgré tout encore et toujours sur cette histoire de stéréotype. J'ai envie de dire que c'est surtout les mamans qui empêchent les petites filles de faire du foot, du rugby et de la boxe. Je suis désolée de dire cela, mais c'est vrai.

Je voulais juste rebondir 30 secondes sur ce que vous venez de dire. Merci. C'est vrai, cela a été arrêté, mais la graine a été semée, partout où je suis passée avec les ABCD. J'ai fait 100 écoles primaires. J'ai fait des milliers de kilomètres parce que je savais qu'on allait enlever cette magie. Là, des enfants sont sollicités pour nommer des équipements sportifs, à qui on propose mon nom parmi tant d'autres et qui proposent Nicole Abar. J'ai des équipements sportifs à mon nom parce que des petits bouts de chou se souviennent du travail qu'ils ont fait avec les enseignants et les enseignantes. La graine a donc été semée et les enseignants qui ont été touchés ont continué le travail. Les ABCD, ce n'était que dix académies. Ce qui aurait été bien, qui aurait été le rêve, c'est que ce soit partout et tout le temps pour qu'on touche toute une génération. Mais en tout cas ce qui a été fait a été fait. Cela continue à travers les enseignants, à travers les enfants. Je ne désespère pas qu'un jour ou l'autre, quelqu'un ait le courage politique à nouveau d'assumer que notre société doit évoluer et qu'on doit donner à toutes et tous les opportunités, les chances d'être juste soi en tant que fille, en tant que garçon, en tant que femme, en tant qu'homme.

[Applaudissements]

Septième question :

Bonjour. Je voulais juste vous dire merci. Nous sommes une classe d'étudiantes infirmières venue exprès pour ce colloque. Des recommandations ministérielles nous obligent, et tant mieux, à être formées à entendre la détresse des femmes dans notre exercice du métier d'infirmière alors que paradoxalement, nous-mêmes, nous sommes confrontées à la violence de nos collègues femmes en tant qu'étudiantes et en tant que futures collègues. Merci. Cela nous fait énormément de bien. Je pense que nous ressortons toutes grandies de ce colloque. Cela fait du bien de savoir que vous existez et cela nous donne envie d'aider les femmes qui n'ont pas l'occasion tous les jours de se faire entendre. Merci beaucoup. J'espère que votre message a été entendu partout.

Sandrine Rousseau : Merci à vous aussi d'exister et surtout de relayer et d'être attentifs à ces questions. C'est vrai que chacun et chacune, là où nous sommes, nous pouvons changer les choses, vraiment. Plus nous serons nombreux et nombreuses à le faire, mieux nous y arriverons.

Huitième question :

Bonjour. On a abordé une question que je trouve particulièrement intéressante, c'est le lien entre le corps des femmes et l'argent. L'argent à travers la publicité, à travers le fait que les politiques résistent à accorder des financements à tout ce qui touche de près ou de loin à l'évolution de la société vis-à-vis des femmes. Ce n'est pas un sujet qui a été abordé cette fois, mais le problème de la prostitution par exemple est un problème qui empoisonne notre société, qui soulève des débats. On retrouve quand même dans les propos qui évoquent la prostitution toujours les mêmes clichés, c'est-à-dire que c'est le plus vieux métier du monde, qu'on n'y peut rien, on n'y changera rien. C'est quand même un phénomène social, politique, par où circule énormément d'argent. J'aurais voulu savoir si vous avez des avis par rapport à cela. Comment peut-on mettre ce problème en évidence ? C'est une question ?

Ghada Hatem-Gantzer : C'est quand même un sujet qui est très débattu puisque maintenant, on essaie d'accompagner les femmes dans des parcours de sortie de prostitution et ce n'est plus elles qui sont punies. Après, c'est un sujet très compliqué. Qu'est-ce que c'est par exemple avoir des relations sexuelles pour avoir un sandwich ou pour passer la nuit au chaud comme certaines de mes patientes ? Qu'est-ce que c'est que d'être dans une filière de prostitution de Nigérianes ? C'est encore autre chose. Qu'est-ce que c'est qu'être chinoise comme les femmes dont s'occupe le Lotus Bus de Médecins du monde, venues en France pour se prostituer pour envoyer de l'argent à leur famille et qui se retrouvent plutôt stigmatisées ? Les logeurs ne veulent plus leur filer d'appartement. Etc. C'est extrêmement compliqué. Une chose est sûre, c'est qu'aucune femme qui ne souhaite pas tarifer son corps ne devrait avoir à le faire et pour cela, on a beaucoup de chemin. Mais je pense que la loi qui a été votée a été quand même extrêmement bénéfique.

Sandrine Rousseau : Merci pour cette réponse. J'ajouterai juste que les femmes prostituées correspondent à la proportion la plus importante des femmes victimes de violences. Il y a à tout le moins une question sanitaire et une question d'accompagnement qui se pose, et qui n'est que très partiellement mise en place aujourd'hui par les politiques publiques, loi ou pas loi. Quand on a les récits de femmes prostituées qui sortent de commissariat après avoir déposé plainte pour viol et quand une prostituée dépose plainte pour viol, quelque part, on devrait les croire absolument. S'il y a bien une personne qui sait faire la nuance... C'est quand même dans leur corps à elle. Il y a une forme de regard, un regard sanitaire et de lutte contre les violences à porter sur la prostitution. Cela me semble indispensable.

Neuvième question :

J'ai deux questions, l'une est de l'ordre de la petite annonce, l'autre est une question pour Nicole Abar. Je vais d'abord faire ma petite annonce. Je suis assise là-haut et quelqu'un est parti avec mon anorak. Je pense qu'il est descendu plus bas dans la salle et il a laissé le sien là-haut. (Rires) Sinon, je me débrouillerai avec l'accueil après. Vous avez parlé des ABCD de l'Égalité et la dame qui est formatrice à l'ESPE également. Vous avez dit que vous faites des choses, mais nous n'avons pas su quoi.

Mme Abar Vous disiez que vous faisiez des choses en formation avec les enseignants, mais nous ne savons ce que c'est, ces choses. Nous aimerions bien savoir de manière un peu plus concrète quel type d'actions de formation vous avez mis en place avec ces enseignants. J'ai compris que cela permet de travailler sur les stéréotypes. C'est cela ? Je voudrais avoir un peu plus de précisions là-dessus. Je vous remercie.

Nicole Abar : Il y avait un parcours qui est institutionnel dans toute formation bien sûr. On est l'État et l'État fait les choses de façon très carrée. Il y avait donc un parcours très institutionnel au départ. Ensuite des parcours spécifiques ont été créés par des CPC ou des enseignantes sur différentes thématiques, le sport, la littérature, la peinture, les mathématiques. Ces parcours ont été créés et présentés à l'inspection générale de l'Éducation nationale. Ils avaient vocation à être mis en œuvre, décortiqués pendant les séquences de formation.

Et puis, quelqu'un comme moi, complètement en dehors de ce cadre-là, a pu apporter l'idée cette notion de corps, d'espace, de cour de récréation, et à chaque fois interpeller l'ensemble des enseignants en leur disant : est-ce que vous allez dans la cour de récréation ? Est-ce que vous regardez la cour de récréation ? Ils ne le faisaient pas parce que ce n'est pas leur rôle, parce que ce n'est pas eux qui surveillent les cours de récréation. Cela a été l'envie de leur demander de faire plus, en tout cas en termes de prise de conscience de cet environnement de l'espace et du corps, qui ne fait pas partie en général de leurs préoccupations, parce que dans les ESPE, ils ne sont pas formés pour cela.

Ils ne sont pas formés pour animer des séquences d'activités physiques et sportives pour les tous petits dans les cours de récréation pendant la classe. C'était donc vraiment tout à fait nouveau pour eux.

Il y a aussi l'envie de leur montrer des vidéos que je choisis et que je montre. Aujourd'hui, ce n'était pas le lieu. On était nombreuses, c'était très riche et j'en suis ravie, mais à l'occasion, si vous allez sur internet, il y a la conférence de Pascal Huguet. Vous la mettez à la 38^e minute et vous regardez pendant 10 minutes. Celle-là, en l'écoutant, les enseignants tombaient presque de leur chaise. C'est prendre en pleine face le fait que vous amenez des enfants depuis l'âge de 3 ans dans notre système scolaire, dans l'éducation, qui nous coûte très cher et c'est tant mieux, que les enseignants sont formés, que l'école est obligatoire, et que vous avez tout fait pour apprendre à ses enfants à lire, écrire, compter, tout ce qu'il faut apprendre. À la sortie, ils sont tous brillants, ils sont tous super forts en mathématiques. Sauf que quand on leur pose une question qui est présentée sous la forme question de mathématiques ou question de dessin, tous les jeunes répondent en fonction du fait qu'ils sont une fille ou un garçon. Si je suis un garçon, je vais répondre parfaitement bien à l'interrogation liée aux mathématiques, et je ne répondrai pas bien du tout à la question liée au dessin. Si je suis une fille, je répondrai super bien à la question liée au dessin et pas à celle liée aux mathématiques alors qu'en fait ils sont à 100 % capables de répondre parfaitement à cette question.

Si on ne change pas cela, on va mettre des millénaires encore à avancer parce que le stéréotype – il l'appelle le passager clandestin – est là, partout et tout le temps. Pour les filles et les garçons, dans certaines situations, cela joue comme un facteur invalidant, comme un facteur freinateur qui inhibe les vraies qualités des unes et des uns. Je vous assure qu'ils venaient tous avec la certitude qu'ils étaient dans le vrai. Je suis convaincue qu'ils étaient de bonne foi. Mais cette vidéo, là, c'est la démonstration que malgré tout ce qu'on peut faire, veut faire, malgré toute la vigilance qu'on y met, les stéréotypes sont là. C'est pour cela que je vous ai alertés tout à l'heure en vous disant : regardez-vous de près, soyez vigilant pour vous-même déjà, et analysez toutes vos postures vis-à-vis de cela. Les stéréotypes, c'est tout doux, tout gentil. Cela vient tout mignon, cela vient tout doucement. Cela arrive tous les jours, tout le temps, tranquillement, comme cela, papy, mamy, papa, maman, l'école. C'est tout le temps-là, c'est 24/24. Cela forge les personnalités, cela étouffe les talents, cela enferme les personnalités. C'est un vrai gâchis avant même qu'il y ait les violences concrètes. C'est déjà une forme de violence. Pourquoi on ne donnerait que la moitié des couleurs de l'arc-en-ciel aux enfants ? Donnez-leur toute la palette de couleurs. Libérez-les. Donnez-leur la possibilité de s'exprimer vraiment.

Je vous engage à regarder cette vidéo sur les enseignants : Pascal Huguet, collègue de France. Elle est monstrueuse du début jusqu'à la fin, mais si vous n'avez pas le temps, regardez dix minutes et vous allez voir à quel point c'est triste d'avoir des enfants brillants, intelligents, formés, riches de savoir, qui répondent d'abord : « si je suis une fille, je réponds cela ; si je suis un garçon, je réponds cela. » Quand on a pris ces mêmes enfants et qu'on a enlevé la situation de mixité, on leur a fait passer des tests entre filles et entre garçons, vous n'allez pas le croire, les résultats ont explosé pour les deux. Les deux, les filles et les garçons ont explosé le résultat précédent, ils ont été bien meilleurs et ils ont su répondre.

Voilà donc un peu ce que je portais quand je faisais ces formations avec le ministère de l'Éducation nationale, cette originalité, cette volonté un peu intrusive, je le reconnais, très originale parce que l'État ne fait pas cela en général vis-à-vis de ses personnels, de toucher les gens au cœur, de se donner le droit de toucher le cœur des gens pour les faire bouger. Si on continue à s'adresser tout le temps au cerveau, à l'intelligence cérébrale, on n'avance pas. Cela fait des millénaires qu'on n'avance pas. Allez un peu droit au cœur et cette conférence-là y contribue.

[Applaudissements]

Sandrine Rousseau : Merci. On ne brûle plus sur les bûchers, mais on n'avance pas suffisamment parce qu'il y a encore beaucoup de stéréotypes qui empêchent les talents de s'exprimer.

Dixième question :

Bonjour. Je suis arrivée un peu tard et je suis désolée si la question a été abordée avant que j'arrive. Cela concerne les violences que l'on peut vivre quand il est question de grossophobie. Il y a différents types de personnes grosses. Enrobées, obèses, peu importe comment on va appeler cela. Il y a des personnes qui ont besoin à un moment donné d'être accompagnées et qui font de la chirurgie bariatrique. Il y en a d'autres qui peuvent s'affiner, maigrir, peu importe comment on va dire cela, mais qui, par des changements de mode de vie, changent aussi leur corps, leur poids.

Une personne qui va être accompagnée dans un parcours de chirurgie bariatrique va pouvoir bénéficier de chirurgie réparatrice. Le fait de maigrir a de gros impacts sur le corps, notamment pour des personnes qui ont fait du yoyo dans leur vie. Cela laisse des séquelles sur le corps. On n'est pas juste toujours rond tout beau. Quand on est dans ce parcours avec de la chirurgie, on a droit à la chirurgie réparatrice. Une personne qui a maigri par elle-même en faisant du sport n'a pas droit à la chirurgie réparatrice. Ma question est : est-ce qu'il y a des évolutions prévues pour ce genre de situations pour ces personnes, qu'elles soient hommes ou femmes ?

Ghada Hatem-Gantzer : Si je comprends bien, votre question est celle de l'accès à une prise en charge par la Sécurité sociale. Regardez les femmes enceintes, si elles ont eu des jumeaux ou des triplés, qu'elles ont un ventre très abimé, la prise en charge de la réparation est assurée par la Sécurité sociale, il n'y a aucun problème. Quand vous avez des seins très gros, qui vous posent problème, qui vous donne mal au dos, il y a aussi la possibilité de faire en charge la chirurgie esthétique par la Sécurité sociale. Tout dépend du contexte.

Crystal : Cela me surprend s'il y a de vraies séquelles. Je ne sais pas quel est le parcours dont vous parlez, si c'est un parcours personnel, si c'est le parcours d'une amie, c'est assez compliqué. On voit bien la variation de prises en charge. D'ailleurs, nous en parlions encore ce midi. Nous avons de nombreux témoignages – je vais digresser complètement – par exemple de femmes ayant un IMC au-dessus de 30. J'imagine que tout le monde connaît l'indice de masse corporelle. C'est un ratio entre le poids et la taille.

C'est comme cela aujourd'hui qu'on définit si une personne est obèse ou pas. Je digresse dans ma digression, l'IMC est un outil statistique qui n'est pas un super outil puisque notre champion olympique Teddy Riner a un IMC d'obèse modéré. C'est pour vous dire à quel point cet outil est absurde, mais aujourd'hui, c'est celui est utilisé.

Donc, nous avons de nombreux témoignages de femmes d'un IMC au-dessus de 30 comme quoi elles n'ont pas eu accès à une procréation médicalement assistée. Madame le disait « *Non, ce n'est pas vrai* ». On voit bien que suivant les patients, suivant les parcours, suivant les soignants, la prise en charge peut être très variée. C'est aussi un objet de l'oppression grossophobe. Il y a quelque chose de punitif. C'est quelque chose qu'on peut retrouver dans une grande partie des témoignages que l'on recueille. Il y a quelque chose de la pénitence. Les gros font eux-mêmes pénitence. Il y a quelque chose d'internalisé. C'est un sujet que l'on a beaucoup répété, l'internalisation de la violence. Les gros font pénitence et par-dessus le marché, les soignants en rajoutent une petite couche.

Ce que je peux vous conseiller sur un projet de prise en charge de chirurgie réparatrice, c'est de multiplier les rendez-vous chez les soignants, de s'appuyer sur des réseaux et des annuaires de médecins. Cela demande énormément d'énergie, d'accompagnement. Oui, c'est beaucoup moins facile d'obtenir ce que l'on veut comme acte médical quand on est gros, et particulièrement quand on est grosse parce que l'infantilisation des femmes joue, et l'infantilisation des personnes grosses, dont on a le sentiment qu'elles ne savent pas maîtriser leur corps et que leur physique est le résultat d'une paresse et d'un manque de volonté. Ce qu'il y a à faire, c'est persister.

Onzième question :

Bonjour. Je travaille dans un collège et lycée à Strasbourg. L'année dernière, on a organisé un super truc qui s'appelle la Semaine de la citoyenneté. Le thème était l'égalité filles-garçons. Avec mes collègues, nous avons été formés par une intervenante qui nous a appris à utiliser la « mallette du genre ». Avec la mallette du genre, nous avons dû organiser des ateliers à travers lesquelles nous avons pu parler de la grossophobie, du racisme, de l'homosexualité, des religions. Nous nous sommes retrouvés un peu dans une impasse parce que la direction de ce collège qui nous avait demandé de mener à bien ce projet nous a dit : « Est-ce que vous êtes sûrs ? Avez-vous vraiment envie de parler de la religion ? Cela va poser problème. Est-ce que vous avez vraiment envie de parler de la contraception, parce qu'on sait bien que ce n'est pas égalité hommes femmes. La contraception ne touche que les femmes. » Nous avons entendu ce genre de choses de la part d'adultes qui travaillaient dans le collège.

Avec mes collègues, nous avons quand même abordé ces sujets-là, qui auraient pu poser problème vis-à-vis de la pensée des autres adultes du collège. J'ai la chance de travailler avec une super CPE qui nous a beaucoup soutenus et qui nous a poussés à aborder ce type de sujets. Comme vous l'avez dit, Nicole, nous avons réussi à planter des petites graines chez les enfants parce que nous avons eu des retours qui étaient vraiment bien et vraiment impressionnants pour certains pour leurs âges.

J'aimerais savoir comment je fais, maintenant que je sais que j'ai planté mes petites graines pour être sûre qu'elles vont continuer à germer et que des adultes ne vont pas finir par les écraser.

Nicole Abar : Comme je l'ai dit, je crois que c'est la permanence du regard, la constante de l'engagement. Cela fait 32 ans maintenant, je pensais que peut-être, je n'aurais pas eu à vivre cela. Je suis ravie de travailler avec vous malgré tout, mais on n'a pas fini. En fait, c'est une vigilance de tous les instants. C'est déjà être soi en capacité d'alerter, d'interpeller, de toujours rappeler à l'ordre quand c'est possible. Je ne sais pas si le groupe de travail qui s'est constitué est pérenne dans l'établissement, c'est-à-dire si les jeunes qui étaient dans ce projet sont encore là ou sont encore là, mais vous pourriez continuer en essayant de voir, sur les publics qui ont été touchés, quelles évolutions il y a, s'il y a des progrès, de la régression, si ces groupes qui ont bénéficié de l'action ont pu être créatifs aussi pour rebondir et faire les cercles concentriques de la pierre qu'on jette dans l'eau. Avec les ondes, c'est la façon de diffuser le message. Malgré tout, sincèrement, chez les tous petits – pour vous, c'était peut-être des plus grands – c'est incroyable. Ils se souviennent de ce qu'on leur dit et des années après, ils sont capables de vous dire ce qu'ils ont travaillé avec vous. Parfois, ils sont soumis à des environnements qui les ramènent pour des tas de raisons à réintégrer un rôle et des stéréotypes, mais ce qui a été mis, ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont traversé, j'espère que cela leur donnera, quand ils commenceront à être au collège, au lycée ou adultes, une capacité à adopter un libre choix.

Je voudrais juste vous donner un exemple d'un indicateur de réussite. Les inspecteurs de l'Éducation nationale, de l'inspection générale, m'ont dit un jour : « *D'accord, mais quels sont vos indicateurs de réussite ?* » Je n'ai pas fait un bac+40. Je n'ai pas le parcours scolaire dans le domaine en tout cas que vous avez pu voir ce matin lorsque les intervenants ont pris la parole. Je suis très pragmatique, je suis footballeuse, je regarde les choses et j'écoute. Un jour, un enseignant était venu en formation avec nous et a juste gardé son outil pédagogique qui était une saga historique où il interpellait les enfants en leur disant : « *Vous voyez, les enfants, à une époque les filles n'allaient pas à l'école. Qu'est-ce que vous en pensez ?* ». C'était des petits de 6 – 7 ans. Les petits ont parlé entre eux, ils ont échangé. À la fin, les enfants ont conclu que ce n'était pas juste. À l'inspection générale de l'Éducation nationale, j'ai dit : « *Monsieur, j'ai l'impression que quand des enfants qui ont discuté sur un sujet sont capables de dire que ce n'est pas juste, c'est un indicateur de réussite.* »

[Applaudissements]

Douzième question :

Bonjour. Nous sommes deux étudiantes en faculté des sciences du sport et nous nous occupons d'une toute petite partie d'un projet lié à la Maison des femmes de Saint-Denis avec Fight for dignity. C'est une association qui a été créée par Laurence Fisher, une très grande championne de karaté. Elle a mis en place un programme de karaté pour des femmes qui ont subi des violences, notamment des violences conjugales.

Elle avait commencé cela en République démocratique du Congo et elle a continué cela à Saint-Denis. J'aurais bien voulu mettre en lumière les moyens thérapeutiques alternatifs, donc non médicamenteux, qui peuvent être mis en place, notamment, Madame Abar, par le football. Cela peut être une idée. Des recherches ont montré que le niveau de résilience avait augmenté grâce aux programmes de foot, mais aussi par rapport au karaté. Je voulais savoir si on ne pouvait pas réduire la prise en charge médicamenteuse pour permettre un complément avec les activités physiques ou autres.

Ghada Hatem-Gantzer : Bonjour. Je suis ravie que vous soyez là. Oui, nous travaillons avec Laurence et avec l'université du sport à Strasbourg. Nous voudrions essayer de prouver que la prise en charge que Laurence offre, notamment pour les agressions sexuelles, est efficace. Mais je ne sais pas si on peut remplacer les médicaments. Je pense que tout est complémentaire. D'abord, la plupart de nos femmes ne prennent pas de médicament. Ce n'est pas comme cela qu'on les soigne immédiatement. Quand il y a besoin d'une médication, nous avons des psychiatres qui sont là pour cela. Ce n'est pas exclusif. Je pense que tout ce que l'on met autour des femmes pour les aider à aller mieux, à être crues, à aller porter plainte et à récupérer une certaine estime d'elles-mêmes est nécessaire. Je suis plus pour une conjonction de moyens que pour jouer les uns contre les autres.

Sandrine Rousseau : Ceci dit, c'est vrai que le médicament ne se suffit pas à lui-même. Il n'y a pas que cela comme traitement. En effet, le sport fait partie des moyens de se réapproprier son corps, de se réapproprier l'espace, de retrouver une forme de confiance en soi. Pas mal de femmes, après des violences, utilisent ce mode-là, toujours avec la difficulté qu'aller faire du sport quand on a été violée par exemple et aller faire un jogging dans la rue, c'est extrêmement compliqué parce que c'est de nouveau s'exposer à cela. C'est donc parfois difficile.

Je voudrais aussi dire que les endroits de parole sont aussi des endroits qui permettent d'aller mieux. Je constate dans l'association que les effets sont absolument incroyables sur les femmes quand on commence juste en disant : vous pouvez parler, on vit croit, merci d'être là, et merci de partager votre expérience parce qu'ensemble, on va devenir plus fortes. Rien que de dire cela, cela libère la parole, mais cela libère aussi les énergies. Je peux vous garantir que des fois, il ne faut pas grand-chose pour déclencher des déclics chez les femmes. Quand on les regarde avec bienveillance et qu'on leur offre un espace de liberté, quand on leur accorde notre confiance, elles se libèrent toutes seules, elles se soignent aussi toutes seules. À la question de ce que l'on peut faire chacun et chacune, il suffit des fois de pas grand-chose, mais par contre, il faut le vouloir, c'est-à-dire qu'il faut vraiment y consacrer un peu d'énergie au début.

D'ailleurs, c'est peut-être comme cela que je vais vous poser la dernière question de cette table ronde. Vous avez dépensé beaucoup d'énergie, de militantisme, de forces et de temps dans les projets que vous nous avez présentés.

Si vous deviez tirer un bilan de ces projets, des choses à améliorer, des choses à continuer, des choses que vous auriez peut-être faites différemment, qu'est-ce que vous pourriez nous dire sur la manière de monter des projets comme cela et de changer le monde à notre échelle ?

Nicole Abar : Mon rêve, c'est les ABCD. Je ne change pas d'avis. J'ai écrit à Madame Schiappa, à Monsieur Blanquer. Ils ne m'ont pas répondu. J'ai écrit au président de la République. Il m'a répondu. Il a envoyé mon courrier à Monsieur Blanquer et à Madame Schiappa. Madame Schiappa ne m'a pas répondu. Je suis allée au cabinet du ministère de l'Éducation. Je lui ai redit tout ce que je vous ai dit. Je continue. Je continue à accepter, quand mon emploi du temps me le permet, toutes les interventions que je peux faire. Je considère que chaque personne qui est susceptible d'avoir été touchée, entendue devient une addition de force, d'énergie, de puissance. Ensemble, on peut espérer et changer le monde. En tout cas, je n'ai pas changé d'avis. On peut changer le monde. Il n'y a pas de raison qu'on le subisse, il n'y a pas de raison qu'on n'en soit que des victimes, on doit en être des actrices. C'est en se mettant en mouvement et en utilisant ce corps, non pas comme simple réceptacle de vie pour nous permettre de bouger et d'être au monde, mais comme étant un outil, un lieu où on peut exister pleinement. Je reprends le terme être libre. Vraiment, la première des sensations, c'est quand on est dans son corps, quand on bouge.

Je continue à rêver. Je vieillis, mais je garde quand même la foi et je continuerai jusqu'au bout. Mon rêve ultime serait qu'on refasse les ABCD, en communiquant mieux vis-à-vis des parents peut-être, des fédérations de parents d'élèves, en anticipant un peu les objections, notamment celles qui font débat dans notre société. On va bientôt entamer un débat sur la loi de 1905. Je pense que c'est un vrai sujet, un vrai débat dans notre société. En maîtrisant un peu mieux les conditions externes, parce que dans ma grande naïveté, je croyais que tout le monde serait heureux que tous les enfants puissent s'exprimer, être soi, que notre pays en sera enrichi et que cela ne pouvait donner que du bonheur.

Je voudrais juste conclure sur le mot qu'a dit ce matin le philosophe. Je le dis souvent dans mes conférences. Je vous ai dit que les stéréotypes sont discrets, tout doux, gentils. On ne les voit pas, ils sont là en permanence. Le pire dans tout cela, c'est que nous faisons toutes et tous cela par amour. C'est l'amour qui nous anime. Il a pris l'exemple de Madame de Sévigné, c'est souvent l'amour qui nous anime. Je parle des stéréotypes. On ne se rend pas compte à quel point cet amour-là produit du désamour de soi et dans ce désamour de soi, un empêchement à être au monde, à être soi et à être libre. Donc commençons déjà vraiment par aimer, continuer à aimer, mais avec vigilance, pertinence et en regardant toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Cela me paraît vraiment essentiel.

[Applaudissements]

Sylvie Fabregon : Je me sens quand même un peu superficielle parmi vous toutes avec mes petits bras, mais je suis quand même contente que dans les pubs, on voie de plus en plus de grosses, de gros, de vieux, de vieilles, pas encore des petits.

Ce que je voudrais vraiment, c'est qu'au niveau de l'image, on explique aux jeunes que c'est faux afin qu'ils apprennent à avoir confiance en eux très petits et qu'ils ne soient pas tout le temps en train de se remettre en question parce que cela persiste à l'âge adulte.

[Applaudissements]

Sandrine Rousseau : Merci pour ce que vous faites, et que vous avez l'air de minimiser.

Crystal : Effectivement, dans cette continuité de « tous les corps sont valides », il y a beaucoup à dire sur la grossophobie. Je ne voulais pas voler ce temps-là, mais aujourd'hui on a résumé au *body positivism*. Nous aimerions rentrer dans une ère de *body neutral*, faire des corps neutres, faire en sorte que tous les corps soient valides, quels que soient son identité et son genre, quelle que soit sa génitalité, quelle que soit la façon dont il est valide ou pas, quelles que soient sa couleur et sa morphologie.

Gras Politique se concentre sur la grossophobie avec un idéal d'égalité très fort. Si nous avons des choses à refaire, je ne sais même pas si nous ferions différemment parce que nous sommes un peu un groupe de punks. Nous ne sommes pas très disciplinés-es. Par contre, nous avons beaucoup de volonté. On voit à travers les mouvements féministes amis et alliés, qu'il y a beaucoup d'énergie, de l'énergie un peu chaotique parfois, mais de l'énergie et je pense que c'est ce qui est essentiel. Nous faisons des activités pour les personnes concernées, nous mettons en place des annuaires, des outils, des espaces de parole et de témoignages. Nous faisons des groupes de parole. Nous avons fait du yoga pendant longtemps. Là, nous faisons de groupes d'autodéfense. Nous faisons de la piscine. Il y a beaucoup de choses qui s'organisent, il y a beaucoup d'énergie. Nous aimerions aussi poursuivre les actions de lobbying que nous avons auprès de la mairie de Paris et de différentes institutions comme la Commission de Droits de l'homme.

Je ne sais pas si nous ferions les choses différemment. Le top serait de les faire avec un peu plus d'argent et je pense que c'est un peu le fil rouge des aspects sociaux et associatifs autour de la table. En fait, ce que j'aimerais, c'est continuer.

Sandrine Rousseau : Nous l'espérons bien !

[Applaudissements]

Ghada Hatem-Gantzer : À la question « est-ce que vous auriez continué si vous aviez su ? », non, si j'avais su, je ne serais pas venue. C'est extrêmement fatigant de lutter contre tout cela et de porter des projets. Mais ce n'est pas tout à fait vrai, parce qu'en même temps, cela donne beaucoup de satisfaction et d'énergie. Ne serait-ce que de voir que d'autres équipes se saisissent de votre projet et ont envie de le mener, quelque part, cela vous galvanise. La seule chose que j'aurais envie de vous dire, c'est de faire un petit éloge de la transgression. En fait, on n'ose pas, on est complètement obnubilé par « c'est impossible », « c'est interdit », « il ne faut pas le faire », « tu ne pourras jamais y arriver ». Si vous avez une idée, une envie, un projet dont vous êtes intimement convaincu qu'il peut aider à changer, les ABCD de l'Égalité, Gras Politique, peu importe, allez-y. De toute façon, les fâcheux de tout bord ne vont pas arrêter de vous dire « cela ne va pas marcher, tu ne vas pas y arriver ».

De temps en temps quand même le miracle opère et cela marche. On a beaucoup parlé de PMA par exemple chez les homosexuels. Je fais partie des 150 médecins qui se sont fait retoquer au Conseil de l'ordre et engueuler gentiment parce que nous accompagnons les homosexuelles en Espagne et en Belgique pour qu'elles puissent avoir accès à un enfant. C'était effectivement interdit en France, nous nous sommes donc fait engueuler, moyennant quoi, deux ans après, cela va être voté. Allons-y, n'ayons pas peur, vivons nos rêves.

[Applaudissements]

Sandrine Rousseau : Un jour, il faudra qu'on s'interroge sur le Conseil de l'ordre des médecins. Je le dis tranquillement, mais c'est un vrai sujet, et c'est un sujet qui est aujourd'hui tabou. Sur les violences sexuelles, le Conseil de l'ordre est à peu près à la hauteur de l'église il y a dix ans ou quinze ans. Aujourd'hui, le Conseil de l'ordre des médecins couvre des praticiens qui violent, qui agressent et qui profitent de leur autorité sur les femmes et les enfants qu'ils reçoivent. C'est inadmissible et ce ne sont pas des cas isolés, ce sont des cas trop nombreux pour être isolés. Il y a donc vraiment un sujet autour du Conseil de l'ordre. Je vous invite à être extrêmement vigilants là-dessus parce que les situations que l'on décrit sont parfois d'une gravité extrême.

Je voudrais terminer cette table ronde pour vous dire que le titre du colloque est « Le corps des femmes, de la norme à la résistance ». Je crois que vous avez autour de la table des femmes qui sont de sacrées résistantes et de sacrées actrices du quotidien pour essayer de changer les choses. C'est parfois très difficile. Nous avons toutes des moments de baisse d'énergie, des moments de désespoir, nous nous sentons seules, nous nous disons que nous ne gagnerons jamais notre combat. Il y a des fois aussi quand on a une bonne nouvelle, quand des femmes reviennent vers nous, quand il y a des progrès dans les lois, dans les avancées, nous nous disons que toute cette énergie que nous avons dépensée, il suffirait presque qu'un cas soit amélioré pour qu'elle ait du sens et qu'elle soit efficace.

S'il y a des financeurs dans la salle, n'hésitez surtout pas à financer. On parle du travail invisible des femmes, mais dans ces sujets-là, un travail invisible absolument massif est fait, souvent sur la base du bénévolat, sur la base de bouts de chandelles qu'on essaie de mettre ensemble pour faire avancer les choses, mais quand même on y arrive et cela a des résultats. Vraiment, ouvrez vos bourses, soutenez-nous, ayez confiance. Je vous jure que le travail que l'on fait au quotidien est rentable économique et surtout, est rentable socialement.

Merci à vous pour tout ce que vous faites et ce que vous avez présenté. Merci de résister. Je reprendrai juste le dernier mot de Mathilde : soyons libres.

[Applaudissements]

On me demande si l'association PARLER est implantée à Strasbourg. S'il y a des volontaires, on l'implante dès demain.

■ Mot de la commission plénière égalité femmes-hommes

Ayfer ASLAN

Responsable du secteur social de l'ASTU (Actions citoyennes interculturelles)

J'ai pour mission, au nom de la commission plénière égalité femmes-hommes, de vous présenter comment la volonté de la ville de Strasbourg, ajoutée au dynamisme des associations strasbourgeoises, nous a permis de vous présenter le 9^e colloque « *Le corps des femmes, de la norme à la résistance* » et ainsi d'envisager l'avenir de l'égalité des droits des femmes et des hommes avec toujours plus de confiance et de détermination.



Comme vous le savez, la place des femmes dans notre humanité n'est pas un hasard. L'évolution de son statut est une véritable saga, faite parfois de drames, de sacrifices et de combats. C'est en 2010 que le Premier ministre désigne la lutte contre les violences faites aux femmes grande cause nationale. C'est dans cette même année que les actions en direction de cette cause revêtent une dimension particulière à Strasbourg avec les soutiens des associations féministes. Monsieur Roland Ries, Maire de Strasbourg, fait de l'égalité de genre une priorité d'action et formalise ses engagements par la nomination d'une conseillère municipale déléguée aux droits des femmes, et signe par la même occasion la charte pour l'égalité des femmes et des hommes dans la vie locale.

L'un des axes sur lesquels la ville de Strasbourg et les associations entendent intervenir est celui de l'information et de la sensibilisation du public et des professionnels sur les violences faites aux femmes. C'est dans ce cadre qu'avait été créé en 2010 le Comité d'organisation du colloque, lui-même émanant de la commission plénière égalité femmes-hommes qui ont permis la réalisation des colloques suivants.

En 2010, « *Les violences faites aux femmes, comprendre, prévenir accompagner* ». Ce colloque a notamment permis de comprendre les différents mécanismes de violences faites aux femmes.

En 2011, « *Du sexisme aux violences sexuelles, causes, conséquences et modalités d'action* », nous a permis de constater l'évolution historique de la prise en charge des violences sexuelles malgré des mentalités qui perdurent.

En 2012, « *L'éducation, facteur déterminant dans la construction des inégalités de genre et des violences sexistes et sexuelles* ». Les intervenants et intervenantes de ce colloque ont interrogé la place de l'éducation au sens le plus large dans la construction des inégalités.

En 2013, « *Les violences faites aux femmes, dévoiler ce qui est rendu invisible* » avec la présence d'Éric Fassin, qui intervenait sur le genre à l'épreuve des violences.

En 2014, « *Les vulnérabilités au cœur des violences faites aux femmes* ». Ce colloque nous a notamment permis de souligner l'impact des violences sur la santé physique et psychique des femmes.

En 2015, « *Mon corps m'appartient, du contrôle à l'émancipation* ». Pour cette 6^e édition où nous célébrons les 45 ans du Mouvement de libération des femmes, nous avons réfléchi, à partir d'un slogan fondateur des luttes féministes, « *mon cœur m'appartient* ». Ce slogan affirmait combien le corps des femmes est un objet politique où se jouent les rapports de pouvoir.

En 2016, « *Violences sexuelles contre les femmes, une réalité encore taboue* ». À l'heure de la remise en question du droit à l'IVG, la 7^e édition du colloque trouvait plus que jamais sa justification s'il en fallait encore une.

En 2017, « *Violences faites aux femmes, comprendre et s'engager* ». Ce colloque a permis de s'interroger sur les fondements du tout type de violences dont les femmes sont victimes, violences physiques, psychologiques, économiques, symboliques.

En 2018, le colloque « *Le corps des femmes, de la norme à la résistance* ».

Je tiens à remercier ici tous les maillons de la chaîne dans l'organisation de ces événements. Je remercie Françoise Bey, adjointe au Maire en charge du droit des femmes et à l'égalité de genre pour son engagement à promouvoir l'égalité entre les femmes et les hommes dans toutes ses politiques. J'ai également une pensée féministe et amicale à Mine Günbay, ancienne élue en charge de cette thématique. Un remerciement particulier à Bernadette Geisler, chargée de mission au droit des femmes et à l'égalité des genres, pour son engagement qui nous permet d'avancer au quotidien dans la réalisation de ce colloque. Un remerciement à Nathalie Baye, assistante à la mission droits des femmes et égalité de genre pour son implication dans cette cause à travers son travail.

Merci à Magali de Haas, notre présentatrice du colloque qui a assuré aujourd'hui. Je remercie également les différents services de la ville de Strasbourg, la Direction de la Solidarité et de la santé, le Conseil des résidents-es étrangers-eres, la Mission de prévention et de lutte contre les discriminations et la médiathèque Olympe de Gouges.

Enfin, je remercie les associations qui font partie du Comité d'organisation et qui œuvrent au quotidien pour assurer le respect des droits fondamentaux des femmes, le Mouvement du nid représenté par Isabelle Collot, le Home protestant représenté par Diabou Diatta, le CIDFF représenté par Anna Matteoli, la CIMADE, représentée par Françoise Poujoulet, le Planning familial représenté par Isabelle Mehil et Nicole Greib, l'Association SOS Femmes solidarité représentée par Thomas Foehrlé, Viaduc 67 et SOS aide aux habitants représentés par Karine Klein et Laura Passy, et l'ASTU que je représente.

Il est légitime que toute atteinte à la dignité humaine provoque chez nous une indignation. C'est dans une histoire collective que le progrès des droits des femmes et de leur émancipation s'est engagé et peut encore s'engager pour l'avenir.

Nous continuerons tant qu'il est nécessaire de mener cette lutte et celle qui nous permettra de bâtir une société plus juste et plus égalitaire.

Merci pour votre écoute.

[Applaudissements]

■ Conclusion de la journée

Françoise BEY

Adjointe au Maire, en charge des droits des femmes et de l'égalité de genre

Il m'appartient de clôturer cette belle journée. Avant, j'aimerais avoir une pensée pour une amie, une amie féministe qui nous a quittés il n'y a pas si longtemps, il y a trop longtemps, Geneviève Rolli, qui travaillait d'arrache-pied, avec les jeunes, avec les collégiens, avec l'association Plan. J'aimerais qu'on l'applaudisse parce que c'est important de pouvoir aussi penser à celles qui ont combattu et qui ne sont plus là, mais qui sont encore dans notre cœur.



[Applaudissements]

C'est vrai, comment clôturer une telle journée ? Une telle journée qui est riche en enseignements, riche en questionnements, riche en émotions aussi. Je pourrais remercier les intervenants et les intervenantes, je pourrais remercier aussi Mathilde qui m'a fait pleurer tout à l'heure. J'en avais les larmes aux yeux. Je pourrais nous féliciter aussi avec le Comité d'organisation du choix de la thématique. Cela fait déjà neuf ans que nous nous retrouvons toujours plus nombreux et plus nombreuses. C'est une occasion unique de nous rencontrer différemment, d'écouter les théories, d'avoir des apports très riches, des exemples très nombreux, des expériences multiples, et des solutions aussi comme cela a été demandé tout à l'heure par les jeunes universitaires, et c'est important aussi.

Nous sommes là pour nous interroger toutes et tous et pour travailler ensemble pour trouver les meilleures solutions possible pour pouvoir avancer ensemble. C'est une occasion unique de nous rencontrer différemment, je viens de le dire.

Je pourrais remercier une nouvelle fois l'ensemble des membres du Comité d'organisation qui met un point d'honneur à trouver un thème, trouver les intervenants, les intervenantes, pour faire toujours mieux. Je pourrais me contenter de souhaiter vous retrouver encore plus nombreux et nombreuses l'année prochaine. Note bien la date : 19 novembre dans cette même salle. Je vous y attends encore toutes et tous.

Je voudrais aussi vous redire mon plaisir renouvelé tous les ans à vous accueillir. En 2011, j'étais actrice parce que Mine Günbay était ici, à ma place, et j'appréciais énormément de pouvoir être dans ce colloque qui nous apporte énormément de choses à toutes et à tous, et qui nous aide aussi à nous construire et à aller de l'avant. Il est vrai qu'avec la Commission plénière et le Comité d'organisation, nous discutons beaucoup, et c'est important, pour savoir au mieux ce qui va pouvoir confirmer nos idées, permettre d'avoir un projet qui se tient, consolider toutes les pistes que nous avons.

L'intermède musical, la soirée de ce soir, a été pensé comme une respiration dans cette journée qui a été dense, dans cette journée importante aussi pour pouvoir mieux nous reconstruire. Je vous attends ce soir pour ce concert autour de Mathilde. Je ne vous saluerai qu'après ce concert. Je ne clôturerai cette journée qu'au moment et après ce concert.

Mais pour celles et ceux qui ne peuvent pas rester, venir au concert ce soir, néanmoins, je vous remercie de votre présence ici, dans cette grande salle du PMC. J'espère que nous nous retrouverons tout au long de l'année parce que la ville de Strasbourg organise de nombreuses conférences à la médiathèque Olympe de Gouges entre autres, auxquelles vous êtes bien sûr invités à participer.

J'espère donc vous retrouver ce soir autour de Mathilde pour ce moment intense d'émotion partagée. À celles et ceux que je ne verrai pas ce soir, je dis à bientôt, dans notre belle ville, dans une ville qui a fait aussi de l'égalité un de ses combats importants. Merci à vous et à bientôt.

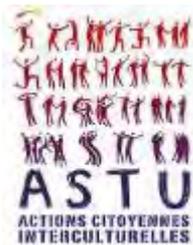
J'aimerais juste ajouter quelque chose. Continuons à résister. Le hashtag est important. Il faut résister aux normes imposées à nos corps. Comme disait Mathilde, soyons libres et restons-le.

[Applaudissements]

Pensez à signer la pétition et le texte. C'est important de montrer que nous sommes nombreux et nombreuses à vouloir que cela change réellement au niveau des politiques publiques portées au plus haut niveau de l'État. Merci à vous.



**Ce colloque est organisé par la ville de Strasbourg
en partenariat avec les associations :**



Violences Femmes Info :	3919
SOS Viols Femmes Informations :	0 800 05 95 95
Sexualité, contraception, IVG :	0 800 08 11 11